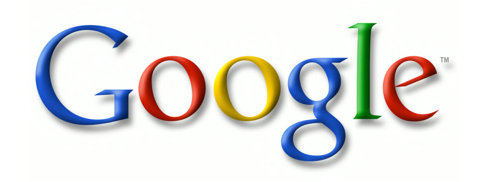

Google





HISTOIRE D'ESTÉVANILLE GONZALEZ.



Je baisai, avec un doux emportement, une de ses mains

HISTOIRE D'ESTÉVANILLE GONZALEZ,

RNOMMÉ LE GARÇON DE BONNE HUMEUR.

Alain René

PAR LESAGE.

TOME SECOND.

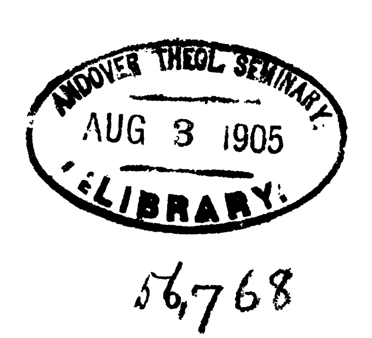


A PARIS,

EZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N.° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1821.


ANDOVER THEOL. SEMINARY.
AUG 3 1905
LIBRARY.
56,768

HISTOIRE D'ESTÉVANILLE GONZALEZ.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que fit Estévanille étant de retour à Salamanque. Du service important qu'il rendit à son ami Vanegas; et par quel hasard il apprit des nouvelles de la signora Dalfa et de la coquette Bernardina.

Quand je quittai le séjour de Salamanque, si quelqu'un m'eût prédit qu'on m'y verrait revenir en meilleure posture au bout de six à sept ans, je me serais moqué de lui et de sa prédiction; et pourtant il ne m'aurait dit que la vérité. J'étais secrétaire d'un sei-

gneur qui m'aimait, et commensal de l'évêché, sur un autre pied qu'auparavant, car je ne mangeais plus avec la livrée; j'avais, comme les aumôniers, les écuyers, les gentilshommes et les valets de chambre, mon couvert à la table du majordome, laquelle était aussi bien servie que celle de monseigneur.

Vanegas fut la première personne que j'allai voir. Je le retrouvai dans le même état où je l'avais laissé, c'est-à-dire chantre de la cathédrale. Après nous être tous deux cordialement embrassés, il considéra mon habillement, qui était des plus propres; et, remarquant que j'avais une assez belle épée au côté, des bas de soie, du linge fin et un chapeau de castor, il ouvrit de grands yeux, et, faisant paraître une extrême surprise, il me demanda si j'avais fait fortune depuis notre séparation. Là-dessus je lui rendis compte de mon voyage d'Italie, et l'instruisis de ma situation présente. Il m'en fit compliment de l'abondance du cœur : Courage, mon ami, me dit-il, je vous vois en train de vous avancer. Vous avez attaché votre sort à celui de

don Christoval de Gaviria, qui est un seigneur accompli. Un établissement solide ne peut manquer d'être le prix de votre attachement. Je suis charmé que la fortune vous soit si favorable.

Et vous, lui dis-je, seigneur Vanegas, êtes-vous toujours chantre? Il me semble qu'un ecclésiastique de votre mérite est en droit de prétendre aux dignités; ne vous êtes-vous donné aucun mouvement pour parvenir dans votre église à une place plus élevée? Non, me répondit-il; je ne ressemble point à la plupart des prêtres, qui passent leur vie à courir des bénéfices sans qu'ils soient jamais contens de ce qu'ils ont. Je ne suis, grâces au ciel, ni avare, ni ambitieux; satisfait de mon poste, tout mauvais qu'il est, je ne fais pas la moindre démarche pour en avoir un meilleur. Je vous dirai plus; il vaque actuellement dans notre chapitre, par la mort du licencié Baptiste Léon, une prébende à la nomination de l'évêque, et à laquelle je pourrais aspirer; mais, comme il faudrait pour l'obtenir me donner la peine de chercher des amis auprès du prélat, et faire

des pas qui ne conviennent point à mon humeur, j'aime mieux y renoncer de bonne grâce. Après tout, ajouta-t-il, j'ai de quoi vivre sobrement, et cela doit suffire à un ecclésiastique.

J'admirai la modération et le bon caractère de Vanegas, et j'applaudis a ses sentimens sans lui témoigner le moindre désir de m'employer pour lui, ne comptant guère moi-même sur mon crédit. Je ne laissai pas néanmoins d'en vouloir faire un essai en faveur d'un ami qui m'était si cher. Je m'adressai à don Christoval; je lui parlai du canonicat vacant, et je le priai de le demander à son oncle pour Vanegas, à qui j'avais, lui disais-je, les plus grandes obligations. Je suis ravi, me répondit mon maître, que vous soyez homme à vous souvenir ainsi de vos amis dans l'occasion. Voilà comme tout le monde devrait être. Hé bien, poursuivit-il, je ferai volontiers ce que vous souhaitez, ou plutôt allez demander vous-même ce bénéfice à mon oncle; je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous l'accorder; je sais qu'il vous aime; vous n'avez pas besoin de moi dans cette affaire.

Effectivement, j'étais tout au mieux avec le prélat, qui, toutes les fois qu'il me rencontrait, s'arrêtait pour me parler, parce que je lui faisais toujours quelque réponse qui le réjouissait. Le bonhomme, à la vérité, n'était pas de ces seigneurs difficiles qu'on ne peut divertir que par des traits fins et remplis de sel : une mauvaise plaisanterie valait mieux pour le faire rire qu'une épigramme de Martial. Je pris la liberté d'entrer tout seul un matin dans l'appartement de sa grandeur, et je lui demandai la prébende qui vaquait.

Comment donc, Estévanille ! s'écria l'évêque en riant, est-ce que vous voulez devenir un membre du clergé ? Ferez-vous bien le pénible métier de chanoine ? Pourquoi non, lui répondis-je, monseigneur ? Je dirai mon bréviaire tout comme un autre, et ferai fort bien mes quatre repas par jour. Et vous êtes apparemment, répliqua-t-il, aussi chaste que sobre ? A peu près, lui repartis-je, et savant à proportion. Votre grandeur voit que je mérite une place dans son chapitre. Oui, vraiment, s'écria le prélat en redoublant ses ris, je ne puis

vous la refuser sans injustice. Ensuite, reprenant son sérieux : Pour qui, continua-t-il, voulez-vous obtenir le canonicat en question ? Est-ce pour un homme véritablement digne de le posséder ? Prenez-y garde au moins ; songez qu'en demandant un bénéfice pour un homme, c'est en quelque façon se rendre responsable de sa vertu. Oh ! monseigneur, lui dis-je, l'ecclésiastique pour qui je m'intéresse n'a pas besoin de caution. Qui donc est ce virtuose ? dit l'évêque. Je suis curieux de le connaître, car il y en a peu de ce caractère-là. Mais je n'eus pas sitôt nommé le chantre Vanegas, que le prélat reprit d'un air satisfait : Ah ! bon pour celui-là ; c'est un excellent sujet. Vous ne pouviez m'en proposer un qui me fût plus agréable. Vanegas est un honnête garçon ; il a de bonnes mœurs : je voudrais que mes chanoines fussent tous aussi sages que lui.

Je rendis de très-humbles grâces à l'évêque de m'avoir accordé la prébende, et j'allai sur-le-champ en porter la nouvelle à mon ami ; qui, me voyant arriver chez lui tout ému, me dit d'un air alarmé : Qu'a-

vez-vous? que m'annonce votre agitation? Elle vous apprend, lui répondis-je, que vous êtes le successeur du licencié Baptiste Léon; monseigneur vient de m'accorder pour vous son canonicat. J'ai saisi avec ravissement l'occasion de vous témoigner que je n'ai point oublié les bons offices que vous m'avez rendus. Vanegas, moins charmé d'être pourvu d'un bénéfice qui le mettait à son aise que de me voir si reconnaissant, pleura de joie en me serrant entre ses bras, et me tint des discours qui me firent sentir qu'il n'y a point de plaisir comparable à celui d'obliger un ami.

En sortant de chez ce nouveau chanoine, je rencontrai don Ramirez de Prado, ce grand écolier avec qui j'avais été en pension chez le docteur Canizarez, et qui m'avait déniaisé pour mon argent. Nous nous reconnûmes l'un l'autre et nous nous embrassâmes. Quelle joie pour moi, s'écria-t-il, de revoir, après six ans pour le moins, le seigneur Estévanille Gonzalez, mon ancien camarade et mon ami! Eh! de quel pays venez-vous? poursuivit-il. Qu'avez-vous fait depuis le jour que vous disparûtes

comme un éclair du quartier de l'université? J'ai passé, lui dis-je, quelques années en Italie. Et moi, reprit-il, à Madrid, où je serais encore, si la mort de mon père et le soin de recueillir sa succession ne m'eussent rappelé dans ce pays-ci, où vous savez que j'ai pris naissance, comme en effet c'était un Hidalgo de Corita, gros bourg aux environs de Salamanque.

Je demandai à ce cavalier des nouvelles de la segnora Dalfa et de Bernardina : Il y a long-temps, répondit-il, que je ne les ai vues; mais je n'ignore pas l'état présent de leurs affaires. La tante, actuellement à Tolède, aide au commandeur de Castille à manger le revenu de sa commanderie; et la nièce est à Madrid, où le comte de Médellin fait pour elle une dépense prodigieuse. Ces bonnes dames, lui dis-je, n'avaient pas des amans de cette importance dans le temps que je prodiguais pour elles mes pistoles. Les femmes galantes finissent souvent par où elles auraient dû commencer ; il faut que les seigneurs aiment mieux le son que la farine.

Après cet entretien, don Ramirez me dit

qu'il devait incessamment retourner à Madrid, mais qu'il ne partirait point sans me revoir. Il me le promit, et cette promesse fut vaine, soit qu'il l'oubliât, soit qu'il ne se souciât guère de la tenir.

CHAPITRE II.

Du funeste accident qui arriva trois mois après au palais épiscopal; du changement qu'il y produisit, et du parti que prit Estévanille par le conseil de Vanegas.

Nous menions à l'évêché la vie du monde la plus heureuse. Aucune division parmi les domestiques, ce qui est bien extraordinaire dans les grandes maisons, où règne ordinairement l'ennui; nos jours enfin s'écoulaient dans la joie, lorsqu'un triste événement y vint répandre la consternation: monseigneur tomba malade. Nous espérâmes d'abord, malgré son grand âge, que sa maladie n'aurait point de suites fâcheuses, et les médecins nous l'assurèrent. Cepen-

dant; fiez-vous aux pronostics de ces docteurs, ils expédièrent le prélat, même avec tant de promptitude, qu'ils ne lui laissèrent pas le temps de faire son testament; ce qui mit au désespoir les domestiques, et particulièrement ceux qui étaient le plus en droit d'attendre des récompenses. Leurs larmes furent essuyées par don Christoval, qui, se trouvant unique héritier de l'évêque, eut la générosité de leur promettre des pensions; mais, malheureusement pour eux, il n'eut pas le temps de tenir sa promesse; car, peu de jours après les funérailles de son oncle, étant allé à la chasse, il eut le malheur de tomber de cheval, et il se blessa de façon qu'il ne vécut pas deux heures après sa chute. La veuve de ce jeune seigneur reconnut à la vérité leurs services; mais ce fut par des présens qui les dispensaient d'avoir beaucoup de reconnaissance, tant ils étaient modiques.

Pour moi, je fus si sensible à la perte de mon cher maître, que, dans l'excès de ma douleur, je fus tenté de me jeter dans le grand couvent de l'ordre de saint François, et d'y prendre l'habit; heureusement Vanegas,

que je consultai sur ce beau dessein, m'en détourna sans peine en me représentant que le cloître n'était pas mon élément : Je vous connais, me dit-il; vous êtes naturellement volage et léger; vous ne serez pas sitôt novice, que vous vous dégoûterez de la vie monacale, sans que le bon exemple des moines soit assez puissant pour tourner votre ennui en vocation. Je vous conseillerais plutôt, ajouta-t-il, d'aller à Murcie pour voir dans quel état sont vos parens, et surtout votre oncle maître Damien Carnicero, qui a élevé votre enfance. Suivant ce que vous m'avez dit de lui, il doit avoir amassé de grands biens depuis que vous l'avez quitté, et vous ne tarderez peut-être pas à recueillir sa succession. Mettons les choses au pis aller; supposé qu'il soit mort, étant, comme vous l'avez assuré, son héritier, vous ferez rendre compte à ceux de ses parens qui se seront emparés de ses biens.

J'approuvai le conseil du chanoine, et je me disposai à le suivre. Je partis de Salamanque après lui avoir dit adieu, et je me rendis à Madrid par la voie des muletiers.

De Madrid, je pris le chemin de Cuença, de la même façon, et j'arrivai huit ou dix jours après à la ville de Murcie, que je ne revis pas sans plaisir.

Je ne voulus point aller chez mon oncle sans avoir auparavant demandé de ses nouvelles, et, pour cet effet, je descendis à la première hôtellerie, où, sans me faire connaître, j'eus un long entretien avec l'hôte, qui était l'homme qu'il me fallait pour être parfaitement informé de tout ce qu'il m'importait de savoir. Apprenez-moi, lui dis-je, si maître Damien Carnicero est encore au monde, et s'il est toujours chirurgien-major de l'hôpital de cette ville. Il est encore en vie, me répondit l'hôte, si l'on doit regarder comme un homme vivant un vieillard paralytique de la moitié du corps. Il ne travaille plus, et il est réduit à passer ses derniers jours sur son lit ou dans un fauteuil. Est-il riche? repris-je. Comme un juif, repartit-il; et véritablement il est impossible qu'il ne le soit pas après avoir exercé si long-temps la chirurgie, qui est un métier fort lucratif aujourd'hui, pour peu qu'un chirurgien sache le faire valoir,

ce que Carnicero entend mieux qu'un autre, étant avare et charlatan; mais, ajouta-t-il, je plains ce pauvre diable de s'être donné tant de peine pour amasser du bien. Il n'a point d'enfans; il n'a pour héritiers qu'un neveu et une nièce qui sont hors de Murcie depuis douze ou quinze ans, et dont il n'apprend aucune nouvelle. L'hôpital pourra bien profiter de leur absence.

Je jugeai par ce discours que je n'avais pas mal fait de revenir à Murcie; et, me hâtant de prévenir l'hôpital, je me rendis le lendemain matin chez mon oncle, que je trouvai alité. Il y avait auprès de lui un vénérable religieux de l'ordre de saint Dominique, avec un docteur en médecine, qui tous deux étaint venus, l'un pour grossir le nombre de ses visites, et l'autre pour rendre la sienne utile à son couvent. Maître Damien n'eut pas sitôt jeté les yeux sur moi, qu'il me reconnut. Par saint Côme et par saint Damien, s'écria-t-il, voici mon neveu Estévanille, que je croyais avoir perdu! A ces mots je m'approchai de lui et je l'embrassai avec un transport mêlé de tendresse et d'intérêt, moitié figue, moitié raisin. Je

voulus ensuite lui témoigner que j'avais une extrême douleur de le trouver dans le triste état où je le voyais; mais il me coupa la parole en disant d'un ton stoïque : Ne parlons point de cela, mon neveu; ne faut-il pas que nous finissions tous, tôt ou tard? Il y a soixante-douze ans que les Parques s'occupent à filer mes jours, n'est-il pas temps que leur ciseau en tranche le fil? Après avoir prononcé ces paroles, il dit qu'il souhaitait de m'entretenir en particulier; sur quoi le moine et le médecin se retirèrent, le premier, à ce qu'il me sembla, un peu mortifié de l'arrivée imprévue d'un héritier.

CHAPITRE III.

De la conversation particulière que maître Damien eut avec son neveu.

Mon oncle, se voyant seul avec moi, me dit : Hé bien, Estévanille, tu te revois enfin dans la maison où tu as été élevé. Dis-moi, mon ami, d'où viens-tu? Rends-moi

compte de ce que tu as fait depuis que tu m'as quitté. Je n'ai point oublié que tu haïssais la chirurgie, et je ne doute pas que tu n'aies embrassé une autre profession. Ce qui me fait plaisir, continua-t-il, c'est que tu ne reviens pas dans ta famille dans l'équipage de l'enfant prodigue; et, s'il faut en croire les apparences, tu n'es pas mal avec la fortune. Non, Dieu merci, lui répondis-je; elle m'a toujours favorisé; je suis content de ma situation, et c'est la seule envie de vous revoir qui m'amène ici. La force du sang et la reconnaissance m'ont fait abandonner la cour du duc d'Ossone, vice-roi de Naples, pour venir vivre à Murcie avec un oncle à qui je suis si redevable. Eh! quel emploi, répliqua maître Damien, avais-tu chez le duc d'Ossone? J'ai d'abord été page de ce seigneur, lui repartis-je, et je suis présentement un de ses écuyers; je lui ai demandé la permission de revenir en Espagne pour vous voir, et son excellence, se prêtant à mon bon naturel, a bien voulu me l'accorder.

Je laisse à juger par ce mensonge de ceux qui m'échappèrent ensuite dans le récit

que je fis de mon histoire au bonhomme ; je les entassais les uns sur les autres, et je ne disais la vérité que lorsqu'elle pouvait me faire honneur, ce qui suppose que je ne la disais que très-rarement. En un mot, voulant passer pour un homme de probité dans l'esprit de maître Damien, ou plutôt pour mieux m'assurer sa succession, je ne me fis pas un scrupule de mentir; ce qui produisit un effet admirable. Sois le bien revenu, Gonzalez, me dit mon oncle quand j'eus achevé mon roman; je vois, par la manière naïve et pleine d'ingénuité dont tu viens de me détailler ton voyage d'Italie, que tu as de la morale. Je suis d'autant plus ravi de ton arrivée que, ne sachant ce que tu étais devenu, j'allais donner par un testament tout mon bien aux pères de Saint-Dominique et à l'hôpital. Oui, mon enfant, j'étais près de te faire pieusement cette injustice ; mais, grâce à Dieu, qui t'a sans doute envoyé ici pour m'empêcher de la commettre, te voilà de retour dans ta famille, et des mains étrangères ne t'enleveront pas des richesses qui t'appartiennent de droit.

A ce discours, qui m'apprenait que je l'avais échappé belle, je saisis une main de mon oncle, et, la baisant d'un air tendre et reconnaissant, je le remerciai de ses bonnes intentions. De quelque défiance qu'un testateur soit armé contre son héritier, si l'héritier sait bien se masquer, le testateur en est toujours la dupe. Ma sensibilité ne fut point suspecte au bonhomme; il en parut même touché. Conzalès, poursuivit-il, j'ai donc dessein de te laisser tous les biens que j'ai gagnés sur le pavé de Murcie; mais tu en profiteras tout seul, je ne veux pas donner un maravédis à ta sœur Inésille. A peine avait-elle quatorze ans lorsqu'elle se laissa enlever par un petit officier d'infanterie qui l'emmena en Catalogne. Je n'ai point entendu parler d'elle depuis ce temps-là, et je ne doute point qu'elle ne vive encore actuellement dans un libertinage qui déshonore la famille, et par conséquent elle n'aura aucune part à ma succession. Elle ne mérite pas que je me souvienne d'elle.

Ainsi parla maître Damien. J'avouerai qu'en bon frère, loin de prendre le parti de ma sœur, j'affectai de paraître indigné de

sa conduite ; si bien que le vieillard, ayant testé peu de jours après, ne fit aucune mention de cette pauvre fille dans son testament, et me nomma son légataire universel. Il ne restait plus à mon très-cher oncle qu'à mourir pour mettre le comble à ses bontés ; et c'est ce qui arriva bientôt. Il partit pour l'autre monde, et je pris aussitôt dans celui-ci possession de tous ses effets, qui pouvaient bien valoir vingt mille ducats, biens qu'il avait légitimement acquis à force de griller des malades ; car le lecteur doit se ressouvenir de la méthode de cet habile chirurgien, et de quelle manière anodine il savait guérir la migraine et l'hydropisie.

Dès que je me vis si bien en fonds, j'éprouvai l'effet ordinaire des richesses ; je devins aussi fier qu'un *contador mayor*, et semblable au Gripus de Plaute, qui, pour avoir trouvé un trésor, renonce à la philosophie et ne veut songer qu'à se divertir : Gonzalez, me dis-je à moi-même, te voilà donc enfin dans l'opulence et devenu ce qu'on appelle un heureux du siècle ! Tu peux présentement trancher du petit seigneur. Heureux trois et quatre fois les jeu-

nes gens de ton humeur qui ont des oncles ou des pères qui suent sang et eau toute leur vie pour leur laisser de quoi se réjouir! Parlez-moi de ces oncles et de ces pères-là plutôt que de ceux qui dévorent leur patrimoine pour prévenir leurs héritiers. Puisque tu as du bien, il ne te convient plus d'avoir des maîtres. Secoue le joug de la servitude, et fais dans le monde une figure brillante.

Je ne crois pas, ami lecteur, qu'il soit nécessaire de te dire que c'est à quoi je me déterminai. Je vendis tous mes immeubles, et, les ayant convertis en belles pistoles et en doublons, je quittai le séjour de Murcie. Si tu es curieux de savoir dans quel équipage, apprends que ma suite était composée d'un valet, monté comme moi sur une bonne mule, et d'un *moço de mulas*, qui en conduisait une troisième chargée d'une grosse malle où était enfermé mon héritage. Je pris la route de Madrid, cette ville me paraissant la plus convenable à un héritier de mon espèce, je veux dire, à un jeune homme disposé à se ruiner.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée de Gonzalez à Madrid; quelle personne il rencontra dans l'hôtellerie où il alla loger, et de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

Etant arrivé à cette capitale de notre monarchie, j'allai loger auprès de la porte du Soleil, dans une hôtellerie, où la première personne que je rencontrai fut don Ramirez de Prado. Nous nous embrassâmes avec vivacité à plusieurs reprises, et nous nous témoignâmes de part et d'autre plus de joie que nous n'en avions de nous retrouver ensemble. Qui vous amène à Madrid? me dit don Ramirez. Y venez-vous demeurer pour toujours? C'est mon dessein, lui répondis-je; toutes les autres villes du monde, même les capitales, ne me paraissent que des villes de province en comparaison de Madrid, qui est le séjour où tout honnête homme doit vivre et mourir. Ma réponse fit

rire Prado : Il faut bien aimer Madrid, s'écria-t-il, pour en parler dans ces termes; je conviens que c'est une ville charmante; mais convenez aussi que, pour en goûter toutes les délices, il faut être dans l'opulence, car les plaisirs y coûtent plus cher qu'ailleurs. Êtes-vous en état de les acheter au poids de l'or ? Non, ma foi, lui dis-je. Ni moi non plus, reprit-il; il n'y a pourtant pas long-temps que j'ai été à Salamanque recueillir une succession; mon père m'a laissé un assez riche héritage pour pouvoir vivre à Madrid en enfant de bonne maison, mais, entre nous, j'en ai déjà dissipé la meilleure partie, et j'étais en train de jouer de mon reste lorsque, par le plus grand bonheur du monde, je suis tout d'un coup devenu sage. Je fis à mon tour un éclat de rire à ces paroles, et je priai don Ramirez de m'apprendre comment un jeune libertin pouvait subitement cesser de l'être, les vieux l'étant ordinairement toute leur vie. Si vous voulez savoir, reprit-il, de quelle manière ce changement s'est fait en moi, donnez-vous la peine de monter à mon appartement, car je loge dans cette hôtelle-

rie ; je vous conterai l'histoire de ma résipiscence. Curieux de l'entendre, je le suivis jusqu'à son cabinet, où nous entrâmes, et là, nous étant assis tous deux, il commença de cette sorte.

Histoire de don Ramirez de Prado.

J'ÉTAIS encore écolier pensionnaire chez le docteur Canizarez quand je commençai à me livrer au penchant que j'ai naturellement pour les femmes. La segnora Dalfa, qu'on appelait alors par excellence dans la ville la belle veuve, s'attira mes premiers regards, moins par sa beauté que par un talent tout particulier qu'elle avait pour amorcer les jeunes gens, talent qu'elle avait bien exercé du vivant du docteur en droit son mari. Elle m'inspira beaucoup d'amour, et, si je l'ose dire, elle en prit un peu pour moi, toute coquette qu'elle était. J'allais chez elle quand il me plaisait, et l'on m'y recevait toujours bien. J'avais à la vérité cela de commun avec plusieurs autres grands écoliers : car l'entrée de sa maison n'était pas défendue aux hommes comme celle du temple de Cérès. Mais il faut observer que

la segnora savait choisir son monde. Tous ses galans, si vous m'en exceptez, avaient le gousset bien garni. C'étaient pour la plupart des garçons d'honnêtes familles, qui volaient leurs pères pour se mettre en état de donner des collations à la belle veuve et à la jeune Bernardina, sa nièce, dont les appas naissans commençaient à se faire remarquer. Cette jeune fille fit bientôt des conquêtes. Quelques seigneurs du caractère de ceux qui envoient à la découverte des mineures gentilles, sur le bruit de sa beauté, tentèrent sa vertu, et les plus généreux furent écoutés. Pour moi, quoique presque toujours sans argent, je ne laissais pas d'être souffert chez ces dames. Il est vrai que, pour suppléer à ma disette d'espèces, je leur menais de grands écoliers qui avaient de quoi payer leur écot, et j'engageais ces apprentis galans à faire chez elles de la dépense.

J'interrompis en riant don Ramirez en cet endroit. C'est ce que je n'ignore pas, lui dis-je : vous m'avez fait employer bien des doublons à régaler ces deux nymphes. Permettez-moi de vous dire que c'était faire

un rôle peu convenable à un gentilhomme. C'est ce que vous devez pardonner à un écolier que sa passion rendait capable de tout, répondit Prado. D'ailleurs, entre nous, qui peut se rappeler les actions de sa vie passée sans sentir une secrète confusion d'en avoir commis quelqu'une de mauvaise? Il n'y a point d'homme, dit un auteur espagnol, qui, s'examinant avec une attention scrupuleuse, ne convienne qu'il a fait plus d'une action honteuse et digne d'une peine afflictive.

Je rougis en entendant ces derniers mots de don Ramirez, et je dis en moi-même : Il a, ma foi, raison. Quel mortel a été toute sa vie *integer vitæ scelerisque purus*? Est-ce vous, monsieur Estévanille? Si vous croyez l'avoir été, vous avez donc oublié de quelle manière vous vous acquittiez à Salamanque des pieuses commissions dont vous chargeait le licencié Salablanca? Souvenez-vous de votre hydropique de l'hôpital de Murcie : c'est de lui que vous étaient venues, et vous savez bien comment, ces belles pistoles que don Ramirez vous a fait dépenser. Vous avez bonne grâce vraiment

mon ami Quivillo me manda comment et pourquoi tu avais eu le malheur d'encourir la disgrâce de ce vice-roi. Mais, ou les apparences sont bien trompeuses, ou tu es aujourd'hui dans une agréable situation. Les apparences, repartis-je, ne vous trompent point. Ma fortune n'a jamais été dans un si bon état, grâce à feu mon oncle le chirurgien, qui m'a laissé par un bon testament de quoi pouvoir me passer de maître le reste de mes jours.

A ces mots le seigneur de Bolagnos, changeant de ton, me dit d'un air sérieux : Monsieur Gonzalez, ce que vous m'apprenez me comble de joie ; je vous félicite d'un si heureux changement ; et ce qui me fait autant de plaisir que la succession de votre oncle, c'est que vous conservez toujours, ce me semble, cette précieuse gaîté dont la nature vous a avantagé. Mais, mon cher Estévanille, continua-t-il d'une manière affectueuse, nous ne sommes pas bien dans ce lieu-ci pour contenter la curiosité que j'ai de vous entretenir ; venez au logis avec moi, nous dînerons ensemble ; le voulez-vous bien ? J'avais trop de considération

pour le seigneur de Bolagnos, et je me sentais trop sensible à l'honneur qu'il voulait me faire pour m'y refuser. Il me fit monter dans un carrosse qui l'attendait à quatre pas de nous, et il m'emmena chez lui. Quand nous y fûmes, il me dit : Çà, Gonzalez, banissons les façons ; vous n'êtes plus mon domestique ; je n'ai plus d'autorité sur vous ; vivons ensemble familièrement : oublions le passé. Pourquoi l'oublier, monsieur? lui répondis-je. S'il est beau à vous d'en vouloir perdre la mémoire, je ne serais qu'un ingrat, moi, de ne m'en plus souvenir. Ma condition m'a toujours été très-douce chez vous. Pouvait-elle ne l'être pas, me dit-il, vous me serviez avec affection. Va, mon enfant, ajouta-t-il, je ne veux garder des droits de ma supériorité passée que celui de te tutoyer par amitié.

Tels furent nos discours avant le dîner. Lorsque nous fûmes à table, il me fit cent questions sur la Sicile, et m'obligea, de fil en aiguille, à lui faire un détail circonstancié de mon voyage d'Italie ; ce que je fis, contre ma coutume, sans altérer la vérité. Quand, dans ma relation, je vins à parler de don

Joseph Quivillo, je m'étendis avec sentiment sur le mérite de ce gentilhomme. Je me souviendrai toute ma vie, dis-je avec transport, de la douleur qu'il fit paraître dans le temps que je pris congé de lui. Il fut véritablement affligé de mon départ; au lieu que le perfide Thomas, premier valet de chambre du vice-roi, en eut une secrète joie que je pénétrai, quoiqu'il affectât de m'accabler de caresses et de marques d'affection; aussi puis-je vous assurer que j'ai rayé et biffé ce traître du registre de mes amis.

A ce mot de registre don Enrique fit un éclat de rire et s'écria : Comment donc, Gonzalez, tu n'as point encore, à ce que je vois, oublié mon registre. Il est toujours présent à ma pensée, lui dis-je, et il me préserve d'être la dupe des faux amis. Sur ce pied-là, reprit Bolagnos, j'ai donc fait encore un autre préservatif. Quand je te montrai ce registre, tu me conseillas, s'il t'en souvient, d'éprouver aussi mes maîtresses, et c'est ce que j'ai fait. J'en suis charmé, monsieur, lui répliquai-je; voilà ce qui s'appelle faire des livres utiles au public

et travailler pour le bien de la société. J'espère que vous voudrez bien en faire part à vos amis; pardonnez-moi, s'il vous plaît, cette expression.

Il ne fit que sourire de ma familiarité; puis, se levant de table, il me fit signe de le suivre, et il me conduisit à sa bibliothèque. Là, prenant un registre de la même forme, mais moins gros que celui de ses amis, il me le mit entre les mains en me disant : Voici la liste des dames que j'ai servies, depuis la première jusqu'à la dernière; il y en a, comme vous voyez, un assez grand nombre; ce qui suppose que j'ai commencé de bonne heure à me consacrer au service du beau sexe. Véritablement, avant que j'eusse atteint l'âge de puberté, j'avais déjà fait plus d'un sacrifice à l'amour.

J'ouvris le registre, et, m'arrêtant au frontispice, j'y vis en gros caractère le nom de dona Clara de Cespédez. Cette dame, dis-je à don Enrique, est apparemment l'étrenne de votre cœur? Oui, répondit-il, c'est ma première passion. Je n'avais pas treize ans accomplis lorsque je fis connaissance avec dona Clara, qui était à peu près

de mon âge. Comme nos parens étaient voisins et bons amis, j'entrais tous les jours librement chez elle, et l'on nous laissait jouer ensemble sans façon. Nous leur paraissions des enfans sur lesquels il n'était pas encore temps d'avoir l'œil; et cependant nous commencions à mériter qu'on prît garde à nous. La nature, qui nous rendait déjà capable de sentir de l'amour, nous apprit bientôt à l'exprimer; mais dona Clara ne sut pas plus tôt parler le langage des amans, que la volage écouta un autre que moi. Ce qui fait bien voir qu'il y a dans les femmes un germe d'inconstance et d'infidélité qui se produit tôt ou tard. C'est donc, lui dis-je, cette dona Clara qui vous a trompé la première? Voyons une autre trompeuse. En disant cela je tournai le feuillet, et le nom d'Estelle, surnommée *Boquita*, s'offrit à mes yeux.

Cette Estelle, me dit don Enrique, a été ma seconde inclination. Une taille majestueuse, un port de reine, des yeux plus étincelans que les étoiles, avec une petite bouche qui ressemblait à un bouton de rose, et qui lui fit donner le surnom de *Bo-*

quita, me mirent au nombre de ses soupirans. Je lui déclarai ma passion; j'eus le bonheur de lui plaire; elle me l'avoua; nous voilà d'accord; je m'apprête à l'épouser; il survient un millionnaire qui lui propose de l'associer à ses richesses; elle le prend au mot et me devient infidèle.

La dame que j'ai aimée immédiatement après Estelle, continua Bolagnos, n'a pas mieux payé ma tendresse. C'est dona Eugénia d'Alvarade. J'adorais celle-ci. Elle m'avait enchanté par une figure toute gracieuse et par un esprit supérieur. Comme je n'étais pas un parti à dédaigner pour elle, j'eus le plaisir de lui faire agréer mes soins. Nous nous promîmes une foi mutuelle; mais, à la veille du jour fixé pour notre hyménée, un grand seigneur l'enleva; et, ce qui fut un coup de foudre pour moi, j'appris qu'Eugénie, éblouie de la qualité de son ravisseur, avait consenti à l'enlèvement. C'est ainsi qu'Estelle et Eugénie me sacrifièrent, l'une à son avarice, et l'autre à son ambition.

Je fus si vivement piqué de la trahison de ces deux dames, poursuivit-il, que je

jurai de ne plus aimer. Je gardai mon serment pendant six mois, sans être tenté de le violer. Je m'applaudissais de la tranquillité dont mon cœur jouissait, ou plutôt je croyais que trois passions consécutives avaient épuisé sa sensibilité. Quelle erreur! Je ne vis pas sitôt dona Héléna Pacheco, que je me sentis embraser d'un feu plus ardent que ceux dont j'avais brûlé auparavant. Je forme le dessein de plaire à ma belle Hélène. Je la dispute à vingt rivaux. Elle me les sacrifie tous. Nous convenons de nos faits, et les préparatifs de nos noces se font. Mais pendant ce temps-là ma future rêve, en dormant une nuit, qu'elle me voit aux pieds d'une jolie dame qui me laisse prendre des libertés. Elle se réveille en sursaut, et demeure frappée de ce songe chimérique qu'elle regarde comme un avis secret que le ciel lui donne de ne pas lier sa destinée à la mienne. Vous vous imaginez sans doute qu'elle revint enfin de ce dérèglement d'esprit. Point du tout; ni ses amies ni moi nous ne pûmes jamais détruire sa prévention capricieuse et ridicule, et notre mariage se rompit.

Je ne pus m'empêcher de rire de ce trait de femme fantasque, et je m'attendais à me réjouir des manières différentes dont les autres maîtresses de don Enrique lui avaient manqué de foi ; mais il arriva deux cavaliers de ses amis ; ce qui l'obligea de remettre le registre à sa place, n'étant pas homme à montrer comme un auteur ses ouvrages à tout le monde.

CHAPITRE VII.

Qui étaient ces deux cavaliers, et ce qui les amenait chez le seigneur de Bolagnos.

Ces cavaliers étaient tous deux chevaliers de l'ordre de saint Jacques, et grands nouvellistes. Ne voulant pas apparemment parler à Bolagnos devant un homme qu'ils ne connaissaient point, ils le tirèrent à part et lui dirent quelque chose à l'oreille. Alors, me croyant de trop dans la compagnie, je pris congé de don Enrique, qui ne me laissa

pas sortir sans m'inviter à retourner au plus tôt chez lui.

Quand je fus dans la rue, je fis une observation qui me parut importante. Je m'aperçus que les bourgeois, assemblés par pelotons, s'entretenaient tout bas d'un air échauffé et mystérieux. Cela me fit juger que quelque grand événement venait ou était près d'arriver. Étant de retour à mon hôtellerie, je demandai à mon hôte s'il savait pourquoi le peuple semblait s'émouvoir. C'est, répondit-il froidement, qu'il vient de se répandre dans la ville un bruit qui intéresse tous ceux qui aiment la nouveauté. On dit que le duc de Lerme va perdre sa place. Les uns en sont fâchés, et les autres s'en réjouissent. Pour moi, je souhaite que ce ne soit qu'un faux bruit; car j'entends dire plus de bien que de mal de ce premier ministre; mais, quand on en dirait plus de mal que de bien, il faut s'en tenir à ce que l'on a, de crainte de pis.

Pendant que mon hôte parlait de cette sorte, je disais en moi-même : Voilà donc la cause de la visite des chevaliers de saint

Jacques. Ils sont venus pour dire cette nou velle à don Enrique, et pour faire ensuit avec lui là-dessus des raisonnemens poli tiques. L'arrivée de don Ramirez me con firma dans mon opinion. Cet officier reve nait de la ville. Il avait l'air sombre e rêveur. Vous avez quelque chose, lui dis je ; on vous a mis en mauvaise humeu Au lieu de me répondre, il m'emmen dans son appartement, où, m'ayant fai asseoir, il prit un siége et se mit auprès d moi en poussant un profond soupir. Qu'a vez-vous donc ? lui dis-je encore ; vous m'a l'armez. On dirait que vous avez appri quelque nouvelle désagréable. On dirait l vérité, me répondit Prado. On vient d m'en dire une qui m'a donné la plus rud atteinte. J'ai été chez don Rodrigue de Cal derone, et j'y ai trouvé tous ses domestique dans la consternation. Pour en savoir l cause, je me suis adressé à un vieux vale de chambre, qui est le confident de so maître et dont j'ai gagné l'amitié.

Mon ami, lui ai-je dit, peut-on vous de mander le sujet de la tristesse que je voi régner dans cette maison ? vous savez l'in

térêt que je prends à tout ce qui la regarde. Ah! seigneur don Ramirez, m'a-t-il répondu d'un ton qui rendait témoignage de l'affliction dont il était saisi, tout est perdu : le duc de Lerme ne tient plus le timon de la monarchie. O ciel! me suis-je écrié à ces paroles, que m'apprenez-vous? Se peut-il qu'il n'ait plus la faveur du prince? Cela n'est que trop véritable, a repris le valet de chambre; et ce qui étonnera la postérité, c'est que sa disgrâce est l'ouvrage de son propre fils. Le duc d'Uzède, que la haine et l'envie arment contre son père, et qui depuis long-temps ne songe qu'à le détruire dans l'esprit du roi, dont il est favori, a trouvé moyen d'en venir à bout, puisque le monarque, par un billet écrit de sa propre main, ordonne au duc de se retirer dans tel endroit d'Espagne qu'il lui plaira, pour y jouir en repos des bienfaits qu'il a reçus de sa main libérale. Voilà ce qui nous consterne tous dans cette maison : car vous n'ignorez pas que la chute du seigneur don Rodrigue de Calderone est attachée à celle du duc de Lerme.

Pour consoler le valet de chambre, pour-

suivit don Ramirez, et pour le flatter de quelque espérance, je lui ai dit : Mon ami, malgré tout ce que vous venez de me dire, je doute encore du malheur du premier ministre. L'ascendant qu'il a sur le roi rend sa disgrâce incertaine. C'est un esprit plein de ressources : s'il est menacé de quelque orage, il est assez habile pour le détourner. Peut-être même qu'en ce moment il est mieux que jamais avec son maître.

Lorsque don Ramirez eut cessé de parler, il redevint rêveur. Je devinai bien ce qui le faisait rêver, et entrant dans ses sentimens : Vos intérêts, lui dis-je, me sont trop chers pour vous avoir écouté avec indifférence. Mais, suivant ce que vous venez de me dire, la disgrâce du premier ministre n'est pas encore certaine. Attendons pour nous en affliger qu'elle soit assurée. Peut-être, comme vous l'avez dit au valet de chambre de don Rodrigue, le duc de Lerme a-t-il déjà regagné les bonnes grâces du roi. Je le souhaite, reprit notre officier, moins parce que je perdrais dans le seigneur de Calderone un protecteur qui peut faire ma fortune, que par re-

dona Théodora, reprit mon ami, vous allez apparemment vous disposer à la prendre pour femme? Sans doute, lui repartis-je; et vous, Steinboc, n'êtes-vous plus dans la résolution d'épouser dona Inès? Pardonnez-moi, dit-il, je prétends lui garder la foi jurée; c'est ma plus chère envie.

Lorsque je me présentai devant ma Génoise, bien loin de démentir le rapport que Steinboc m'avait fait de sa conduite, elle me donna mille marques de tendresse. Autant elle avait paru affligée dans nos adieux, autant se montra-t-elle joyeuse de mon retour. Pour faire éclater la satisfaction que j'avais de me voir si chéri, j'entamai mon héritage, en faisant des présens non-seulement à Théodora, mais encore à sa sœur, et je n'oubliai pas la tante. Par ces libéralités si bien placées, de même qu'en festins, en concerts, et en mille autres dépenses folles, je dissipai, en peu de temps, plus de la moitié de mon patrimoine. Je ne mettais aucun frein à mon humeur prodigue, et j'allais indubitablement m'achever de peindre et de me ruiner de fond en comble, si, par un coup du

ciel, nous n'eussions pas appris, Steinboc et moi, ce qui se passait à notre insu chez nos Génoises. La bonne tante, qui nous avait tant fait valoir le sacrifice de l'alcade de cour et du commandeur dont j'ai fait mention, avait si bien pris ses mesures avec ces seigneurs, qu'elle les introduisait souvent la nuit dans sa maison sitôt que nous en étions sortis pour nous retirer à notre hôtellerie.

Nous approfondîmes ce rapport, qui ne se trouva que trop véritable, et nous tînmes conseil pour délibérer sur la vengeance qu'il nous convenait de tirer de ces femmes. Dans le premier mouvement nous ne voulions pas moins que brûler leur maison et passer nos rivaux au fil de l'épée; mais notre colère s'apaisa peu à peu, et, devenus plus raisonnables, nous jugeâmes qu'il fallait éviter l'éclat, qui ne servirait qu'à nous donner un ridicule dans notre compagnie et la faire rire à nos dépens. Nous prîmes donc sagement le parti de ne nous pas vanter de cette aventure, et de punir par le mépris la perfidie de ces friponnes.

Don Ramirez de Prado acheva son récit dans cet endroit et me dit ensuite : Que les femmes sont difficiles à connaître ! qui aurait cru ces Génoises capables de nous jouer un pareil tour ? Ah ! les friponnes ! Encore suis-je trop heureux d'avoir sauvé ma terre de mille écus de rente ; car, si leur fourberie n'eût pas été découverte, elles ne m'auraient pas laissé une pistole. Cette aventure, poursuivit-il, me fit faire bien des réflexions, et fut cause que je résolus de renoncer à la galanterie. Depuis ce temps-là je mène une vie réglée, et ma bourse s'en trouve bien. Et votre ami Steinboc, lui dis-je, est-il aussi devenu sage ? Je n'en sais rien, répondit Prado ; il y a trois semaines qu'il est parti pour l'Allemagne. Je n'ai point encore reçu de ses nouvelles ; mais il m'a juré cent fois qu'il sera toute sa vie en garde contre l'amour, qui lui paraît un gouffre de malheurs. Je vous conseille, ajouta-t-il, de suivre notre exemple, si vous avez du bien. Il vaut mieux ménager son argent que de le jeter dans ce gouffre-là.

CHAPITRE V.

Avec quel cavalier Gonzalez soupa ce soir-là, et du démêlé qu'il eut avec un des convives.

Nous allions, don Ramirez et moi, continuer notre conversation, si l'hôte ne fût pas venu nous interrompre pour nous avertir que les cavaliers qui soupaient ordinairement chez lui étaient déjà dans la salle, et qu'on servirait dans un instant. Prado lui demanda si don Gaspard de Messagna y était. Il vient d'arriver tout à l'heure, lui répondit l'hôte. Tant mieux, reprit mon ami, nous souperons avec un original qui nous réjouira. Gonzalez, ajouta-t-il en m'adressant la parole, préparez-vous à voir un fat enflé d'orgueil; c'est un petit *hidalgo* des environs d'Alcala, qui n'a pour tout bien que sa chaumière et trois arpens de terre, tout au plus. Fier de la possession d'un si beau domaine, il se croit aussi riche qu'un grand; et si par

hasard, en se promenant autour de sa masure, qu'il appelle effrontément son château, il rencontre des chasseurs, il leur dit : Messieurs, prenez garde au moins de chasser sur mes terres. Ce fat, poursuivit Prado, ne parle que de sa noblesse ; il se dit descendant du roi Pélage, et se vante d'être parent ou allié des plus grands seigneurs de la monarchie.

Ce discours me donna quelque envie de voir don Gaspard de Messagna. Nous descendîmes, don Ramirez et moi, dans la salle, où nous trouvâmes dix ou douze cavaliers assemblés. Nous nous saluâmes les uns les autres, et nous nous mîmes à table aussitôt qu'on eut servi. Je m'assis auprès de Prado, et je commençai à parcourir des yeux la compagnie, qui me parut de la marchandise bien mêlée, ce qui ne m'étonna point dans le lieu où nous étions. Un petit homme d'assez mauvaise mine, s'étant attiré mon attention par quelque chose de grotesque et de ridicule que je trouvai dans sa personne, me fit soupçonner que c'était don Gaspard; et sitôt qu'il ouvrit la bouche pour parler, il tourna mon doute

en certitude : Messieurs, nous dit-il en nous apostrophant tous, je crois que vous ne serez pas fâchés que je vous apprenne ce que j'ai entendu dire ce matin au lever du roi. Un grand de la première classe, mon parent et mon ami, est venu m'aborder en me disant d'un air mystérieux : Cousin, je suis bien aise de vous rencontrer ici pour vous faire part d'une nouvelle qu'on ne débite point encore. A ces mots il m'a tiré à l'écart et m'a dit à l'oreille : D'Ossone est rappelé de son gouvernement de Naples; il a ordre de se rendre incessamment à la cour pour se justifier des fautes qui lui sont imputées; il est accusé d'avoir diverti les deniers royaux, et de je ne sais combien d'autres crimes, dont le moindre suffit pour le perdre; je doute qu'il se tire d'affaire avec honneur. Voilà, mot pour mot ce que m'a dit mon parent, et je vous avouerai que je pense comme lui; je ne crois pas que d'Ossone en soit quitte pour la perte de son emploi; il a commis certaines actions dont on pourra bien lui demander raison dans ce monde en attendant qu'il en rende compte dans

l'autre. Si l'on vient à lui faire son procès, je ne réponds pas de sa vie.

Je ne sais pourquoi je ne pus entendre parler du duc d'Ossone dans ces termes sans me sentir enflammé de colère; car enfin ce vice-roi me devait être fort indifférent, après ce qui s'était passé entre nous deux à Palerme. J'aurais même été très-excusable si je l'eusse haï. Cependant je ne pus m'empêcher de prendre feu pour lui, comme si les grands avaient le privilége d'être toujours chers à leurs anciens serviteurs, quelque sujet de mécontentement qu'ils puissent leur avoir donné. J'interrompis brusquement Messagna : Monsieur, monsieur, lui dis-je, mesurez mieux vos paroles; sachez que le duc d'Ossone est un des plus grands hommes du siècle. Demandez aux Siciliens, qu'il a gouvernés avant les Napolitains, quelle opinion ils ont de ce seigneur. Ils vous diront tous que c'est un héros qu'ils regrettent encore tous les jours.

Don Gaspard, à ces mots, me regardant d'un air fier et méprisant, me répondit : Je ne m'attendais pas à trouver ici un dé-

fenseur d'Ossone. Vous êtes apparemment son ami, payé pour dire du bien de ce héros? Et vous, lui repartis-je, vous n'avez pas besoin de l'être pour en dire du mal. Qui que vous soyez, reprit l'hidalgo, vous êtes bien hardi d'oser me contredire. Vous l'êtes bien davantage, vous, lui dis-je, de tenir de pareils discours d'un vice-roi, qu'un petit noble à chaumière doit respecter. Vous êtes un insolent! s'écria don Gaspard d'un air fanfaron; si la considération que j'ai pour la compagnie ne me retenait pas, je vous apprendrais à vous jouer à un homme de ma qualité. Qui, vous? m'écriai-je à mon tour en me levant avec fureur; je vous mets au pis. Sortez tout à l'heure, si vous l'osez. Messagna fit mine d'accepter mon défi et de vouloir sortir; mais toute la compagnie, s'entremettant de notre querelle, nous obligea de reprendre nos places.

Mes lecteurs peut-être seront étonnés de me voir montrer tant de courage à Madrid après en avoir fait paraître si peu à Florence dans l'affaire de Roger Matadori. Mais disons tout : outre que je me sentais

appuyé d'un officier de la garde allemande, je ne croyais pas don Gaspard plus brave que moi. Je me connais en poltrons. Je voyais à sa contenance que je lui faisais peur.

Lorsque nous fûmes remis à table, mon ennemi et moi, nous affectâmes de nous lancer réciproquement des regards furieux; ainsi que deux combattans qu'on a séparés malgré eux, et qui ne demandent qu'à se rejoindre. Enfin, après le souper, toute la compagnie se leva pour s'en aller. Don Gaspard sortit de la salle en me menaçant du doigt, et je répondis à ses menaces de la même façon; ce qui fut cause que quelques convives, craignant que je ne le suivisse, le conduisirent jusque chez lui pour prévenir tout accident; et don Ramirez, frappé de la même crainte, ne voulut pas me quitter que je ne fusse retiré dans mon appartement. Une action équivoque donne souvent de la réputation. Ce différend me fit passer pour un homme de cœur dans l'esprit de Prado et de tous ceux qui en avaient été témoins. Mais comment n'y auraient-ils pas été trompés? Je crus bien

moi-même être devenu courageux. Je ne reconnus mon erreur que quelques heures après que je fus couché, et que, ne pouvant dormir, je m'occupai de cette aventure. Ne faut-il pas que je sois fou, disais-je, pour avoir pris si chaudement le parti d'un seigneur dont je n'ai pas sujet de me louer? Je pourrai bien m'en repentir. Messagna, qui me paraît lâche, ne l'est peut-être pas. Qui m'assurera que dans ce moment il ne se propose point de me faire un appel? Peut-être a-t-il formé ce dessein. Ah! si je le savais, je me leverais tout à l'heure et m'éloignerais de Madrid; aussi-bien je ne me suis pas encore défait de tout mon équipage; il me reste une bonne mule.

Je passai la nuit dans une étrange inquiétude; mais Prado vint m'en tirer le lendemain matin, et rendit mon esprit plus tranquille en m'apprenant une nouvelle qui me causa plus de joie que je n'en fis paraître. Don Gaspard, me dit-il, a regagné sa chaumière dès la pointe du jour, sans s'embarrasser de ce qu'on pourra dire de son départ. Avouez qu'il y a de grands

ches; vous l'effrayâtes hier au soir, ajouta don Ramirez, par l'échantillon de valeur que vous lui donnâtes. Il n'a pas demandé son reste. Vive Dieu! il a promptement repris le chemin de ses terres. En achevant ces mots mon ami fit des éclats de rire, qu'il aurait sans doute redoublés à mes dépens, s'il eût su que mon ennemi, en prenant la fuite, n'avait fait que me prévenir. C'est ce que ma vanité se garda bien de lui apprendre. Au contraire, j'affectai de rire avec lui; mais, à dire vrai, ce ne fut que d'un ris forcé; car je ne pouvais en conscience me moquer de Messagna sans me moquer aussi de moi-même.

CHAPITRE VI.

Gonzalez veut aller au lever du roi; mais il rencontre don Enrique de Bolagnos, son ancien maître, qui l'emmène chez lui. De la réception que ce cavalier lui fit, et du nouveau registre qu'il lui montra.

Don Ramirez, étant de garde ce jour-là, me quitta pour aller s'acquitter de ses fonc-

tions, et moi je sortis de l'hôtellerie peu de temps après, dans l'intention de repaître mes yeux du plaisir de voir le nombreux concours de seigneurs qui vont tous les matins au lever du roi. J'étais fort proprement vêtu, et je pouvais me vanter d'avoir assez bonne mine pour éviter les brocards que les plates figures ont coutume de s'attirer.

Comme j'étais près d'entrer dans le palais, je rencontrai un cavalier qui en sortait, et que je reconnus pour don Enrique de Bolagnos, mon ancien maître. Il y a des ex-laquais glorieux qui rougissent et ne revoient qu'avec peine les personnes qu'ils ont servies : pour moi, loin de ressembler à ceux-là, je m'avançai vers don Enrique, que je saluai d'un air aisé, mais respectueux. Il me remit d'abord, tout changé que j'étais en une autre figure, et m'adressant la parole en souriant : Estévanille ici ! me dit-il. Hé ! depuis quand es-tu à Madrid ? Depuis hier, lui répondis-je. Vous vous imaginiez que j'étais encore au service du duc d'Ossone, n'est-ce pas ? Non, reprit-il. Dans le temps que tu abandonnas la Sicile,

de lui en faire un crime. N'êtes-vous pas mille fois plus coupable que lui ? Je fis ces réflexions sans interrompre Prado, qui continua de cette façon.

Le docteur Canizarez, s'apercevant que je me dérangeais, et n'en ignorant pas la cause, me fit en particulier une exhortation sensée et pathétique pour m'engager à rompre tout commerce avec la segnora Dalfa et sa nièce. Mais quel en fut le fruit ? Je passai trois jours sans aller chez elles, et j'y courus dès le quatrième. J'y retournai encore en dépit du docteur, qui, piqué du peu d'effet de ses remontrances, me menaça d'informer mon père de ma conduite. Il poussa les choses plus loin ; il effectua cette menace, et peu de temps après je reçus une lettre de Corita, par laquelle don Baltazar de Prado, mon père, m'ordonnait de me rendre incessamment auprès de lui : c'était tout ce qu'il me mandait. Il n'y avait pas un mot dans sa dépêche qui marquât un père mécontent. Je lui obéis sans balancer.

D'abord que je fus arrivé chez lui, il me dit avec douceur : Mon fils, je ne vous ai point

rappelé pour vous faire des réprimandes sur le mauvais usage que vous avez fait des leçons du docteur Canizarez. Vous n'êtes plus enfant, et vous savez assez de latin pour répondre aux vues que j'ai sur vous. J'ai dessein de vous faire entrer dans les bureaux du ministère, ce qui ne me sera pas difficile, ayant pour ami don Rodrigue de Calderone, premier secrétaire, ou, pour mieux dire, collègue du duc de Lerme. Je lui ai déjà fait savoir que je me proposais de vous envoyer à Madrid sous ses auspices, et il m'a fait réponse qu'il vous recevrait comme le fils de son meilleur ami. Au reste, don Ramirez, ajouta mon père, je ne prétends pas forcer votre inclination. Si vous avez de la répugnance à remplir un poste de commis, si vous aimez mieux une place dans la garde allemande, don Rodrigue, qui en est le capitaine, pourra vous en faire obtenir une. Mais consultez-vous bien avant que vous embrassiez l'un de ces états.

Deux mois après que mon père m'eut parlé de cette sorte, je partis pour Madrid, où mon premier soin fut de m'aller pré-

senter au seigneur don Rodrigue de Calderone, qui n'eut pas sitôt lu une lettre que je lui remis de la part de don Baltazar, qu'il me fit un accueil gracieux, quoique ce soit un homme froid et plein de fierté. Mon enfant, me dit-il, à quoi vous destinez-vous ? que voulez-vous devenir ? Je lui répondis que je n'avais pas encore pris de résolution là-dessus. Eh bien, répliqua-t-il, venez me revoir lorsque vous vous serez déterminé à quelque chose, et soyez persuadé que vous me trouverez disposé à vous prêter la main : c'est ce que vous pouvez mander au seigneur don Baltazar, mon ancien ami.

Charmé d'avoir été si bien reçu d'un homme qui pouvait tout, pour ainsi parler, je m'attachai à observer les commis des bureaux de la cour et les officiers de la garde allemande, pour voir de quel côté mon cœur pencherait. Les airs différens de ces messieurs flattèrent également ma vanité. En voyant les uns faire les petits ministres, je me sentais tenté d'être commis; et quand je voyais les autres trancher des officiers-généraux, je me déclarais pour eux. Je demeurai assez long-temps irré-

solu ; mais enfin l'état militaire prévalut. Lorsque j'eus pris mon parti, j'en informai don Rodrigue, qui me promit une enseigne, et qui me la fit donner deux mois après.

Je ne me regardai plus alors comme un écolier, quoique je ne fusse pas plus raisonnable. Je recherchai l'amitié de nos officiers, qui, pour la plupart, se prêtèrent aux démarches que je fis pour me faufiler avec eux. Je fréquentais entre autres un lieutenant nommé Steinboc, et la conformité de nos inclinations nous lia peu à peu si étroitement, que nous devînmes inséparables. Steinboc était un garçon de vingt-cinq à vingt-huit ans, fort bien fait de sa personne, et qui joignait à beaucoup d'esprit de la valeur et de la probité. Comme je n'avais pas encore achevé mon quatrième lustre, un pareil ami aurait été pour moi une espèce de mentor, s'il n'eût pas eu lui-même besoin d'un gouverneur. Mais il avait aussi-bien que moi des passions vives ; et s'il se fût mêlé de me conduire, j'aurais été un aveugle mené par un autre. Nous aimions tous deux les plaisirs, et nos pères

nous envoyaient assez d'argent pour y fournir. Steinboc surtout recevait souvent d'Allemagne, son pays, des lettres-de-change qui le mettaient en état de donner des fêtes aux dames.

Don Ramirez, me dit-il un jour, j'ai découvert un trésor : je veux vous introduire dans une maison où vous verrez deux Génoises jeunes et jolies ; ce sont deux sœurs qui vivent sous la conduite d'une tante qui est venue s'établir depuis peu à Madrid avec elles. A peine eut-il achevé ces derniers mots, que je le pressai de me mener chez ces Génoises ; il ne put s'empêcher de rire de mon impatience, et, cédant volontiers à mon empressement, il m'y conduisit. Dès que la tante s'offrit à mes yeux, je crus voir la segnora Dalfa, tant elle lui ressemblait. Elle me parut aimable ; je la regardais avec plaisir, quand dona Théodora et dona Inès, ses nièces, se montrèrent avec tous leurs charmes. Moment malheureux pour la tante, qui perdit aussitôt le droit d'attirer mon attention ! je n'eus plus d'yeux que pour ces deux jeunes beautés, dont l'éclat m'éblouit. Elles firent l'une et l'autre une vive impres-

sion sur moi. Dona Théodora, qui est l'aînée, me frappa par un extérieur sage et modeste, et je fus enchanté de la vivacité de la cadette. Nous les quittâmes après un assez long entretien, et lorsque nous fûmes dans la rue, Steinboc me dit : A laquelle de ces deux sœurs donneriez-vous la préférence? Mon ami, lui répondis-je, vous me faites une question qui m'embarrasse; je trouve ces dames si aimables, que, s'il me fallait prononcer entre elles, je ne sais pour laquelle je me déclarerais. Cependant, si j'étais absolument obligé de faire un choix, ce serait à Théodora que je rendrais les armes. Et moi, s'écria l'Allemand, j'adresserais mes vœux à dona Inès; non que je la croie plus digne d'être aimée que sa sœur, mais un certain je ne sais quoi m'incline pour elle. Il me vient une idée folle, ajouta-t-il en riant de toute sa force; voulez-vous que nous la suivions pour nous divertir ? Faites votre cour à dona Théodora, et moi je vais m'attacher à dona Inès. Consacrons-nous au service de ces belles Génoises, faisons les amans passionnés, et n'épargnons rien pour leur faire agréer nos soins; elles

méritent bien que nous les mettions au nombre de nos conquêtes.

Je donnai tête baissée dans ce projet extravagant, et nous en commençâmes l'exécution dès le lendemain l'après-midi. Nous débutâmes, en entrant chez les Génoises, par adresser poliment à la tante des discours flatteurs; ensuite, assiégeant nos princesses, nous nous mîmes auprès d'elles à faire les doucereux, rôles que nous jouâmes parfaitement l'un et l'autre, Steinboo étant accoutumé à fréquenter des filles de théâtre, et moi tout fraîchement sorti de l'école de la segnora Dalfa. Nous fîmes succéder aux lieux communs une collation composée de fruits et de liqueurs, qu'elles n'acceptèrent qu'après bien des façons. Enfin nous passâmes l'après-dîner à faire les agréables, puis nous nous retirâmes.

En retournant au logis, mon ami et moi, nous nous demandâmes réciproquement si nous nous flattions d'avoir fait sur nos maîtresses une tendre impression. Pour moi, dit Steinboo, j'ai eu affaire à une rieuse qui n'a fait que se moquer de tout ce que je lui ai pu dire. Il ne m'a pas été possible

d'obliger cette jeune folle à m'écouter sérieusement. Et moi, lui dis-je, avec toute ma rhétorique, je ne suis pas plus avancé que vous. Théodora, pendant notre entretien, a paru ne faire aucune attention à mes discours; elle a gardé un silence glacé; ce n'est peut-être qu'une feinte, mais je n'en puis tirer un bon augure; et si vous m'en croyez, nous en demeurerons là. Nous avons entrepris un siége de trop longue durée. Il ne faut pas sitôt nous décourager, reprit l'Allemand, la manœuvre ordinaire des femmes qui veulent enflammer les hommes est de paraître insensibles à leurs premiers empressemens. Continuons, et fiez-vous à la parole que je vous donne que nous verrons bientôt nos petites Génoises changer de note.

Cela ne manqua pas d'arriver. De jour en jour elles se montrèrent plus traitables. Dona Inès prêta peu à peu une oreille attentive aux fleurettes de Steinboc, et la froide Théodora devint sensible aux miennes. Quoique ce changement pût être attribué à la dépense que nous commençâmes à faire pour elles, et aux présens que nous

leur envoyâmes, nous fûmes assez vains pour en faire honneur à notre mérite. Mais ce qu'il y eut de malheureux pour nous dans cette affaire, c'est qu'en voulant inspirer de l'amour à nos Génoises, nous en conçûmes pour elles un véritable. Cela devint sérieux. Dona Inès prit insensiblement tant d'empire sur Steinboc, qu'il ne put se défendre de lui promettre de l'épouser; et dona Théodora, voulant m'obliger à faire avec elle la même sottise, ne cessa de me tourmenter. Je tins bon pendant quelques jours; mais elle m'y détermina par les pleurs que ma résistance lui fit verser. Je lui fis donc la même promesse que mon ami avait faite à sa sœur. Après quoi les deux maris futurs demeurèrent maîtres du logis.

Commo nous nous mîmes sur le pied de faire toute la dépense de cette maison, nous voulûmes aussi en faire tous les plaisirs. Nous priâmes la tante de congédier deux hommes qui nous étaient suspects, un alcade de cour et un vieux commandeur, qui, sous prétexte de rendre visite à la tante, venaient cajoler les nièces. Ils n'étaient pas à la vérité, par leur figure, de redou-

tables rivaux, mais nous avions appris qu'ils avaient la réputation d'être cousus de pistoles, et de les prodiguer quand ils étaient amoureux. La bonne tante, qui savait bien ce qu'elle faisait, nous accorda ce sacrifice. Nous lui en tînmes un fort grand compte; vous verrez bientôt si nous n'avions pas raison d'être si reconnaissans.

Sur ces entrefaites je reçus une lettre de Corita, par laquelle on me mandait que mon père était si dangereusement malade, que les médecins en désespéraient. J'allai aussitôt montrer ma lettre au seigneur de Calderone, qui parut touché de cette nouvelle et qui me dit : Quoique le service du roi ne vous permette pas de quitter votre poste, vous pouvez vous rendre auprès de votre père, je prends cela sur mon compte; partez tout à l'heure; et puisse le plaisir qu'aura don Baltazar de vous voir lui sauver la vie! De chez don Rodrigue j'allai prendre congé de dona Théodora, qui fut saisie d'une si vive douleur de mon départ, qu'elle tomba évanouie quand je le lui annonçai. Nous n'eûmes pas peu de peine, sa tante, sa sœur, Steinboc et moi, à lui faire

reprendre ses esprits ; et quand nous en fûmes venus à bout, elle poussa des cris et répandit tant de larmes, que cela ne me paraissait pas naturel. Cependant, me sentant trop attendri par ces marques d'affliction feintes ou véritables, je m'y arrachai. Je montai promptement à cheval, et me rendis en diligence à Corita. Je trouvai don Baltazar à l'extrémité, ou, pour mieux dire, à demi-mort. Il ne parlait plus, il ne connaissait plus personne ; et, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour passer, il expira dans mes bras. Je le pleurai amèrement ; j'aurais été un fils bien dénaturé, si je n'eusse pas senti vivement la perte d'un père si digne d'être regretté.

Après lui avoir rendu les derniers devoirs, j'entrai en possession de son bien, qui était clair, net et affranchi de toutes dettes. Je me trouvai tout d'un coup maître de la valeur de cinquante mille écus en bons effets. Vous allez voir l'usage que j'en fis : je donnai à ferme une terre de mille écus de rente, et je fis de l'argent comptant du reste dans le dessein de retourner au plus tôt à Madrid pour revoir Théodora, dont je commençai

à ne pouvoir plus soutenir l'absence. J'avais tant d'impatience de la rejoindre, que je m'éloignai de Salamanque sans me souvenir que je vous avais promis de vous aller dire adieu. Pardonnez-moi de grâce cette distraction.

En arrivant à Madrid, continua don Ramirez, avant que d'aller chez nos Génoises, je courus chez mon ami Steinboc pour savoir comment dona Théodora s'était comportée pendant mon absence. Avec beaucoup de sagesse, me répondit-il quand je lui fis cette question; je n'ai pas vu un homme entrer dans sa maison; et ce qui doit vous faire bien du plaisir, c'est qu'elle n'a pas eu un moment de joie depuis votre départ. Du moins puis-je vous assurer que, toutes les fois que je l'ai vue, elle m'a paru plongée dans la plus profonde mélancolie. C'est un témoignage que je dois rendre à sa fidélité. Vous me charmez, mon ami, m'écriai-je, en m'apprenant une nouvelle si agréable. Qu'il est doux pour un amant qui se sent fortement attaché à sa maîtresse d'être assuré qu'elle est digne de son attachement! Puisque vous êtes si content de

connaissance de ce qu'il a fait pour moi.

Après cet entretien, Prado, changeant de discours, me dit : Gonzalez, voulez-vous bien avoir pour moi une complaisance dont je vous tiendrai compte ? faisons-nous servir ce soir dans mon appartement. Je suis bien aise, dans l'état où je me trouve, de ne pas souper dans la salle ; car on ne manquera pas de parler du duc de Lerme et de son secrétaire. Je pourrais entendre des choses qui me feraient moins de plaisir que de peine. Je loue votre prudence, lui dis-je : c'est fort bien fait de prévenir le mal qui peut arriver. Peut-être, ajoutai-je en souriant, quelque nouveau Messagna vous donnerait-il occasion de faire pour don Rodrigue plus que je n'ai fait pour le duc d'Ossone.

CHAPITRE VIII.

Du grand événement qui arriva peu de temps après à la cour. Des changemens dont il fut suivi, et de la séparation d'Estévanille et de don Ramirez.

La disgrâce prochaine dont tout le monde voulait que le duc de Lerme fût menacé fit l'entretien de Madrid pendant quinze jours, au bout desquels insensiblement on discontinua d'en parler. On ne douta pas même que ce ne fût un bruit sans fondement, quand on sut que ce ministre assistait comme à l'ordinaire au conseil tous les jours, et donnait audience. Mais, environ deux mois après, le bon roi Philippe III, dont la santé depuis long-temps était très-mauvaise, tomba malade et mourut; et l'on apprit que le prince son fils, en prenant sa place, avait choisi pour son premier ministre don Gaspard de Guzman, comte d'Olivarès, son favori.

Le peuple, ami des choses nouvelles, se

réjouit de ce changement; mais tous les partisans de la maison de Sandoval en furent bien mortifiés, de même que ceux qui, comme don Ramirez, s'intéressaient pour don Rodrigue de Calderone. Pour moi, qui ne perdais ni ne gagnais rien à tout cela, je voyais de sang-froid toutes ces révolutions; il m'était indifférent que ce fût le duc de Lerme ou le comte d'Olivarès qui gouvernât la monarchie. J'étais fâché seulement que mon ami Prado, ne pouvant plus compter sur don Rodrigue, perdît la meilleure corde de son arc.

Le nouveau premier ministre, de la façon dont on en parlait, fit juger qu'il établirait bientôt son ministère sur les ruines du précédent. Il commença par écarter de la cour les personnes qui lui donnaient de l'ombrage, et à mettre dans les postes importans celles qu'il croyait véritablement dans ses intérêts. Calderone fut un des premiers qui furent déplacés; on le dépouilla de tous ses emplois et on le congédia. Vous me direz qu'ayant autant de bien qu'il en possédait, il avait de quoi se consoler de sa disgrâce. Aussi se retira-t-il assez satisfait

à Valladolid, lieu de sa naissance, s'imaginant qu'on l'y laisserait jouir tranquillement des richesses immenses qu'il avait, disait-on, amassées par les plus mauvaises voies. Mais à peine y fut-il arrivé, que la cour nomma des commissaires pour connaître des crimes dont il était accusé; et ses juges, après un long examen, lui firent trancher la tête sur un échafaud.

Le comte d'Olivarès ne se contenta pas d'avoir fait périr le fidèle agent de son prédécesseur; il rechercha les personnes qui tenaient d'eux quelques postes pour les leur ôter, et cette recherche se fit avec tant d'exactitude et de soin, que don Ramirez perdit son enseigne, parce qu'on sut que c'était don Rodrigue qui la lui avait fait donner. Que d'honnêtes gens eurent le même sort! Il ne demeura pas en place un partisan du dernier ministère. Prado, je dois cette justice à son bon cœur, fut infiniment sensible à la fin tragique de son bienfaiteur. Quand il aurait été son fils, il ne l'aurait pas plus vivement sentie. Il passa même les bornes de la reconnaissance, puisqu'il en eut tant de chagrin, qu'il résolut d'aban-

donner Madrid, comme si l'infamie du supplice eût rejailli sur lui. Mon cher Estévanille, me dit-il un jour, nous allons encore une fois nous séparer tous deux; je retourne à Corita; je vais vivre dans ma terre, en bon gentilhomme de campagne, avec les mille écus de rente qui me restent de mes dissipations. Je voulus combattre son dessein; mais son parti était pris. Nous nous embrassâmes, et il me dit un éternel adieu.

CHAPITRE IX.

De la nouvelle connaissance que fit Estévanille. Histoire de don Marcos de Girafa.

Le départ de don Ramirez m'attrista pendant cinq ou six jours. J'avais déjà mis son nom sur le registre de mes amis; et, n'ayant aucun sujet de l'effacer, je sentais son éloignement. Mais comme le chagrin est incompatible avec mon humeur, il se dissipa peu à peu, et je devins plus gai que jamais.

Il est vrai que je fis bientôt une nouvelle connaissance qui m'aida fort à l'oublier. C'était un cavalier, soi-disant gentilhomme des Asturies, et qui se faisait appeler don Marcos de Girafa. Voici de quelle façon nous nous liâmes ensemble, cet Asturien et moi.

Il y avait dans le quartier de la cour un café bien achalandé. C'était le rendez-vous ordinaire des honnêtes gens oisifs. J'y allais tous les jours. Un matin, pendant que je prenais mon chocolat, il entra un homme de très-bonne mine qui vint par hasard se placer auprès de moi. Nous liâmes d'abord conversation, et je fus bien affecté de ses discours. Il parlait avec beaucoup de grâce, de justesse et de précision. Il avait l'esprit enjoué, un peu railleur; mais il raillait agréablement, sans emporter la pièce. Comme nous avions tous deux les qualités sympathiques, nous nous attachâmes l'un à l'autre, de manière qu'en moins de huit jours il se forma entre nous une parfaite union; nous nous fîmes des confidences réciproques; je lui contai mes aventures, et il me fit le récit des siennes dans ces termes.

Histoire de don Marcos de Girafa.

Don Vincent de Girafa, mon père, après avoir employé les deux tiers de sa vie et de son patrimoine au service du roi, se retira dans la ville d'Oviédo, où il épousa ma mère, dont il n'eut point d'autre enfant que moi. Quoiqu'ils fussent peu riches, ils ne laissèrent pas de m'élever assez bien. Ils me donnèrent plusieurs maîtres, et, entre autres, un excellent joueur de guitare, comme s'ils eussent cru que le talent de jouer de cet instrument me serait un jour d'un grand secours. J'appris aussi la musique; et si vous ajoutez à cela une légère teinture des belles-lettres, voilà de quoi tout mon mérite était composé.

Un jour, poursuivit-il, mon père, m'ayant fait entrer dans son cabinet, me dit : Marcos, tu commences ta dix-septième année. Il est temps que tu prennes un parti, car je ne crois pas, mon fils, que tu veuilles vivre comme un sybarite dans la mollesse et dans l'oisiveté. J'ai résolu de t'envoyer chercher fortune à la cour; tu ne manques

pas d'esprit, tu n'es point mal fait, et tu es gentilhomme. Quand on a ces trois cordes à son arc, on doit s'avancer. Fais ce qu'il te sera possible pour devenir page de quelque grand seigneur, cela peut te mener loin. Je t'équiperai proprement, et te donnerai une cinquantaine de pistoles pour te mettre en état d'attendre sans impatience que tu sois placé. Eh bien, mon ami, ajouta-t-il, mon dessein est-il de ton goût? Oui, mon père, lui répondis-je avec une joie dont il tira un bon augure, je partirai pour Madrid quand il vous plaira; le cœur me dit que je n'y serai pas long-temps sans trouver quelque grand seigneur qui agrée mon attachement.

Ma réponse plut fort à mon père, qui me fit faire un bel habit, et préparer toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires pour mon voyage; et quand le jour de mon départ fut arrivé : Marcos, me dit-il en m'embrassant en père affectionné, va, mon enfant; que le ciel te conduise à la cour et bénisse tes bonnes intentions! mais j'ai un conseil à te donner, un conseil dont tu as besoin, et que je te recommande surtout

de ne pas négliger : sois toujours en garde contre ton humeur enjouée, car tu es gai naturellement; tu sais bien que tu as ce défaut-là. Quelquefois même tu ris et fais rire les autres sans songer que tu es Espagnol et noble. Défais-toi donc de cette mauvaise habitude ; sois toujours sérieux, toujours grave, quelques plaisantes choses qu'on dise ou qu'on fasse devant toi. Enfin ne perds jamais cette gravité qui nous distingue d'une manière si honorable des autres nations. Après que mon père m'eut donné cet avis important, il eut la bonté de me compter cinquante pistoles et de me faire présent de sa bénédiction. Je pris ensuite le chemin de Madrid avec des muletiers qui m'y rendirent en huit jours fort heureusement.

J'allai loger dans la grande rue de Tolède, dans une hôtellerie dont le maître était un homme de la hauteur de Sisyphe, le nain de Marc-Antoine, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Monillo*, c'est-à-dire petit singe. Au reste, ce Monillo avait l'esprit si réjouissant, que la gravité espagnole courait grand risque de s'oublier avec lui. Pour moi, je ne pus tenir mon sérieux en

voyant sa figure, et encore moins quand je l'entendis parler, tant il pensait et s'exprimait comiquement. Avec tout cela, il ne laissait pas d'être homme de bon conseil; sitôt que je lui dis pourquoi j'étais venu à Madrid, il me prit en particulier et me tint ce discours : Mon jeune seigneur, si vous avez envie d'être page dans une grande maison, je veux vous rendre service en vous faisant connaître un vieux bourgeois qui ne fait point d'autre métier que de placer des domestiques qui cherchent condition, moyennant un honnête profit. Vous me ferez plaisir, lui répondis-je, de me procurer cette connaissance, mais cela ne presse point encore. Je vous entends, reprit Monillo, vous voulez auparavant battre un peu le pavé de Madrid, et dépenser des écus qui vous pèsent dans les poches; prenez-y garde, au moins, il y a dans cette ville des gaillardes qui flairent le gousset des nouveaux débarqués. Véritablement, dès la première fois que j'allai me promener au *Prado*, j'y rencontrai une mignonne qu'une vieille accompagnait. Elles m'agacèrent de façon que je ne pus me défendre

de les suivre, et, qui pis est, elles m'enjôlèrent si bien, que je fus obligé peu de jours après de prier Monillo de me mener promptement chez le vieux bourgeois dont il m'avait parlé. Nous y allâmes, et nous le trouvâmes avec deux hommes, auxquels il fallut attendre qu'il eût donné successivement audience.

Après qu'il les eut congédiés, mon petit hôte lui adressa la parole : Seigneur Cortès, lui dit-il, vous voyez dans ce jeune cavalier que je vous présente le fils unique d'un des plus anciens nobles des Asturies. Le muletier qui l'a amené d'Oviédo à Madrid me l'a dit, et c'est savoir les choses de la bouche de la vérité. Ce n'est pas un de ces misérables cadets de noblesse qui, ne pouvant subsister dans leurs chaumières, s'estiment trop heureux d'être pages dans des maisons à peine sorties de la roture. C'est un bon gentilhomme que son père envoie à la cour pour étudier le grand monde, pour s'attacher à quelque grand de la première classe, et s'en faire un protecteur qui l'aide à s'avancer. Seigneur Monillo, lui répondit le vieux bourgeois, il,

suffit que vous vous intéressiez pour ce jeune cavalier, je lui rendrai service. Je sais ce qui lui convient, et j'ai son affaire en main. Il faut un page au marquis d'Astorga, qui sans contredit est le seigneur de la cour le plus débonnaire. Voulez-vous cette place? ajouta-t-il en s'adressant à moi. Très-volontiers, lui répondis-je, et vous n'avez qu'à me dire ce que vous exigez de ma reconnaissance. Fort peu de chose, reprit Cortès : outre que vous m'êtes présenté par le seigneur Monillo mon ami, le poste de page n'est pas fort lucratif : ce serait conscience de vous le faire payer bien cher, et deux doublons me suffiront.

Il n'en est pas de même, poursuivit-il, des officiers qui ont de gros gages avec le tour du bâton. Avez-vous remarqué, par exemple, les deux personnes qui viennent de sortir? Ce gros homme que vous avez vu est un maître-d'hôtel qui était hors de condition; je l'ai placé chez un duc de cent mille écus de rente et qui aime à faire bonne chère, et j'ai fait l'autre intendant d'une maison riche et chargée de dettes.

Et combien, s'écria Monillo, avez-vous tiré de l'escarcelle de ces messieurs-là ? Il en a coûté, repartit le bourgeois, deux mille écus au maître-d'hôtel, et mille pistoles à l'intendant. Par saint Mathieu! dit le nain, c'est être trop désintéressé; c'est obliger le prochain gratuitement: tout autre que vous les aurait traités comme ils vont traiter leurs maîtres. Sur l'assurance que le vieux bourgeois me donna que dès le lendemain matin il me ferait recevoir parmi les pages du marquis d'Astorga, je lui lâchai mes deux doublons, qui faisaient presque le reste de tout mon argent, et je retournai à l'hôtellerie avec mon hôte, qui me dit chemin faisant : Vous serez à merveille chez le marquis d'Astorga. J'ai souvent entendu parler de ce seigneur comme du plus aimable de tous les grands. C'est à vous, lui dis-je, seigneur Monillo, que j'en serai redevable et je ne saurais assez vous en remercier.

Je me rendis donc le jour suivant chez le vieux bourgeois, à l'heure qu'il m'avait marquée, et sur-le-champ il me conduisit à l'hôtel d'Astorga, qui m'éblouit d'abord par la magnificenee que j'y vis

briller, et qui me parut plutôt la demeure d'un roi que la maison d'un particulier. Mon conducteur me mena droit à l'appartement du majordome, et parla quelque temps tout bas à cet officier. Je ne sais ce qu'il lui disait; mais le majordome, en lui prêtant l'oreille, jetait de moment en moment les yeux sur moi d'une façon à me faire croire qu'il n'était pas mal affecté de ma figure. Ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'après avoir écouté ce que le vieux bourgeois lui voulut dire, il m'adressa la parole dans ces termes : Mon enfant, sur le bon témoignage que le seigneur Cortès vient de me rendre de vous, je vous reçois au nombre de nos pages, en attendant que vous en ayez l'habit, et dès aujourd'hui vous avez dans cet hôtel droit de bouche à cour.

Me voilà donc arrêté pour faire les nobles fonctions des pages. Mais ce qu'il y a d'enchanteur dans le service des grands, c'est qu'on n'y sent point le joug de la servitude. Je n'eus pas sitôt sur le corps la livrée d'un grand seigneur, que je me crus un homme d'importance. Je pris l'esprit de mes con-

frères, et je devins fier de me voir occupé de l'honneur humiliant de donner à boire. Je ne m'étonne plus si la tête tourne à des personnes du commun qui parviennent brusquement à des postes élevés, puisqu'une place de page inspirait de l'orgueil à un gentilhomme.

Il est vrai que mon maître était d'un caractère si doux et si bon, que tous ses domestiques semblaient moins le servir par devoir que par inclination, tant il avait soin d'adoucir la rigueur de leur condition servile par sa douceur et par sa bonté. Au lieu de les punir quand ils avaient fait des fautes, il prenait leur défense, et cherchait à les excuser. Je me souviens qu'un jour un père de famille bourgeoise vint se plaindre à lui : Monseigneur, lui dit-il, je vous demande justice. Votre secrétaire a suborné ma fille. Que voulez-vous que je lui fasse? répondit mon maître; mon secrétaire est Français de nation : vous connaissez les Français; vous savez qu'ils sont galans et accoutumés à séduire les filles. Il faut leur passer cela; mais si mon portier, qui est Allemand et sujet au vin, eût

commis le crime dont vous accuse mon secrétaire, je le ferais pendre.

Enfin le marquis d'Astorga n'était pas de ces seigneurs qui sont différens d'eux-mêmes d'un moment à l'autre, et avec lesquels on est obligé de bien prendre son temps pour les engager à promettre leurs bons offices; c'était un homme exempt de caprices et d'une humeur toujours égale. Il recevait poliment les personnes qui venaient lui faire quelque prière, et il leur promettait d'un air affectueux de s'intéresser pour elles. Mais, à la vérité, dès qu'il ne les voyait plus, il oubliait ses promesses et n'en tenait aucune; j'y fus attrapé moi-même. Un homme qui avait envie d'entrer dans les bureaux du ministère m'offrit cent pistoles pour lui faire obtenir un poste de commis par le crédit du marquis d'Astorga. J'entrepris cette affaire. J'eus la hardiesse de prier mon maître de s'employer pour l'homme que je lui nommai. Avec plaisir, mon ami, me dit ce seigneur d'un air obligeant; je suis bien aise que tu fasses usage de la bonne volonté que j'ai pour toi. Tu peux assurer ton

homme qu'il aura une place de commis incessamment. Je la demanderai pour lui au premier ministre.

Je laissai écouler plus d'un mois avant que d'oser retourner à la charge, de peur de passer pour un importun. Je me contentais de me présenter tous les jours dix fois devant monsieur le marquis, m'imaginant que mon visage et mes services parlaient assez pour moi et devaient lui rafraîchir la mémoire de ce qu'il m'avait promis; mais, voyant qu'il ne m'en disait pas le moindre petit mot, et que le temps se passait toujours à bon compte, je m'avisai un jour de lui présenter la personne à qui je voulais rendre service pour son argent, dans la pensée que cela pourrait produire un bon effet. Monseigneur, lui dis-je, voici le sujet pour qui votre excellence a bien voulu se charger de demander au ministre une place de commis. A ces paroles, mon maître, comme si je lui eusse rappelé un songe effacé de son souvenir, me dit avec une feinte surprise que je lui remettais en mémoire une chose qu'il avait oubliée; mais qu'il réparerait sa faute la

première fois qu'il verrait le duc de Lerme ou don Rodrigue de Calderone, qui étaient alors les maîtres du gouvernement.

Cette nouvelle promesse me donna une nouvelle patience. J'attendis encore un mois; après quoi, ne me voyant pas plus avancé qu'au premier jour, je me dégoûtai du service du marquis, et pris la résolution de m'attacher à un autre maître sur la parole duquel il y eût plus de fond à faire. Je communiquai mon dessein au vieux trafiquant de places de domestiques, qui, pour deux autres doublons, me fit entrer chez le comte d'Orgas, en m'assurant que ce seigneur avait la réputation d'être esclave de sa foi et d'aimer à faire plaisir; mais je crois devoir vous avertir en même temps, ajouta-t-il, que c'est un homme un peu singulier. Il est si vif, si brusque, si emporté, qu'il reçoit ordinairement fort mal ceux qui vont le prier d'employer pour eux son crédit. Il commence par leur ôter tout espoir d'obtenir ce qu'ils demandent, et cependant il ne laisse pas de les servir. Il oblige de mauvaise grâce. Qu'importe? m'écriai-je; il

oblige, et sur ce pied-là il vaut mieux que le marquis d'Astorga, qui promet à tout le monde et ne tient parole à personne.

Véritablement, peu de jours après que j'eus changé de condition, je m'aperçus que mon nouveau maître était assez extraordinaire et d'un caractère bien différent de l'autre. Le marquis ne se plaignait jamais de ses gens : qu'ils fissent bien ou mal leur devoir, il paraissait toujours satisfait d'eux; au lieu que le comte reprenait les siens quand ils méritaient de l'être, et quelquefois les apostrophait durement. Quelqu'un venait-il humblement implorer sa protection et le supplier de parler pour lui au roi, mon maître se mettait aussitôt en colère contre le suppliant, le grondait, refusait de le servir, et faisait pourtant ce qu'il souhaitait.

Je n'oublierai jamais, continua don Marcos, une scène dont j'ai été témoin. Une femme en deuil entra un matin dans la chambre du comte et lui dit : Monseigneur, comme je sais que votre excellence est très-charitable, j'ose me flatter que vous serez touché de mon sort. Je suis veuve d'un of-

ficier de la garde espagnole, qui m'a laissé quatre enfans et peu de bien; si vous vouliez avoir la bonté de demander au roi une pension pour m'aider à les.... Mon maître ne lui donna pas le temps d'achever, et l'interrompant avec impétuosité : Demander, oui, demander, lui dit-il d'un ton brusque, il n'y a qu'à demander comme cela au roi des pensions pour les obtenir; vous imaginez-vous qu'il prodigue ainsi ses grâces ? Vraiment, vraiment, il a bien d'autres personnes que vous à récompenser. S'il faisait des pensions à tous ceux qui le servent, tous ses revenus n'y suffiraient pas. Elle voulut répliquer; mais il l'interrompit encore et lui dit avec emportement : Retirez-vous, madame, je ne me mêlerai point de cela; je n'aime point à me charger de mauvaises commissions. En parlant de cette sorte il acheva de s'habiller, et, montant en carosse, il sortit pour aller au lever du roi, laissant la veuve fort étourdie de l'accueil gracieux dont il venait de la régaler.

Cependant, soit que cette dame ne fût pas facile à rebuter, soit que quelqu'un l'eût instruite du caractère de mon maître,

elle le suivit, dans l'espérance de le rejoindre et de lui parler encore une fois. Elle eut la patience de l'attendre trois heures à une porte du palais, par laquelle il fallait qu'il passât pour s'en retourner au logis; et s'approchant de lui comme il allait remonter dans son carrosse : Eh! monseigneur, s'écria-t-elle, ayez pitié de ma famille. Allez, allez, lui répondit-il brusquement, le roi vous accorde une pension de cent pistoles.

Au reste, le comte d'Orgas était un aimable brutal, et le seigneur de la cour peut-être le plus généreux. Il avait, entre autres, une bonne qualité qui est assez rare, c'est qu'il ne manquait pas de faire du bien à ses domestiques au bout de quelques années de service. Il m'avait pris en affection, et j'aurais fait sans doute ma fortune chez lui, si je n'eusse pas eu le malheur de me battre contre un de ses gentilshommes pour une jeune soubrette de madame d'Orgas. Nous aimions tous deux la petite personne, sans savoir que nous fussions rivaux, et je ne sais lequel de lui ou de moi était l'amant chéri, car elle nous traitait l'un et l'autre de façon que chacun en particu-

lier pouvait se flatter de l'être. Mais quelque secrète que soit une intrigue amoureuse, elle ne l'est pas toujours. Mon rival apprit, je ne vous dirai pas comment, qu'on entendait la nuit le son de ma guitare et que je cherchais à plaire à Inès. Là-dessus il me fait un appel; je vole au rendez-vous; nous mettons l'épée à la main. Enfin nous nous disposions à commencer un rude combat, lorsque mon gentilhomme, suspendant tout à coup sa fureur, me dit : Page, écoutez-moi. Je fais une réflexion qui m'arrête, et que je crois devoir vous communiquer avant que nous en venions aux voies de fait. Qu'allons-nous faire? En nous détruisant nous-mêmes, nous perdrons Inès de réputation. Est-ce là le procédé de deux Espagnols? L'honneur d'une maîtresse, fut-elle infidèle, ne doit-il pas leur être cher? Mais que dis-je infidèle? je n'ai point de preuve de sa trahison; faut-il que sur un simple soupçon je me livre à une jalouse rage? Non, sans doute, lui répondis-je, cela n'est pas raisonnable; et si vous vous repentez d'avoir été trop vif, je veux bien que nous ne poussions pas les choses plus loin. Je n'ai

pas une si grande envie de me couper la gorge avec vous, que je ne veuille là-dessus écouter aucune raison; et c'est assez pour moi que je vous fasse voir, en répondant à votre appel, que je suis homme à vous prêter le collet. A ce discours mon rival, prenant un visage d'ami, me dit en m'embrassant : Don Marcos, oublions le passé ; je vous demande votre amitié en vous offrant la mienne.

C'est ainsi que deux fiers ennemis, prêts à s'égorger réciproquement, se réconcilièrent de bonne foi. Cependant la cause de leur brouillerie subsistant toujours, la guerre pouvait entre eux se rallumer à tout moment; mais le comte d'Orgas y mit bon ordre. Un valet de chambre du logis, qui était un de ces domestiques curieux qui savent tout ce qui se passe dans une maison, et qui d'ailleurs nous haïssait le gentilhomme et moi, ne manqua point d'informer ce seigneur de notre différend et du sujet qui l'avait fait naître; sur quoi notre patron, naturellement fort sévère, nous mit à la porte tous deux, comme des perturbateurs de la tranquillité de sa maison.

Je me retirai chez mon bon ami Monillo, qui, connaissant le majordome du duc de Pegnaranda, eut le crédit de me faire recevoir page de ce seigneur, qui était un homme de soixante et quelques années. Il n'avait pas moins de douceur et de bonté que le marquis d'Astorga, sans avoir le défaut de ne pas tenir sa parole; mais s'il était exempt de celui-là, il en avait un autre qui lui donnait un ridicule dans le monde. Ayant toujours été galant, il ne voulait point cesser de l'être. Amoureux d'une coquette dont il faisait son idole, il passait les jours entiers à lui tenir des discours merveilleux, admirant tout ce qu'elle disait, et souvent même ce qu'elle avait de plus défectueux dans sa personne; il ressemblait à ce Balbinus d'Horace qui louait jusqu'au polype de sa maîtresse.

Vous vous imaginez bien qu'un pareil adulateur était fort mal payé de ses flatteries. La dame qu'il aimait lui vendait bien cher la complaisance de les entendre; outre qu'elle lui faisait faire une dépense prodigieuse, elle ne lui était pas scrupuleusement fidèle; le bruit même courait qu'el

lui donnait plus d'un substitut, et ce bruit n'était pas sans fondement; mais il ne trouvait aucune créance dans l'esprit de mon vieux maître, qui, se piquant de faire l'amour en chevalier errant, aurait cru commettre un crime s'il eût soupçonné la vertu de sa maîtresse : belle leçon pour les amans, qui, sur des apparences le plus souvent fausses, sont en proie à la jalousie.

Le duc de Pegnaranda était donc ainsi la dupe de sa princesse lorsqu'il me reçut à son service. Je ne tardai guère à m'attirer son affection. Page, me dit-il dès le premier jour, votre personne me revient, et je fais choix de vous pour faire les commissions secrètes dont je vous chargerai. En même temps il me mit entre les mains un billet pour l'aller porter de sa part à sa nymphe, nommée dona Hortensia, qui demeurait dans le voisinage de notre hôtel. Je m'acquittai de cet honorable emploi aussi bien que ceux qui l'exercent le mieux. Je présentai ma lettre de bonne grâce à la dame, qui, ne m'ayant point encore vu, me considéra long-temps avec attention; puis elle ouvrit le billet, et je remarquai

qu'en le lisant elle prenait ou affectait de paraître y prendre un extrême plaisir. On eût dit que c'était la tendre Florisbelle qui lisait une lettre de son cher don Bélianis. Elle tomba deux ou trois fois comme en défaillance dans l'excès de son ravissement. Si je n'eusse pas été mis au fait par Mouillo, j'aurais cru dona Hortensia folle de mon maître, tant elle savait bien se contrefaire.

Après avoir joué ce rôle, elle en fit un autre. Page, me dit-elle, vous êtes donc au duc de Pegnaranda? Je vous en félicite, mon ami; vous ne pouviez entrer au service d'un seigneur plus aimable. Madame, lui répondis-je, quoique je n'aie l'honneur de le servir que depuis vingt-quatre heures, je me suis applaudi déjà plus d'une fois d'avoir trouvé une si bonne condition. Il m'a témoigné que j'avais le bonheur de lui plaire; je souhaite qu'il ne se repente pas de s'être laissé prévenir en ma faveur. Je ferai tout mon possible pour cela, madame, ainsi que pour me rendre digne de votre protection. Je vous l'accorde dès ce moment, reprit-elle, vous me paraissez la mé

riter : allez, ajouta-t-elle, je vous promets de lui parler pour vous, et il ne tiendra pas à moi que vous ne fassiez chez lui votre fortune. Je jugeai bien que c'était pour me mettre dans ses intérêts qu'elle me tenait de semblables discours; mais, feignant de les attribuer à sa seule bonté, je lui rendis mille grâces et me retirai à notre hôtel, où je fus à peine arrivé, que le duc me fit appeler.

Hé bien! page, me dit-il, tu as vu Hortense? que te semble de cette divine personne? N'est-il pas vrai qu'elle justifie bien toute la tendresse que j'ai pour elle? Monseigneur, lui répondis-je, n'ignorant pas de quels contes il fallait le bercer, dona Hortensia est une dame parfaite et digne de l'attachement d'une personne de votre mérite. Mais, quelque charmante qu'elle soit, vous devez moins être enchanté de ses appas que de l'ardeur dont elle brûle pour vous. Je l'observais pendant qu'elle lisait votre lettre, et je m'apercevais que, malgré sa retenue, elle ne pouvait se rendre maîtresse du plaisir qu'elle ressentait. Elle le laissait éclater tantôt par des transports,

par des élans de tendresse, et tantôt en succombant à sa langueur.

Tout autre que ce fade amant se serait défié d'un rapport si outré; mais il n'y avait rien à risquer avec lui, tant il était là-dessus susceptible de crédulité. Je suis ravi, me répliqua-t-il, que tu aies fait ces observations. Tu vois par là l'injustice que font à doña Hortensia ceux qui croient qu'elle ne répond point à mon amour. Oh! pour cela, oui, monseigneur, lui repartis-je. Je m'en fie à mes yeux; après ce que j'ai vu, je ne puis douter que vous ne soyez tendrement aimé. Je le crois de même, dit le duc, et, sûr du cœur de ma maîtresse comme elle l'est du mien, je goûte les douceurs d'une heureuse intelligence sans m'inquiéter des caquets. C'est le moyen, repris-je, d'éviter les peines de l'amour. Vous faites bien de vous reposer sur la bonne foi de votre dame. J'aurais grand tort de m'en défier, s'écria-t-il; Hortense a l'âme et les sentimens élevés. Jusque dans le sommeil il ne s'offre à son esprit que de nobles images. Hier, par exemple, je l'allai voir l'après-dîner; elle faisait la sieste sur

un lit de repos. Je m'approchai d'elle sans la réveiller, et je me mis à la contempler à mon aise. Je ne sais à quoi elle rêvait ; mais, en rêvant, elle prononça deux fois ce mot, *page*. Une autre femme qu'elle aurait dit *laquais ;* au lieu qu'Hortense, qui n'a que des idées de grandeur, appelait un page. A ces dernières paroles je ne fus pas peu tenté de rire aux dépens de mon maître; cependant j'eus la force de résister à la tentation. J'applaudis même à l'extravagante pensée de ce bon seigneur, à qui je dis, pour le flatter, que je ne doutais point qu'il ne fût intéressé dans le songe que la dame avait fait. Tu l'as deviné, me répondit-il en riant d'un air vain et fat, elle m'en a fait confidence.

Deux jours après cette conversation, le duc me renvoya chez Hortense, chargé d'un nouveau billet, qu'elle lut avec les mêmes démonstrations de joie que la première fois. Ensuite nous eûmes ensemble un second entretien, dans lequel elle me fit mille questions. Elle me demanda dans quel pays j'avais pris naissance et quels étaient mes parens. Lorsque j'eus sur cela

contenté sa curiosité, elle voulut savoir pourquoi j'avais quitté ma patrie et dans quel dessein j'étais venu à Madrid. Je lui dis que c'était pour m'attacher à quelque grand et me mettre sous sa protection. Je suis bien aise, me dit-elle là-dessus, que le hasard vous ait placé chez le duc de Pegnaranda; je pourrai vous rendre de bons offices auprès de lui. Je vous dirai même que je l'ai déjà disposé à vous faire du bien, et que vous ne tarderez guère à vous en apercevoir. A ces mots je me répandis en remercîmens dans des termes qui marquaient une vive reconnaissance de ma part. Comme ces discours obligeans faisaient voir de la sienne qu'ils signifiaient quelque chose, aussi eus-je la vanité de me l'imaginer; et la première fois que je retournai chez elle, je sus à quoi m'en tenir. Hortense, ce jour-là, ne jugea point à propos de me parler. Célie, sa vieille suivante et la dépositaire de ses secrets, me reçut en me disant : Si vous avez un billet pour ma maîtresse, donnez-le moi; je le lui remettrai quand elle aura pris un peu de repos, car elle est indisposée; elle a de-

puis vingt-quatre heures un mal de tête qui ne la quitte point. Maudit soit mille fois l'amour ! Que dites-vous, Célie ? m'écriai-je avec étonnement ; pourquoi cette imprécation ? Mon maître aurait-il chagriné madame, lui qui en fait sa divinité ? Aurait-il par quelque trait de jalousie troublé... Fi donc ! interrompit la soubrette, ce seigneur sait trop bien aimer pour être capable de laisser échapper quelque saillie jalouse ; ce n'est point cela qui nous cause la migraine ; mais, ajouta-t-elle par réticence, je me tais.... Si vous n'aviez pas la barbe si jeune, on pourrait vous en dire davantage. Oh ! parbleu, mademoiselle Célie, interrompis-je à mon tour, vous insultez à ma jeunesse. Apprenez que je suis homme à garder un secret important. Quoique page, je suis fort discret ; si vous en doutez, mettez ma discrétion à l'épreuve. C'est, reprit la suivante, ce qu'il me prend envie de faire ; vous allez apprendre une nouvelle qui vous surprendra fort : ma maîtresse, depuis le dernier entretien que vous avez eu ensemble, ne fait que rêver, que soupirer, que gémir et que parler de vous. De-

vinez ce que cela signifie. Je vais vous le dire, lui répondis-je : vous voulez vous égayer à mes dépens, votre maîtresse et vous, en me faisant accroire que madame n'a pas dédaigné de jeter les yeux sur moi, et qu'enfin j'ai fait sur elle une tendre impression. Vous êtes curieuses toutes deux de voir si je serai assez fat pour donner là-dedans. Avouez, Célie, que vous avez concerté cette pièce pour réjouir monseigneur et vous moquer tous trois de moi; mais, quoique je n'aie pas encore beaucoup d'expérience, je vois bien que c'est un piége que vous tendez à mon esprit et non à mon cœur.

Je suis ravie, reprit la vieille soubrette, que vous ayez assez peu de présomption pour prendre les choses comme vous les prenez. Tous les jeunes gens ne sont pas si modestes, et mille autres à votre place auraient assez bonne opinion d'eux-mêmes pour penser autrement que vous. Mais, ajouta-t-elle, ne serais-je pas dans l'erreur? Est-ce en effet par modestie que vous refusez de croire que madame vous aime? Non, non, soyez franc et sincère, vous ne trouvez pas, apparemment, que sa conquête

ait de quoi vous tenter. Pardonnez-moi, m'écriai-je; de toutes les femmes du monde, c'est celle à qui j'aimerais le mieux m'attacher. Est-il vrai, page? répliqua-t-elle avec émotion; parlez-vous sincèrement? Ma maîtresse vous plairait-elle? Je l'adorerais, lui repartis-je avec transport; j'en serais plus fou que mon maître. Célie tressaillit de joie à ces derniers mots, comme si la chose l'eût regardée, et me dit en me donnant un petit coup sur l'épaule : Allez fripon, allez, vous êtes plus heureux qu'un honnête homme. Revenez ici demain à la même heure, ajouta-t-elle; dona Hortensia n'aura pas la migraine, et vous aurez avec elle un entretien décisif.

Quoique cela fût clair et net, et que j'eusse tout lieu de me flatter de la plus douce espérance, néanmoins je n'osais m'y abandonner. Je craignais que la maîtresse et la suivante n'eussent envie de se jouer de moi, et que l'aventure ne finît à la confusion du page; car je ne pouvais me persuader que la maîtresse d'un grand daignât laisser tomber sur moi ses regards. L'esprit fatigué des réflexions différentes qui m'agi-

taient, je retournai à l'hôtel; et le jour suivant je me rendis chez ces dames avec autant de défiance que d'amour.

Je ne doute pas, poursuivit don Marcos, que vous ne souhaitiez que je vous rende compte de cette conversation décisive que je devais avoir avec Hortense, et que j'eus effectivement. Je vais vous la détailler. Je trouvai cette dame dans son appartement, assise sur un sopha. Elle était dans un négligé si galant, et qui la rendait si piquante, que je serais devenu amoureux d'elle, si l'affaire n'èn eût pas déjà été faite. Madame, lui dis-je en entrant, je viens me livrer de bonne grâce à vos plaisanteries, car je ne doute pas que vous n'ayez résolu, vous et Célie, de vous réjouir à mes dépens, en me faisant accroire que je me suis attiré votre attention; mais je ne suis point la dupe de cette supercherie. Je me connais trop bien pour oser me flatter d'un bonheur si.... Ecoutez, don Marcos, interrompit Hortense d'un air fort sérieux, vous vous trompez; il n'y a point ici de finesse, et il n'en faut pas. Parlons de bonne foi : m'aimez-vous ?

Je fus un peu surpris d'une pareille question, faite si brusquement : Madame, lui répondis-je, quel mortel pourrait défendre son cœur contre tant de charmes? Un seul de vos regards suffit pour.... Répondez précisément à ce que je vous demande, interrompit-elle encore avec précipitation; point de subterfuge, point de faux-fuyant. Vous sentez-vous du goût pour moi? Pour vous, madame, lui repartis-je avec transport, au hasard de tout ce qu'il en pourrait arriver. O ciel! jamais amant n'a brûlé d'une flamme plus vive! Je me croirais le plus heureux des hommes si je voyais mon sort lié au vôtre. Pardonnez-moi, divine Hortense, ce téméraire aveu qui vient de m'échapper; mais, après tout, je ne fais que répondre à votre question. Je suis contente de votre réponse, reprit la dame, et, pour rendre ma franchise égale à la vôtre, je veux vous découvrir aussi mes sentimens. Dès le premier moment que vous parûtes à mes yeux, je me sentis naître de l'inclination pour vous; et depuis ce temps-là cette inclination s'est tellement accrue, que j'ai pris la résolution

de vous proposer, avec ma main, trente mille pistoles que je possède tant en or qu'en pierreries. Sortons de Madrid avec ces effets, et retirons-nous dans quelle contrée de la terre que vous voudrez choisir. Là, nous vivrons tous deux le reste de nos jours dans une union charmante et d'autant plus solide que le ciel n'en sera point offensé.

Je crois, seigneur Gonzalez, continua don Marcos, que vous auriez été ébloui, comme je le fus, de cette proposition. Il est vrai qu'elle avait deux faces, qui n'étaient pas également riantes. Quand je ne regardais que la personne d'Hortense et ses brillans effets, l'agréable perspective pour un page aussi peu riche que je l'étais! mais, lorsque je venais à faire réflexion qu'il s'agissait en même temps d'épouser une femme d'une réputation équivoque, la fâcheuse pilule pour un gentilhomme! Que pensera-t-on de moi? disais-je. Mon père et mon grand-père, préférant l'honneur au bien, n'ont voulu prendre que de chastes épouses; et moi, dégénérant de leur délicatesse, je veux déshonorer ma

race par un hymen infâme? C'est ainsi que, pendant quelques momens, j'écoutai l'orgueil de ma naissance; mais c'est tout ce que je pus faire pour mes aïeux.

J'acceptai la proposition avec toutes les marques d'amour et de reconnaissance imaginables, et me jetant aux genoux de la dame : Belle Hortense, lui dis-je, il m'est donc permis de penser que vous ne dédaignez pas de joindre votre destinée à la mienne; il n'est point de bonheur comparable à celui que vous me présentez. En achevant ces paroles, je baisai avec un doux emportement une de ses mains qu'elle m'abandonna, et je lus dans ses regards qu'en m'accordant cette faveur, elle partageait le plaisir que je prenais à la recevoir. Après un entretien des plus tendres, il fut question de nous déterminer sur le pays que nous devions choisir pour notre retraite. Je proposai les Asturies. Allons, dis-je à Hortense, allons, si vous voulez, demeurer avec mon père dans son château près d'Oviedo, entre Pegnaflor et Manseret. C'est un endroit fort agréable, et nous n'épargnerons rien, don Vincent et moi,

pour vous y faire trouver de l'agrément. Tout séjour ne saurait manquer de me plaire avec vous, dit la dame. Ne perdons point de temps. Écrivez à votre père pour lui demander son aveu ; car c'est par là qu'il faut commencer l'exécution de notre projet.

Je ne puis m'empêcher de trembler ici pour vous, m'écriai-je en interrompant don Marcos dans cet endroit; je crains fort que le seigneur don Vincent de Girafa ne refuse de consentir à ce mariage, messieurs les hidalgos étant ordinairement roides en fait d'alliance, et gens à observer les longues et les brèves. Cela est vrai en général, répondit l'Asturien; mais mon père est pauvre et avare; ces deux qualités me répondaient de son consentement; aussi me l'accorda-t-il sans peine, tant cette affaire lui parut avantageuse pour lui et pour moi. D'ailleurs il connaissait plusieurs nobles qui, pour réparer leurs châteaux qu'ils voyaient tomber en ruine, n'avaient pas fait difficulté de se mésallier, la richesse ayant de tout temps servi d'étai à la no-

blesse indigente. En un mot, les trente mille pistoles jetèrent de la poudre aux yeux de mon père, qui, n'écoutant que l'intérêt, se hâta de me mander de ne pas laisser échapper une si belle occasion de me mettre à mon aise. Là-dessus nous fîmes toutes les démarches nécessaires pour parvenir à la conclusion d'un hymen également désiré de part et d'autre, et nous nous mariâmes sans éclat. Et le duc de Pegnaranda, dis-je alors à don Marcos, que dit-il à tout cela ? je suis en peine de le savoir. Vous allez l'apprendre, me repartit Girafa, et c'est assurément ce qu'il y a de plus curieux dans cette aventure.

Ce bon seigneur, toujours infatué de l'opinion qu'Hortense l'aimait à la folie, quoiqu'il ne fût son amant qu'*ad honores*, vivait tranquille et content dans cette douce erreur. Mais nous nous lassâmes, la dame et moi, de l'y entretenir, et nous nous préparâmes à partir pour les Asturies. Néanmoins, pour garder quelques mesures avec un seigneur de cette importance, mon

épouse, avant notre départ, lui écrivit dans ces termes ;

Duc,

« Il faut nous séparer. J'ai fait un songe « que je regarde comme un avis secret du « ciel, et qui m'a détachée du monde. Je « vais m'ensevelir dans une retraite consa- « crée à la pénitence, et je vous dis un éter- « nel adieu. »

Je portai moi-même ce billet au duc, qui me dit après l'avoir lu : Page, est-il croyable qu'un rêve puisse faire une impression si forte ? Oui, sur une femme, monseigneur, lui répondis-je. Bien des femmes ont la faiblesse de donner dans les songes, et vous savez que récemment une actrice du théâtre du prince a, sur la foi d'un rêve, quitté la comédie pour se retirer dans un monastère, où elle mène actuellement une vie tout édifiante. Le duc de Pegnaranda parut d'abord très-mortifié de se voir enlever son idole ; mais ce vertueux seigneur, s'imaginant que le ciel l'ordonnait ainsi, la laissa maîtresse de ses actions. Voilà de quelle manière Hortense

se défit de son vieux galant, et voici ce que je fis de mon côté pour me séparer de lui sans qu'il pût se défier de moi. J'affectai de faire une action désagréable à notre majordome, qui me donna sur-le-champ mon congé. Après cela nous sortîmes de Madrid un beau matin avant le jour, et nous prîmes la route des Asturies, Hortense et sa suivante dans une chaise, et moi à cheval, suivi de quatre ou cinq valets qui conduisaient six mules chargées de bagages. Nous eûmes le bonheur de ne faire aucune mauvaise rencontre, ni dans la Castille-Vieille, ni dans la province de Léon, et d'arriver bagues sauves au château de mon père.

Le bonhomme ne vit pas sans plaisir paraître nos mules chargées de ballots qui lui semblèrent autant de trésors, et c'est ce qui d'abord attira son attention. Je lui présentai sa belle-fille, qu'il reçut le plus gracieusement du monde. Il fut fort content de sa figure, et surtout il admira son air modeste, qu'il ne pouvait concilier avec l'idée qu'il s'en était faite, s'étant attendu à voir une personne ardente et vive. Il

m'en fit compliment en sa présence : Mon-fils, me dit-il, j'applaudis à ton choix, et je t'avertis que tu n'auras plus toute ma tendresse : tu n'en auras désormais que la moitié.

Si don Vincent trouva mon épouse aimable, il fut encore plus charmé de sa dot que je lui montrai. Il y a, lui dis-je, dans ces sacs vingt mille pistoles. Comment, vingt mille ! interrompit avec précipitation mon père ; ne m'as-tu pas mandé que ta femme devait t'apporter en mariage trente mille pistoles tant en or qu'en pierreries ? Pardonnez-moi, lui répondis-je ; aussi j'en suis en possession. J'ai dix mille pistoles en diamans, autant en or, et j'ai mis dix mille autres pistoles entre les mains d'Abel Zacharie, fameux banquier de Madrid. Mon père frémit à ces derniers mots. Ah ! misérable, me dit-il, qu'as-tu fait ! Tu as confié ton argent...... Il est en sûreté, lui répliquai-je brusquement : Zacharie est bon, il ne peut manquer. Il ne peut manquer ! s'écria don Vincent avec emportement. Quelle confiance indiscrète ! Je ne me fierais pas au.... Encore une fois, mon père,

lui dis-je, Zacharie est sûr. Je lui ai donné mon argent à gros intérêts, après avoir pris des assurances de lui. A gros intérêts, dis-tu? reprit don Vincent: c'est ce qui me le rendrait suspect. Il faut promptement retirer tes espèces; je crains même qu'il n'ait déjà fait banqueroute.

J'eus beau vouloir rassurer mon père, je ne pus en venir à bout qu'en lui promettant de retourner incessamment à Madrid pour retirer mes dix mille pistoles des mains de Zacharie; encore fallut-il, pour tranquilliser l'esprit du bonhomme, que je me hâtasse de partir, quelque répugnance que j'eusse à m'éloigner sitôt d'une femme pour qui je me sentais de jour en jour plus de tendresse. De son côté, Hortense, quoique très-mortifiée de mon voyage, y consentit pour plaire à son beau-père, qui fut extrêmement flatté de cette complaisance.

Quinze jours après mon arrivée aux Asturies, je remontai donc à cheval, et, suivi d'un valet aussi bien monté que moi, je pris le chemin de Madrid à grandes journées, moins pour contenter don Vincent que pour être plus tôt de retour auprès de

ma chère Hortense. Je n'y fus pas plus tôt rendu, que j'allai voir le seigneur Abel Zacharie, qui me demanda ce qu'il y avait pour mon service. Je lui répondis que je venais le prier de me rembourser ce qu'il me devait. Le banquier pâlit à ces paroles : Comment donc ! s'écria-t-il, vous voulez sitôt retirer votre argent ? est-ce que vous vous défiez de votre serviteur ? ferait-on courir dans Madrid quelques mauvais bruits d'Abel Zacharie ? Non, seigneur Abel, m'écriai-je; vous entretenez toujours trop bien votre réputation pour pouvoir la perdre; mais je vous dirai que je veux acheter une belle terre dans mon pays, et que j'ai besoin de tout mon argent. Oh ! c'est une autre affaire, reprit Zacharie, je ne demande pas mieux que de vous faire plaisir; et, pour vous le prouver, je vous remettrai dans le courant de ce mois vos dix mille pistoles, quoique nous soyons convenus, comme vous savez, que, quand vous voudriez les retirer, vous m'en avertiriez trois mois d'avance. Je remerciai le seigneur Abel de son procédé obligeant, et j'en informai mon père par une lettre, croyant

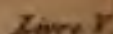
que je mettrais par là son esprit en repos; mais il me fit connaître par une réponse vive que rien ne peut rassurer un homme inquiet, avare et défiant.

Don Marcos de Girafa finit dans cet endroit le récit de ses aventures. Après quoi, prenant la parole : Vous n'attendez donc plus à présent, lui dis-je, que le remboursement de votre argent pour reprendre le chemin des Asturies? sitôt que vous l'aurez reçu, adieu Madrid et tous ses charmes! Oui, seigneur Gonzalez, me répondit-il, je partirai dès le lendemain pour aller rejoindre ma chère Hortense, à qui je dois le bonheur de ma vie. Vous devez me pardonner l'impatience que j'ai de la revoir. Je la trouve trop juste, repris-je, pour ne l'approuver pas, quelque peine que votre départ me fasse.

Nous nous vîmes encore cinq ou six fois, et enfin le jour du remboursement arriva. Nous nous embrassâmes tous deux la larme à l'œil. Adieu, Gonzalez, me dit Girafa; peut-être nous retrouverons-nous dans la suite; le sort pourra nous rassembler; mais, s'il nous condamne à ne plus nous

revoir, du moins conservons toujours l'un de l'autre un tendre souvenir. Voilà comme finissent presque toujours les amitiés de cafés : on se quitte à regret, et l'on s'oublie fort facilement.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.



Il tira son épée et se présenta fièrement devant son ennemi.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Quels étaient les amusemens ordinaires d'Estévanille à Madrid.

Je ne fus pas plus long-temps affligé de la mort de don Marcos que je ne l'avais été de celle de don Ramirez, et je fis bientôt de nouvelles connaissances. Comme je n'avais rien à faire qu'à me divertir, j'allais tantôt au lever du roi, et tantôt je fréquentais les cafés, où je me plaisais extrêmement; j'y voyais entrer à tout moment de nouveaux visages, dont il y en avait toujours quelques-uns qui me donnaient sujet de faire des remarques réjouissantes. Il y venait tous les jours des poëtes qui ne manquaient pas de nous étourdir les oreilles de leurs disputes et de leurs vers. Ils se battaient même le plus souvent, ce qui nous faisait rire à leurs dépens; mais c'est

de quoi ils ne se souciaient guère; il semblait même qu'ils prissent plaisir à se rendre ridicules.

Ce qui me divertissait surtout dans ces lieux-là, c'était d'entendre parler vingt personnes à la fois. Les unes débitaient des nouvelles militaires, et les autres des aventures galantes ou comiques; ce qui formait un mélange confus de toutes sortes de sons, une confusion de voix discordantes qui me ravissait. Quelquefois pourtant, las d'entendre ce bruit agréable, je sortais du café avec la migraine, et j'allais me promener au Prado pour la dissiper. J'avais aussi de temps en temps la curiosité de me trouver à l'audience du comte d'Olivarès, et, me mêlant dans la foule, j'observais tout avec attention. Il se passait là souvent des scènes intéressantes. La première fois que j'y allai, par exemple, j'en vis une qui m'arracha des larmes. Le lecteur me saura peut être bon gré de la lui raconter : la voici.

Il parut dans la salle un vieillard qui portait une longue barbe blanche et un habit tout déchiré. Il se présenta, un placet à la main, devant le premier ministre, qui

lui dit : Bonhomme, de quoi s'agit-il? Monseigneur, lui répondit le vieillard, pour signaler l'avénement du roi à la monarchie, vous avez fait ouvrir toutes les prisons, et je viens de sortir de la mienne après y avoir été renfermé trente-six ans. A ces mots un murmure confus se fit entendre dans la salle, et le comte lui-même, frappé d'étonnement, demanda au prisonnier pourquoi il avait été si long-temps dans les fers. Je l'ignore, lui repartit le vieillard. Je sais seulement que je fus constitué prisonnier, il y a trente-six ans, par ordre du roi, à ce qu'on me dit alors ; et ce qui surprendra votre excellence, c'est que pendant le cours de tant d'années je n'ai subi aucun interrogatoire ni parlé à personne qu'aux guichetiers qui m'apportaient à manger, encore me disaient-ils qu'il leur était défendu de me répondre, si par hasard je m'avisais de leur adresser la parole. Pour comble de malheur, ajouta-t-il, c'est qu'en sortant enfin de ce purgatoire, j'ai été chercher ma famille que je n'ai pu trouver. J'avais un père, une mère, une femme et deux enfans : tout cela est mort ou perdu. Je

suis sans bien, et je me vois réduit à la mendicité, si vous n'avez pitié de moi.

Tous les assistans, émus de compassion, attendaient dans un profond silence la réponse du comte, qui dit d'un air doux à ce pauvre homme : Hé bien, mon ami, que demandez-vous par votre placet ? Monseigneur, lui répondit le vieillard, je supplie très-humblement votre excellence de me faire tout à l'heure remettre en prison ; que je lui aie cette obligation-là. Je vous entends, reprit le ministre en souriant, et vous serez satisfait. Allez, retournez à votre prison ; le concierge, par mon ordre, vous donnera un habit et du linge, une chambre propre, un couvert à sa table avec la liberté de sortir tant qu'il vous plaira et de faire ce que vous jugerez à propos. A ces mots du comte la salle retentit d'un applaudissement général. Mais ce ne fut pas tout ; son excellence ne borna point son humanité à convertir en auberge le cachot de ce malheureux ; il joignit à cela une petite pension, pour achever de lui faire oublier trente-six ans de misère et d'ennui.

Cette aventure fit beaucoup d'honneur

au premier ministre, et d'autant plus de plaisir, qu'au commencement de son administration il affectait de faire des actions agréables au peuple pour le prévenir en sa faveur. Il ne s'est pas dans la suite montré si humain. Pour finir l'histoire de notre vieux prisonnier, j'ai ouï dire depuis ce temps-là qu'il faisait si peu de cas de la liberté de sortir, qu'il ne sortait presque jamais, tant il s'était accoutumé de vivre enfermé.

Le café ou j'avais fait connaissance avec Girafa était celui où j'allais le plus souvent. Outre que j'y trouvais des cavaliers d'une agréable conversation, j'étais sûr d'apprendre là quelque aventure plaisante. Je m'en rappelle une qu'il faut que je vous raconte. Un jour que j'étais dans un café, il entra deux militaires, dont l'un avait une figure qui me frappa. C'était un grand homme, qui par sa mine martiale s'attira les regards de tout le monde. Qui est cet homme-là? dis-je tout bas à un cavalier qui était assis auprès de moi. C'est, me répondit-il, don Torribio Truegno, capitaine des cinquante gardes du roi appelés *Monteros*, et sans

contredit un des plus braves officiers qu'il y ait dans les troupes de sa majesté. Il a, comme vous voyez, un air guerrier qui convient parfaitement à son nom. Considérez-le attentivement. Plus je le regarde, repris-je, plus je l'admire. Mais pourquoi a-t-il le bras en écharpe? C'est qu'il est blessé, repartit le cavalier avec un souris, et l'histoire de sa blessure est assez plaisante. Je vous la conterais volontiers, s'il n'était pas dans cette salle. Eh bien! lui dis-je, retirons-nous dans une autre. En même temps nous passâmes dans une petite salle sur le derrière, où il me fit à voix basse le récit suivant.

Il n'y a pas huit jours que ce don Torribio Truegno voulut un matin aller prendre le divertissement de la chasse du côté de Guadalaxara. Il était suivi de deux gardes de sa compagnie aussi bien montés que lui. Lorsqu'il fut arrivé à une plaine qui est entre Mondejar et Buendia, un petit homme à cheveux gris et monté sur un criquet vint l'aborder civilement et lui dit : Seigneur cavalier, vous ignorez sans doute que vous êtes ici sur les terres d'un gen-

tilhomme, qui, se tenant dans les bornes de son domaine, ne va point chasser ailleurs, et qui, par conséquent, n'est pas bien aise que les étrangers chassent sur ses terres. Le capitaine, naturellement vif et emporté, le regardant du haut en bas, lui répondit : Seigneur hidalgo, savez-vous bien à qui vous parlez? Oui, seigneur, lui repartit le petit cavalier, je sais que vous êtes commandant de la garde des Monteros, et je vous prie poliment de ne plus tirer sur mes ...... Comment donc! interrompit brusquement don Torribio, vous me menacez, je crois, en me faisant cette prière! Et si je ne m'y rendais pas, me feriez-vous mettre l'épée à la main? Je serais faché d'en venir avec vous à cette extrémité, répliqua le gentilhomme, mais il faudrait bien s'y résoudre.

Le capitaine, à ces mots, lui riant au nez, lui dit d'un air railleur : O parbleu! mon petit ami, je serais assez curieux de voir comment vous vous y prendriez. Voudriez-vous bien contenter ma curiosité? De tout mon cœur répondit le vieux cavalier, je veux bien vous donner cette satisfaction,

puisque vous me la demandez de si bonne grâce. En achevant ces paroles il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbrisseau, tira son épée et se présenta fièrement devant son ennemi, qui, s'imaginant avoir bon marché de lui, se mit nonchalamment en défense, comme s'il eût eu honte de se voir aux prises avec un si faible adversaire. Cependant les choses ne tournèrent point à l'avantage de don Torribio. Le petit gentilhomme, qui savait bien faire des armes, lui porta une botte qui le blessa au bras droit; de façon que le chef des Monteros, sentant que sa blessure ne lui permettait pas de continuer le combat, poussa de dépit et de rage son cheval à toute bride vers Madrid, et ses deux gardes le suivirent, riant en eux-mêmes de cette aventure tragi-comique.

A deux cents pas du champ de bataille, notre capitaine, rencontrant un hidalgo monté sur une mule, l'arrêta : Seigneur cavalier, lui dit-il, apprenez-moi, de grâce, comment s'appelle un petit gentilhomme qui a des cheveux gris, et qui demeure aux environs de Mondejar. Je sais qui vous

voulez dire, lui répondit l'hidalgo. C'est don César de Péralte, un officier qui a servi long-temps avec honneur dans les armées du roi, et qui se repose à présent dans son château à l'ombre de ses lauriers. Don Torribio Truegno fit ses réfléxions là-dessus; et, reconnoissant que c'était par sa propre faute qu'il s'était attiré l'affront qu'il avait reçu, il résolut généreusement de rechercher l'amitié de don César, au lieu de lui demander sa revanche. Aussitôt qu'il eut pris cette résolution, il chargea ses deux gardes de retourner sur leurs pas et d'aller de sa part inviter Péralte à venir le jour suivant dîner chez lui à Madrid. Les soldats s'acquittèrent de leur commission, et revinrent dire à leur capitaine que don César ne manquerait pas de s'y rendre. Don Torribio invita le lendemain à ce repas trois officiers de ses amis, après leur avoir conté son aventure du jour précédent; et comme ils étaient tous assemblés dans sa maison, l'on vit paraître à la porte Péralte monté sur son criquet. Sitôt que le chef des Monteros l'aperçut, il s'empressa d'aller au-devant de lui le bras en écharpe. Il voulut,

même lui tenir l'étrier pour l'aider à descendre. Ensuite, adressant la parole aux officiers invités : Messieurs, leur dit-il, je vous présente le seigneur don César de Péralte, mon vainqueur. Vous voyez l'homme du monde qui sait le mieux punir les audacieux qui vont chasser sur ses terres sans sa permission. Seigneur, lui dit le petit gentilhomme, vous êtes maître d'y chasser quand il vous plaira. Je vous rends grâce de votre politesse, repartit le capitaine. J'ai une autre chose à vous demander qui me sera plus agréable que celle-là; c'est votre amitié. Accordez-la-moi, et comptez sur la mienne. Don César répondit à ce compliment en homme qui sait le monde, et ces deux cavaliers sont devenus fort bons amis.

CHAPITRE II.

Par quel hasard et dans quel état Estévanille retrouva Bernardina. De la conversation qu'ils eurent ensemble, et quelles furent les suites de cet entretien.

Un soir, après m'être long-tems promené dans les délicieuses prairies de Saint-Jérôme, je retournais tranquillement à mon hôtellerie, lorsqu'en passant près d'une fenêtre de salle basse, dans la rue de Tolède, j'entendis prononcer mon nom à haute voix. Je m'arrêtai tout court pour regarder la personne qui venait de me nommer, et je ne fus pas peu surpris de reconnaître en elle la coquette Bernardina, mes premières amours. Elle fit de son côté paraître un grand étonnement de me revoir; et, curieuse de m'entretenir, elle me pria d'entrer dans sa maison; ce que je fis d'autant plus volontiers que j'étais bien aise d'apprendre l'état présent de ses affaires.

Une vieille femme, qui avait tout l'air

de la Pepita, et qui, je crois, la valait bien, vint m'ouvrir la porte de la rue et m'introduisit dans une salle fort propre, où je fus reçu par Bernardina, qui parut ravie de notre heureuse rencontre et me fit toutes les amitiés du monde comme si elle m'eût toujours été fidèle. Eh bien! Gonzalez, me dit-elle, le hasard nous rassemble donc aujourd'hui après sept ans de séparation! Je ne puis vous exprimer toute la joie que j'en ressens. Mais dites-moi, mon ami, que faites-vous à Madrid? Y avez-vous quelque bon emploi? En un mot, êtes-vous content de votre condition? Je ne jugeai point à propos de faire une sincère déclaration de mes biens à une pareille commère, de peur de m'en repentir. Au contraire, j'affectai de paraître fort mal dans mes affaires, et je lui répondis que je tirais toujours le diable par la queue.

Est-il possible! s'écria-t-elle. Le pauvre garçon! quel dommage que vous ne soyez pas dans l'opulence! car vous êtes naturellement très-généreux. Je me souviens encore de la facilité avec laquelle vous dépensiez vos espèces à Salamanque. Je m'en

souviens bien aussi, lui dis-je en souriant, et je n'ai pas oublié non plus les petits tours de passe-passe que vous me faisiez pour mon argent. Ne parlons point de cela, Gonzalez, reprit-elle d'un air sérieux, tirons le rideau sur la conduite que vous m'avez vue tenir. J'ai purgé mes mœurs. Je n'ai plus qu'un amant. Le comte de Medellin m'adore, et, bornée à lui plaire, je paie son attachement d'une inviolable fidélité. Mais, entre nous, poursuivit-elle, il la mérite bien. Outre que c'est un seigneur tout aimable de sa personne, il a des manières charmantes. Au lieu d'imiter ceux de ses pareils qui tiennent leurs maîtresses enfermées et invisibles aux hommes, il me laisse jouir d'une entière liberté. Il me permet de recevoir chez moi ses amis, qui sont des comtes, des marquis ou des ducs. J'ai même, sous son bon plaisir et sous sa sauvegarde, établi une petite académie de jeu dans ma maison, où plusieurs de ces seigneurs s'assemblent trois fois la semaine pour jouer; et après le jeu je leur donne à souper.

Expliquons-nous, s'il vous plaît, sur cet

article, interrompis-je avec précipitation. Si vous régalez ces seigneurs à vos dépens, cela doit vous coûter beaucoup; car enfin ces sortes de repas ne sont point des soupers d'anachorète. Non, vraiment, reprit Bernardina; mais aussi je n'en fais pas les frais, et je vais vous apprendre de quelle façon j'engage des personnes de cette importance à les payer. S'il y a, par exemple, chez moi un duc et un marquis, je les tire à part finement l'un après l'autre, et leur dis à l'oreille : Monsieur le duc, monsieur le marquis soupe-t-il ici ? Ces seigneurs, qui entendent ce que cela veut dire, répondent oui, et accompagnent ce monosyllabe de trois ou quatre doublons. J'en use de même ensuite avec les autres seigneurs, s'il y en a; si bien que chacun d'eux s'imagine avoir seul payé le souper.

Il faut convenir, dis-je alors en faisant un éclat de rire, que voilà une nouvelle façon de friponner bien ingénieuse. C'est apparemment votre bonne tante qui vous l'a montrée ? Justement, répondit Bernardina; je suis cette méthode, et j'en tire un grand profit. Mais, à propos de ma tante,

ajouta-t-elle, vous ne me demandez pas de ses nouvelles. Hé ! qu'est-elle devenue cette chère tante ? repris-je avec autant de vivacité que si j'y eusse pris beaucoup d'intérêt. Apprenez-moi de grâce où elle est actuellement. À Tolède, me dit Bernardina. Il y a trois ans qu'elle vit dans cette ville avec le commandeur de Castille ; mais le bail est fini. Elle va venir incessamment me joindre à Madrid. J'en suis ravi, lui dis-je, le revenu de vos soupers grossira ; car il ne faut pas demander si la segnora Dalfa est toujours charmante. Elle est encore aimable, répondit Bernardina ; néanmoins je vous dirai confidemment qu'elle est un peu changée. Je m'en fie à ses dernières lettres. Elle me mande que, tous les matins à sa toilette elle se trouve quelque agrément de moins ; qu'elle n'a plus ce vif éclat que donne la première jeunesse, et que sa peau commence à devenir brune et à bourgeonner.

Ce n'est pas un mal sans remède, dis-je à Bernardina. Il y a des secrets pour conserver le teint, et je connais un apothicaire qui est le premier homme du monde pour

métamorphoser la face noire et ridée d'une vieille en un visage de tendron. Vous plaisantez! me dit-elle. Point du tout, lui répondis-je, jamais je n'ai parlé plus sérieusement. Ah! mon cher Gonzalez, répliqua-t-elle avec transport, si cela est ainsi, faites-moi connaître, je vous prie, ce premier homme du monde. Il ne vous est pas inconnu, repris-je; ouvrez les yeux, vous le voyez devant vous. Qu'entends-je? s'écria-t-elle avec une extrême surprise. Quoi! vous posséderiez un si beau secret! Je ne puis vous croire. Si vous l'aviez, vous seriez plus riche que tous les contadors ensemble.

Pour trouver quelque créance dans l'esprit de Bernardina, je fus obligé de lui faire une relation de mon voyage d'Italie, et de lui détailler comment et pourquoi je m'étais fait garçon apothicaire. Je m'étendis sur les effets surprenans de la pommade et de l'eau que le grand chimiste Potoschi, mon maître, avait inventées, et dont il m'avait appris la composition. Bernardina m'écoutait avec une attention avide. Elle admirait principalement ce que je disais de la baronne de Conça et de dona Blanche Sorba, sa mère;

elle ne pouvait comprendre comment ces deux dames, telles que je les dépeignais noires et pleines de pustules, paraissaient plus belles que le jour quand elles s'étaient servies de la pommade et de l'eau de Potoschi.

Gonzalez, mon ami, me dit-elle, je ne vous regarde plus que comme un homme divin. J'implore votre secours pour ma tante, et j'en aurai bientôt besoin moi-même. Enseignez-moi votre secret en faveur de notre ancienne amitié. Ma chère Bernardina, lui répondis-je, vous serez contente. Dès demain j'acheterai toutes les drogues nécessaires pour la composition de la pommade et de l'eau de Potoschi, et nous en ferons l'épreuve aussitôt que votre tante sera ici. Je vais, reprit-elle, lui écrire tout à l'heure pour l'informer de l'entretien que je viens d'avoir avec vous. Je ne doute pas que ma lettre ne précipite son départ.

Telle fut notre conversation; après quoi, je pris congé de la dame en l'assurant que dans trois jours je viendrais la revoir, et je me retirai à mon hôtellerie. Le jour

suivant, je me pourvus des ingrédiens qu'il me fallait pour composer ma pommade et mon eau. Je travaillai toute la journée, ainsi que le lendemain, dans ma chambre, dont je fis une boutique d'apothicaire ; et le troisième jour, ayant achevé mon ouvrage, je le portai sur le soir chez Bernardina, qui se mit à rire en me revoyant : Ma tante est à Madrid, me dit-elle ; une heure après avoir reçu ma lettre, elle est partie par la voie des muletiers, et elle vient d'arriver. Comme elle est fatiguée, je l'ai fait mettre au lit. Laissons-la reposer un moment. Je vous l'avais bien dit, continua-t-elle en redoublant ses ris, que ma dépêche hâterait son départ. Il faut avouer que l'intérêt de la beauté est bien cher à notre sexe. Il n'y a point de femme qui ne fît volontiers cinq cents lieues pour devenir plus jolie.

Nous nous égayâmes un peu sur cette matière. Ensuite je demandai à Bernardina si sa tante était effectivement enlaidie. Vous en jugerez par vous-même, répondit-elle ; mais, pour vous dire ce que je pense, ses appas m'ont paru bien flétris, et je crois,

entre nous, que c'est ce qui aura fait résilier son bail avec le commandeur de Castille. Heureusement pour elle, le ciel lui envoie un restaurateur des charmes éffacés par le temps. En passant par vos mains, elle va pour ainsi dire renaître. Vous allez la rendre plus aimable qu'elle ne le fut jamais. Elle peut compter sur cela, lui dis-je; après ma baronne et sa mère, il ne faut désespérer d'aucun visage. C'étaient deux monstres *in puris naturalibus*; j'en faisais des beautés célestes. Ah! Gonzalez, s'écria Bernardina, emportée par le plaisir qu'elle prenait à m'entendre, vous êtes un mortel prodigieux. Que je suis heureuse de vous avoir rencontré! Quand vous aurez rendu à ma tante toutes les grâces qu'elle a perdues, vous m'enseignerez l'art d'éterniser ma jeunesse. Ah! friponne, lui dis-je, vous n'aurez pas besoin sitôt de mon savoir-faire. Je puis m'en passer encore quelque temps, repartit Bernardina; mais les années s'écoulent si rapidement, qu'on ne peut trop tôt prévenir leur ravage.

Tandis que nous nous entretenions de cette sorte la nièce et moi, la tante, après

avoir pris quelque repos, se réveilla. Elle ne fut pas plus tôt avertie que j'étais dans la maison, que, se couvrant avec précipitation d'une robe de chambre, elle se leva brusquement, et descendit dans la salle où nous étions. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi d'un air empressé, et m'honorant d'une accolade : Seigneur Gonzalez, me dit-elle, je partage avec ma nièce le plaisir qu'elle a de vous revoir ; mais parlez-moi sincèrement, dois-je ajouter foi à la lettre étonnante qu'elle m'a écrite ? Oui, madame, lui répondis-je, vous le devez ; elle ne vous a rien mandé qui ne soit véritable, et demain vous n'en douterez plus. Quelque confiance que j'aie en vous, reprit-elle, j'ai de la peine à croire que vous puissiez me rendre telle que vous m'avez vue à Salamanque. Il faudrait pour cela que vous eussiez le pouvoir des fées. Regardez-moi bien, ajouta-t-elle, ne me trouvez-vous pas effroyable ? Vous ne sauriez l'être, lui repartis-je ; la nature vous a donné tant d'attraits en partage, qu'un siècle entier ne pourrait vous les ôter tous. Mais il est constant que vous n'êtes plus si piquante que vous l'étiez

lorsque vous enleviez tous les cœurs de l'université. Cependant, madame, poursuivis-je, ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'est que je puis par une composition chimique rappeler cet air de jeunesse et ces grâces qui brillaient en vous dans ce temps-là.

En achevant ces paroles je tirai de mes poches un petit pot de faïence et une fiole, et les lui présentant : Voilà, lui dis-je, la pommade et l'eau du célèbre Potoschi, mon maître. Vous n'avez qu'à vous en faire frotter ce soir la gorge et le visage pendant une heure entière, et vous m'en direz des nouvelles demain au matin. La segnora Dalfa reçut ma composition avec une joie mêlée de crainte, quelque chose que je pusse lui dire ; elle conservait toujours une secrète défiance qui l'empêchait de se livrer au plaisir que je lui promettais. Néanmoins elle avait tant d'impatience d'éprouver la pommade et l'eau, qu'elle n'attendit pas la nuit pour s'enfermer dans sa chambre, où elle se fit frotter par sa soubrette durant trois ou quatre heures. Après quoi, s'étant couchée, ainsi que je le lui avais recom-

mandé, elle eut toutes les peines du monde à s'endormir. Cependant le sommeil, l'exauçant enfin, lui ferma la paupière et lui fit goûter sa douceur jusqu'au point du jour. Alors, s'éveillant en sursaut, elle cède à la curiosité qui l'arrache de son lit : elle vole à sa toilette pour se voir, et se regardant dans son miroir, peu s'en faut qu'elle ne se méconnaisse et ne se croie transformée en une autre personne. Elle appelle aussitôt sa suivante : Béatrix, lui dit-elle, accours ici promptement; viens contempler une mineure adorable. La soubrette, pour faire plus de diligence, se rendit presque nue auprès de sa maîtresse, et, l'ayant envisagée, s'écria : Vive Dieu ! qu'est-ce que je vois ? Vous avez le visage d'une fille de quinze ans ! Il faut que le seigneur Gonzalez soit un peu plus que sorcier pour vous avoir ainsi rajeunie. Je vais vite porter cette nouvelle à madame votre nièce. Oui, Béatrix, reprit la segnora Dalfa, va lui annoncer ce prodige ; elle n'en doit pas être moins charmée que moi.

La suivante alla réveiller Bernardina. Venez voir, lui dit-elle avec vivacité, venez

voir madame votre tante. Par sainte Apolline, elle n'est pas reconnaissable ; elle est à présent belle comme un astre. A ces mots Bernardina ne fut pas paresseuse à se lever, et, s'étant habillée à la hâte, elle courut à l'appartement de la segnora Dalfa, où celle-ci, à sa toilette, joignait à la vertu de ma composition tous les agrémens que l'art des coquettes y pouvait ajouter. Ah! ma tante, lui dit-elle en reculant de surprise, est-ce vous qui vous offrez à mes yeux? Que de charmes! Peu s'en faut que je ne sois jalouse de votre métamorphose. Je ne pourrai plus partager avec vous les regards des hommes. Ne badinons point, ma nièce, répondit la segnora Dalfa; sérieusement, comment me trouvez-vous? Toute ravissante, repartit Bernardina; vous avez repris votre air enfantin. Gonzalez vous a ôté quinze bonnes années pour le moins.

J'arrivai chez ces dames dans cet endroit de leur conversation. J'avais trop d'impatience de savoir le succès de ma pommade et de mon eau pour tarder à m'y rendre. Incomparable chimiste, s'écria la tante en me voyant entrer dans son appartement,

je vous attendais pour vous faire les remercîmens que je vous dois. Je ne puis trop vous donner de marques de reconnaissance. En même temps, pour me montrer jusqu'à quel point elle était sensible au service que je lui avais rendu, elle m'embrassa plus étroitement qu'elle n'avait jamais fait, et sa nièce suivit son exemple en me disant : Ma tante vous rend grâce de ce que vous avez fait pour elle, et je vous remercie par avance de ce que vous ferez pour moi. Souvenez-vous que vous m'avez promis votre secret. Je vous en renouvelle la promesse, lui répondis-je, vous serez bientôt aussi savante que moi dans mon art. Mais, seigneur Gonzalez, dit la belle veuve, vous ne connaissez pas tout le prix du trésor que vous possédez : savez-vous bien que vous pouvez gagner des richesses immenses en débitant secrètement votre pommade et votre eau ? Laissez-nous le soin de vous chercher des pratiques, nous vous en fournirons tant et plus. Puisque vous avez un si beau talent, pourquoi voulez-vous l'enfouir ? Ne vaut-il pas mieux le faire valoir ?

Ma tante a raison, dit Bernardina,

faut être bien ennemi de soi-même pour refuser de s'enrichir quand on le peut facilement. Il ne tiendra qu'à vous d'être en peu de temps en état de faire le gros dos. Vous n'avez besoin que de deux ou trois visages de qualité pour vous mettre en réputation; et sitôt que vous serez en vogue, vous verrez pleuvoir l'or de tous côtés chez vous. Outre les vieilles dont vous serez accablé, que de galans surannés viendront, la bourse à la main, vous prier de faire disparaître leurs rides! En un mot, vous ferez brusquement une grande fortune, que vous ne devrez qu'à vous-même.

Enfin ees dames m'en dirent tant, qu'elles allumèrent ma cupidité. Je me sentis naître tout à coup de l'affection pour les richesses. Jusque-là je ne les avais aimées que par rapport à l'utilité dont elles sont; mais je commençai à m'y attacher à cause d'elles-mêmes. J'éprouvai le charme que les avares trouvent dans leur possession; et si j'eusse été seul dans ce moment-là enfermé dans mon cabinet, je crois que j'aurais baisé mes ducats l'un après l'autre par pure tendresse pour leur forme et pour leur

matière. Dans la disposition où ces deux femmes mirent mon esprit par leurs discours, je me résolus à suivre leur conseil. C'en est fait, mesdames, leur dis-je, vous me déterminez. Je vais de ce pas me retirer chez moi pour faire une copieuse provision de pommade et d'eau; et vous, pendant ce temps-là, déterrez-moi de riches douairières qui en aient besoin. Allez, allez, dit Bernardina, laissez-nous faire, nous vous en trouverons. L'envie que nous avons d'être toujours belles doit vous en répondre.

CHAPITRE III.

Estévanille se met à débiter sa pommade et son eau. Il gagne beaucoup, et devient avare à mesure qu'il s'enrichit.

Je commençai par faire un laboratoire de mon cabinet, et à me munir de fioles et de petits pots. Après quoi je passai trois jours et trois nuits à distiller à l'alambic les sucs des plantes propres à faire mes opérations. Au bout de ce temps-là ma compo

sition se trouvant achevée, j'allai chez mes deux dames pour les avertir que j'avais de quoi faire vingt métamorphoses pour le moins; il ne me faut plus, leur dis-je, que des pratiques. Vous n'en manquerez pas, me répondit la tante. Nous avons déjà deux sujets à mettre entre vos mains : l'un est une comtesse qui aime le monde, et que le monde quitte; et l'autre est la femme d'un alcade de cour, une dévote qui veut fixer le cœur de son volage époux. Allez voir ces deux dames, poursuivit-elle en me donnant un papier sur lequel leur demeure était écrite; demandez à parler à leurs femmes de chambre, qui ont ordre de vous introduire secrètement dans les appartemens de leurs maîtresses.

Dans l'impatience que j'avais de mettre des vieilles à contribution, je me rendis sur-le-champ chez la comtesse, à qui sa suivante dit en me présentant : Madame, voici cet habile chimiste qui répare l'outrage des ans. Hélas! dit la comtesse en soupirant, je ne sais si, malgré toute sa science, il pourra me faire un visage qui ne blesse pas la vue des hommes. Hé! madame, dis-je

alors d'un ton de charlatan, permettez-moi de vous dire que vous outrez la justice que vous vous rendez. Vous n'avez pas si grand sujet que vous vous l'imaginez de vous plaindre du temps. Il n'a fait que flétrir votre teint et faner votre beauté. Il n'y a q les remettre à la teinture pour les faire fleurir, et c'est à quoi mon eau est principalement bonne. Je vous dirai même que ce qu'elle a de plus admirable, c'est qu'elle produit son effet du soir au lendemain. Une vieille se couche avec ses rides, et se lève avec un visage plus uni qu'une glace. Ah! que me dites-vous? interrompit avec précipitation la comtesse. Se peut-il que vous ayez un si beau secret? Enseignez-moi donc vite la manière de m'en servir; en me vantant son excellence, vous irritez l'impatience que j'ai de l'éprouver. Là-dessus, après l'avoir instruite de ce qu'il y avait à faire, je lui laissai un petit pot et une fiole, et je la quittai en lui disant que je reviendrais le lendemain, bien assuré que je la trouverais changée du noir au blanc.

Au sortir de chez la comtesse, je pris le chemin de la maison de l'alcade, dont la

dévote épouse voulait devenir une de mes pratiques. Lorsque j'y fus arrivé, je demandai une vieille soubrette dont le nom était marqué sur mon papier. Cette suivante parut bientôt; et dès qu'elle m'entendit dire que j'avais quelque chose à communiquer à sa maîtresse, elle me répondit en souriant : Je devine qui vous êtes ; soyez le bien-venu. On vous demande ici à cor et à cri. En même temps elle me mena par un escalier dérobé à l'appartement de madame, qui me reçut d'un air gracieux. C'était une personne qui avait été tout aimable dans sa première jeunesse, et qui conservait encore des restes de beauté dont un mari plus raisonnable que le sien aurait été content. Aussi lui dis-je en l'abordant : Je doute que vous m'ayez fait venir ici pour vous, madame; car si vous avez perdu quelques-unes de vos grâces, il vous en reste tant d'autres, que vous n'avez pas besoin de mon secret pour attacher les hommes à votre char. Vous vous trompez fort, me répondit-elle, si vous croyez que je souhaite d'embellir pour me faire des adorateurs. Ce n'est uniquement que pour

plaire à mon époux. Cela vous semblera peut-être extravagant, ajouta-t-elle ; mais je vous dis la vérité : j'aime mon mari, et je ne veux devenir plus belle que pour lui paraître toujours agréable et l'empêcher de me faire des infidélités. C'est-à-dire, madame, repris-je, que vous avez un époux galant. Que trop galant ! repartit la femme de l'alcade ; il a ce défaut-là. Unissons-nous pour l'en corriger. Redoublez, s'il est possible, la vertu de votre pommade et de votre eau. En un mot, rendez-moi si belle et si piquante, qu'il ne soit jamais tenté de s'écarter de son devoir.

J'enseignai aussi à la femme de l'alcade, en lui donnant un petit pot et une fiole, de quelle sorte elle devait se servir de ma pommade et de mon eau. Ensuite je lui dis adieu jusqu'au lendemain à la même heure. Je n'eus pas quitté cette dame, que, plus impatiente encore que la comtesse de voir l'effet de ma composition, elle n'attendit pas qu'il fût nuit pour se faire frotter et mettre au lit, où elle ordonna qu'on la laissât reposer.

Le jour suivant, je me levai fort curieux

de savoir si mes deux pratiques avaient des complimens ou des reproches à me faire. Je me rendis chez la comtesse, que je trouvai à sa toilette avec sa suivante, qui, la regardant avec admiration, élevait jusqu'aux nues sa beauté renaissante : Approchez, seigneur docteur, me dit-elle d'un air joyeux et satisfait; venez recevoir les applaudissemens qui vous sont dus. Je suis ravi, madame, lui répondis-je, que vous soyez contente de ma composition. Comment, contente! répliqua la comtesse; dites plutôt enchantée. J'avais déja renoncé au commerce des jeunes gens et aux spectacles; mais je prétends bien reparaître dans le monde, et être encore de tous les plaisirs que j'avais abandonnés. Madame, repris-je, vous le pouvez hardiment; vous ne serez point de trop dans une assemblée brillante, et je suis sûr que les cavaliers du meilleur goût vous lorgneront avec plaisir. Vous êtes trop flatteur, monsieur le chimiste, me dit la dame; mais, au reste, quand vous parlez de cette façon, vous faites plutôt l'éloge de votre art que celui de ma beauté. Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle, le ser-

vice que vous m'avez rendu ne peut être trop payé. Voilà une bourse de cinquante doublons. Je vous la donne seulement pour votre petit pot et votre fiole. Je ne bornerai point là ma reconnaissance, si vous avez soin de m'entretenir dans l'état où vous m'avez mise. Après cette conversation, dont la fin surtout me plut fort, je me retirai aussi satisfait de ma comtesse qu'elle l'était de moi. Véritablement je ne me serais jamais attendu à un pareil honoraire, et j'eus lieu de juger par là que la belle veuve et sa nièce ne m'avaient pas fait prendre un mauvais parti.

Tandis que j'étais en train de toucher des espèces, j'allai tout de suite chez la femme de l'alcade. Elle ne me fit pas une réception moins gracieuse. Cette dame venait de quitter sa toilette, et la joie brillait dans ses yeux : Madame, lui dis-je en la saluant, vous avez un air de satisfaction dont je tire un bon augure; les apparences sont bien trompeuses, si vous n'êtes pas contente de mon secret, votre beauté me paraît telle que vous la désiriez. Je suis au comble de me vœux, me répondit-elle; vos

drogues ont fait des merveilles, ajouta-t-elle en riant de toute sa force; il faut que je vous conte cela. Mon époux vient quelquefois dans mon appartement. Lorsqu'il y vient, il a l'air froid et sombre ordinairement; à peine jette-t-il sur moi la vue; ou s'il me regarde, c'est avec une indifférence qui blesse ma tendresse et ma vanité. Or, il s'est avisé d'y venir aujourd'hui. Il a d'abord remarqué du changement dans ma personne, et cette observation a réveillé son amour assoupi; il m'a dit des douceurs et fait mille caresses. En achevant ces paroles elle redoubla ses ris, que je mourais d'envie d'accompagner des miens; mais, pour mieux faire le docteur, j'en conservai toute la gravité.

Quand la femme de l'alcade eut bien ri, elle reprit aussi son sérieux : Incomparable chimiste, me dit-elle, n'en demeurez point là, s'il vous plaît; employez tout ce que la chimie a de plus efficace et de plus puissant pour entretenir les charmes que votre art m'a donnés; vous avez fait un miracle en réchauffant un mari glacé, mais vous en ferez encore un plus grand, si vous pouvez

me rendre assez aimable pour fixer ses désirs. Madame, lui répliquai-je, la chose assurément n'est pas facile; mais je ne la crois point impossible. Est-il vrai ? s'écria-t-elle. Ah ! si vous en venez à bout, je reconnaîtrai bien ce service. Elle prononça ces derniers mots d'un ton à me persuader qu'on pouvait compter sur sa parole; et pour leur donner encore plus d'énergie, elle les accompagna d'un fort beau diamant qu'elle me mit au doigt, en attendant, me dit-elle, d'autres marques de sa reconnaissance.

Je sortis de chez cette dame aussi satisfait d'elle que de la comtesse; car je ne doutais pas que mon diamant ne valût au moins cent pistoles. Pour en être plus sûr, j'allai le montrer à un vieux joaillier dont on m'enseigna la demeure, et qui me dit, après l'avoir long-temps examiné : Ce brillant est-il à vendre ? Non, lui répondis-je, et le cavalier auquel il appartient voudrait seulement savoir ce qu'il vaut. Si ce cavalier, répliqua le marchand, veut s'en défaire, je lui en donnerai cent cinquante pistoles. Je remerciai le joaillier, et, charmé

de son appréciation, je m'en retournai joyeusement chez moi en disant : Courage, monsieur le chimiste, voilà une bonne matinée. Pour peu que vous en ayez d'autres semblables, vous serez bientôt riche.

Je ne fus pas sitôt de retour à mon hôtellerie, que je m'enfermai dans mon laboratoire. J'ouvris mon coffre-fort, je veux dire la malle où étaient mes espèces, et j'y mis la bourse de la comtesse, en disant d'un air aussi tendre que si j'eusse parlé à une maîtresse : Allez, brillantes pistoles, chère et douce récompense de mes travaux chimiques, allez tenir compagnie aux ducats de mon oncle, qui sont vos frères aînés. Sérieusement, si quelqu'un eût entendu les discours insensés que je tenais à mon argent, il m'aurait pris pour un fou. Mais enfin j'étais possédé du démon de l'avarice. Je comptais que ma pommade et mon eau me mettraient en peu de temps en grande réputation, et me produiraient des sommes considérables, que je supputais sans cesse au gré de mon avare imagination, sans penser que je pouvais me tromper dans mes calculs.

J'allai dès ce jour-là même rendre grâces à la segnora Dalfa et à sa nièce de m'avoir donné deux bonnes pratiques. Nous en avons encore d'autres à vous fournir, me dit Bernardina. Une vieille et riche marquise, dont le visage, par laps de temps, est devenu affreux, attend un jeune comte italien, qui doit incessamment arriver à Madrid pour l'épouser. Ils ne se sont jamais vus tous deux, et cependant leur mariage est arrêté. Le cavalier est prévenu que la dame n'est pas belle; mais cela n'empêche pas qu'il ne veuille devenir son époux, car c'est une veuve cousue d'or. La dame, de son côté, quelque confiance qu'elle ait en ses richesses, craint que le comte, en la voyant, n'ait envie de rompre le marché. Ma tante et moi nous lui avons fait parler de vous, et ce qui lui a été dit de votre savoir-faire lui a inspiré une vive curiosité de vous voir. Allez la trouver tout à l'heure, ajouta-t-elle en me donnant un petit papier; voici sa demeure et le nom de la soubrette à laquelle il faut vous adresser.

Je courus chez la marquise sans perdre de temps, et je n'ai de ma vie été si surpris

que je le fus lorsque, étant entré dans son appartement, j'aperçus sur un lit de repos une petite figure de femme noire, chassieuse et ridée. Je doutai d'abord que ce fût là cette mignonne qu'un jeune seigneur italien venait avec empressement de son pays prendre pour femme à Madrid. Mais elle me l'apprit bientôt elle-même, afin que je n'en ignorasse : Monsieur le docteur, me dit-elle, considérez-moi, je vous prie, avec attention : que vous semble de ma beauté ? ne trouvez-vous pas que le cavalier qui vient de si loin pour m'épouser sera bien payé de sa peine ? Ces paroles m'étonnèrent. Je n'avais point encore vu de femme tourner en ridicule sa propre personne. Il est vrai que la marquise était encore plus laide que vieille, quoiqu'elle eût soixante bonnes années sur la tête. J'aurais applaudi volontiers à ses plaisanteries ; mais, outre que j'étais trop poli pour prendre cette liberté, elle m'en aurait peut-être su très-mauvais gré. Madame, lui répondis-je, il est constant que, dans l'état où vous êtes, je ne vous conseillerais pas de vouloir disputer la pomme aux trois

déesses. Cependant, sans emprunter le pouvoir des fées ni les philtres les plus puissans, vous pouvez devenir telle, que le seigneur qui sera votre époux aura lieu de se vanter d'avoir une femme aimable.

La dame, à ces paroles, fit un éclat de rire, et me dit, toujours en badinant à ses dépens : Mon pauvre docteur, je vous crois fort habile, mais non pas assez pour me prêter une figure qui puisse plaire aux yeux. Je serai plus que contente de vous, si vous rendez ma vue supportable dans la société. Je ferai plus, madame, repris-je en homme sûr de son fait, je veux que dès demain matin, à votre toilette, en vous regardant dans votre miroir, vous soyez, comme Narcisse, enchantée de votre image. Il échappa là-dessus de nouveaux ris à la marquise, qui me répliqua dans ces termes: Vous êtes bien téméraire d'entreprendre cela; je vous défie avec toutes vos drogues chimiques d'en venir à bout. Néanmoins, poursuivit-elle, je ne refuse point d'éprouver votre secret; mais j'y consens plutôt pour vous désabuser que dans l'espérance de devenir une femme agréable; et j'y mets

une condition au moins : j'exige de vous que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne direz à personne que j'ai été assez folle pour me mettre entre vos mains, et me flatter que vous me rendriez belle en dépit de la nature. Je lui fis cette promesse ; après quoi je lui laissai une fiole et un petit pot, et je me retirai en lui recommandant surtout de se faire bien frotter.

Je ne laissai pas, je l'avoue, de trembler pour ma composition, malgré les heureuses épreuves qui en avaient été faites. Je craignis qu'elle ne ratât un pareil sujet, qui véritablement ne justifiait que trop ma crainte. J'eus là-dessus quelques inquiétudes, jusqu'à ce qu'étant retourné chez la marquise le jour suivant, j'eus le plaisir de la trouver rajeunie d'une vingtaine d'années pour le moins, et embellie de façon que peu s'en fallut qu'à l'exemple de Pygmalion, je ne devinsse amoureux de mon ouvrage : Docteur, me dit-elle toute transportée de joie, je vous fais réparation d'honneur. Je vous ai cru, je l'avoue, un charlatan ; mais vous m'avez bien agréa-

blement détrompée, et je vous reconnais maintenant pour un docteur sans pareil. Madame, lui répondis-je sur le même ton, pour vous parler avec une franchise égale à la vôtre, je vous pardonne d'avoir douté du succès de ma composition, puisque je n'en attendais pas moi-même un si heureux.

Dans le ravissement où cette vieille était de se revoir en état de briller encore dans les cercles, elle me donna une bourse où il y avait cent doubles pistoles, à condition que je ne la laisserais pas manquer de fioles et de pots. Je promis de lui en fournir une ample provision. Après cela je la quittai pour aller enfermer mes cent doublons dans la malle où étaient les espèces de la comtesse et mes ducats; ce que je ne pus faire sans donner à mon argent de nouvelles marques d'idolâtrie.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra un étrange revers de fortune, et un déplorable trait de la malice humaine.

Plus un hydropique boit, plus il veut boire ; et plus un avare amasse de richesses, plus il en veut amasser. La segnora Dalfa et sa nièce me firent gagner encore beaucoup d'argent, et cela dans l'espérance que je leur apprendrais la composition de ma pommade et de mon eau. Je le leur avais promis, et j'étais toujours dans la résolution de leur tenir parole ; mais un revers de fortune que j'éprouvai tout à coup, et que je vais détailler, ne me le permit point.

Un matin, dans le temps que je faisais le mieux mes affaires, je fus assez surpris de voir entrer dans ma chambre une manière d'alguazil. Je lui demandai à qui il en voulait. A vous, me répondit-il fièrement en me faisant remarquer une mé-

daille d'or qu'il portait sur son estomac entre la peau et la chemise, et sur laquelle étaient gravées les redoutables armes de l'inquisition. J'ai l'honneur d'être huissier du saint-office, et j'ai ordre de mes supérieurs de vous arrêter. Suivez-moi ; je vais vous conduire à nos prisons. Je fus si troublé de ces paroles, que, ne sachant ce que je faisais, je voulus me jeter sur l'huissier et me colleter avec lui ; mais il se mit à rire en me disant : Seigneur cavalier, vous prenez le mauvais parti. Vous ignorez apparemment le respect qu'on doit à la sainte inquisition. Toutes les personnes qu'elle fait arrêter, de quelque condition et qualité qu'elles soient, se laissent emprisonner sans résistance ; et si quelqu'un, ce qui est très-rare, par ignorance ou par indocilité, s'avise de faire le rétif, tout le peuple est obligé de prêter main-forte pour l'exécution des ordres du grand-inquisiteur. Venez donc, ajouta-t-il, docilement avec moi, si mieux n'aimez vous laisser indignement entraîner par force. Voyant qu'il ne me servirait de rien de vouloir désobéir, je sui-

vis l'huissier, qui me mena droit aux prisons du saint-office.

Aussitôt que j'y fus arrivé, le geôlier, accompagné de plusieurs gardes, m'enferma dans un cachot en me disant : Le commissaire de la sainte inquisition va se rendre ici dans un moment. Songez à faire à ses questions des réponses précises et sincères. A ces mots il se retira, et me laissa dans un accablement, dans une stupidité dont je n'étais pas encore bien revenu quand le commissaire parut. Celui-ci me demanda premièrement mon nom et ma profession ; ensuite il m'exhorta, pour mon propre intérêt, à faire une déclaration fidèle de tous mes biens, en me disant, pour mieux m'y engager, que, si j'étais innocent, comme il le croyait, tous les effets que je déclarerais me seraient exactement rendus ; au lieu que, si j'en voulais soustraire la moindre partie à la connaissance de mes juges, tous mes biens, meubles et immeubles, seraient perdus pour moi. Vous ne devez pas douter, poursuivit cet honnête homme, de l'intégrité du saint-office ; et si vous n'êtes pas coupable, soyez

bien assuré que tout vous sera scrupuleusement remis entre les mains.

Je fus la dupe de cette perfide assurance; et, m'imaginant avoir affaire à des saints, je fus assez simple pour avouer que j'avais à l'hôtellerie de l'argent dans ma malle, quelle somme y était, et dans quelles espèces. Là-dessus le commissaire, prompt à saisir, se transporta dans mon hôtellerie, ordonna de la part du saint-office à l'hôte de lui ouvrir ma chambre, et fit enlever sans façon ma malle avec toutes mes hardes, que je n'ai jamais revues depuis.

Pendant que le commissaire faisait cette expédition, j'étais dans mon cachot étendu sur un grabat, fort étourdi de mon emprisonnement. J'avais beau en chercher la cause dans ma tête, je ne la trouvais point. Quel crime, disais-je, puis-je avoir commis pour m'être attiré une pareille disgrâce? Ma conscience ne m'en reproche aucun de ceux dont connaît ordinairement le saint-office. Il faut absolument qu'on m'ait pris pour un autre. Ne sachant donc à qui m'en prendre, je me laissai peu à peu aller au chagrin, et du chagrin au désespoir. Je

poussai des plaintes et fis retentir mon cachot de lamentations. Au bruit que je faisais en déplorant mon triste sort, un des gardes qui veillent sans cesse sur les prisonniers, et qui sont nuit et jour dans les galeries, ouvrit la porte de ma loge, vint à moi, et me donna sur les épaules cinq ou six coups de houssine bien appliqués, en me disant d'une voix basse : Taisez-vous, l'ami; apprenez que dans les saintes prisons où vous êtes, on garde un profond silence qu'il n'est pas permis de troubler. Souvenez-vous qu'il y est même défendu de se plaindre, et surtout de la sainte inquisition, qui, n'étant pas capable de commettre la moindre injustice, s'offense justement des plaintes des malheureux qui osent murmurer contre sa rigueur. C'est de quoi je vous avertis une fois pour toutes; car, s'il vous arrive encore de vous lamenter jusqu'à vous faire entendre, je vous traiterai plus rudement que je n'ai fait. Que cela demeure gravé dans votre mémoire. A ces paroles, qu'il prononça d'un air froid, il sortit et me laissa faire là-dessus mes réflexions.

Je n'en fis qu'une : je vis bien qu'il fallait m'armer de patience et faire de nécessité vertu ; ce qui n'est pas une chose aisée quand on est en souffrance, à moins que le ciel ne s'en mêle, comme je crois qu'il eut la bonté de faire dans cette conjoncture ; car insensiblement, dévorant mes peines et les regardant comme une punition de mes fautes passées, je redevins tranquille : Gonzalez, me disais-je à moi-même, au lieu de te désespérer fais un saint usage de ton affliction. Pense que le Seigneur veut t'éprouver une seconde fois. Rappelle-toi le péril où tu te trouvas dans les prisons d'Avila. Peu s'en fallut que le corrégidor ne te traitât comme les fripons avec qui tu étais. Le ciel te délivra de ce danger, et tu dois espérer qu'il ne t'abandonnera pas dans celui-ci. Tu as affaire à des juges éclairés, à de saints personnages qui te remettront incessamment en liberté, et qui te rendront ton argent jusqu'au dernier sou.

Dans cette espérance, je souhaitais donc ardemment d'être interrogé ; ce qui arriva le troisième jour de ma détention. Le geô-

lier vint avec un garde me prendre dans mon cachot pour me conduire à l'audience du grand-inquisiteur. Je trouvai ce juge dans une vaste salle tapissée de taffetas vert, au bout de laquelle il y avait un grand crucifix de marbre blanc en relief, qui s'élevait jusqu'au plafond. Le grand-inquisiteur, qui était un religieux de l'ordre de saint Dominique, assis dans un fauteuil au bout d'une longue table, tenait sa morgue; et son secrétaire, qui était un petit prêtre plus noir qu'une taupe, se tenait à l'autre bout assis sur un placet.

D'abord que j'aperçus ce redoutable Minos, je courus me jeter à ses pieds, croyant par cette action l'attendrir et le toucher. Bassesse perdue : il m'ordonna de me relever, après quoi il me demanda pour quel sujet j'avais été arrêté. Je répondis que je l'ignorais, et que je suppliais très-humblement son illustrissime révérence d'avoir la bonté de me l'apprendre. Mon ami, répliqua l'inquisiteur d'un air plein de douceur, cela ne se fait pas de la sorte. Vous n'êtes point ici dans une juridiction séculière. C'est à vous à déclarer pourquoi vous avez

été mis dans nos prisons; et je vous exhorte à le faire au plus tôt, puisque vous ne pouvez recouvrer la liberté que par ce moyen. A ces mots, qui me causèrent une extrême surprise, je me jetai une seconde fois aux pieds de mon juge, et pleurant à chaudes larmes : Hé! comment, m'écriai-je, mon père, voulez-vous que je vous dise une chose que je ne sais point du tout? Paroles inutiles, repartit le moine sans s'émouvoir. Accusez-vous dans ce moment, ou taisez-vous. Je voulus parler encore et représenter que ce qu'on exigeait de moi n'était pas possible ; le grand-inquisiteur, toujours de sang-froid, persistait à l'exiger ; ce qu'il fit jusqu'à ce que, piqué de mon opiniâtreté, il m'imposa silence en prenant une sonnette d'argent qui était devant lui sur la table, et dont il se servit pour appeler du monde. Alors je vis entrer dans la salle un objet que je ne pus regarder sans ressentir une grande mortification. C'étaient ma malle et mes hardes, que deux gardes apportaient, et que précédait le commissaire qui les avait saisies.

A la vue de mes chères dépouilles, je

coula de mes yeux un torrent de larmes que je ne pus retenir, comme si j'eusse eu un pressentiment que j'allais les perdre pour jamais. Cependant l'inquisiteur, après avoir fait ouvrir ma malle en ma présence, et inventorier ce qu'il y avait dedans, m'assura que tout me serait exactement rendu lorsque je sortirais de l'inquisition. Ces messieurs ne se contentèrent pas de cela ; ils me fouillèrent et m'ôtèrent jusqu'à mon mouchoir. Vous jugez bien qu'ils n'eurent garde de me laisser la bague de la femme de l'alcade. Ils me l'arrachèrent du doigt. Après cela l'inquisiteur me dit qu'il m'exhortait encore à n'attendre pas plus longtemps à déclarer la cause de mon emprisonnement. Il se retira ensuite avec mes effets, suivi du petit prêtre noir et du commissaire. Quand ils furent sortis de la salle, le geôlier et le garde me remenèrent à mon cachot, où je passai le reste du jour sans boire ni manger, et toute la nuit suivante sans dormir. Jè rappelais sans cesse dans ma mémoire la déclaration que le grand-inquisiteur voulait que je fisse; et plus j'y pensais, plus je la trouvais absurde.

Au bout de trois jours, je reparus devant ce juge, qui me dit : Hé bien ! nous déclarerez-vous aujourd'hui la cause de votre emprisonnement ? Comment votre révérence veut-elle que je la devine ? lui répondis-je ; ne voyez-vous pas bien, mon père, que vous me demandez une chose impossible ? Je ne sais point qui m'a dénoncé au saint-office, et je l'ignorerai toujours, si vous n'avez la bonté de me l'apprendre. Si j'ai des accusateurs, que ne les confronte-t-on avec moi ? C'est le moyen le plus sûr et le plus court de savoir si je suis innocent ou coupable. L'inquisiteur, en cet endroit, branlant la tête, reprit ainsi la parole : Mon ami, je vois bien que vous n'avez pas envie de sortir sitôt de prison. Nous avons sept témoins contre vous, de bons bourgeois, tous gens d'honneur et de probité. Vous savez sans doute ce qu'ils ont pu dire en vous déférant à nous. Réglez-vous là-dessus. Confessez de bonne foi que vous êtes coupable du crime qu'ils vous imputent. Ce n'est que par cet aveu que vous pouvez prévenir la sentence rigoureuse que le saint-office prononce con-

tre les prisonniers qui s'obstinent à nier les crimes dont ils sont accusés. En parlant ainsi ce juge sortit de la salle avec sa sequelle, c'est-à-dire avec son secrétaire et le commissaire, et je retournai dans ma loge encore plus mécontent de cette seconde audience que de la première.

Il faut, disais-je, que je m'accuse! Eh! de quoi? du crime que mes accusateurs ont déposé que j'ai commis. Mais quel est-il ce crime? cela me confond. Ce n'est pas qu'en examinant scrupuleusement ma conscience, je n'y trouvasse des sujets de reproches. Les doublons de l'hydropique de Murcie et ceux du licencié Salablanca venaient s'offrir à ma pensée, et j'étais assez simple pour m'imaginer que c'était peut-être pour ces faits-là que j'avais été arrêté. Néanmoins, faisant réflexion qu'ils n'étaient pas de la nature de ceux dont le saint-office a droit de connaître, je me rassurais sur cet article. Je n'étais en peine que de savoir quels pouvaient être mes accusateurs et le crime dont ils m'accusaient, ce que j'appris enfin dans ma troisième audience, ainsi que je vais le rapporter.

Le grand-inquisiteur me demanda d'abord, comme dans les deux audiences précédentes, si j'ignorais encore le sujet de ma détention; et, sur la réponse que je lui fis que je n'avais encore pu le deviner, le secrétaire ouvrit un registre qui était devant lui, et sur lequel étaient écrites les dépositions faites contre moi. On va vous lire, me dit l'inquisiteur, tous les chefs d'accusation formés contre vous. Écoutez-les attentivement, et vous verrez que le saint-office, toujours lent à punir, est bien informé de la conduite d'un coupable avant qu'il le fasse arrêter.

Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, que le secrétaire fit la lecture des témoignages portés par mes délateurs, qui s'accordaient ensemble à m'accuser de sortilége, assurant tous qu'un quidam appelé Gonzalez, soi-disant chimiste, s'ingérait, sans la permission du corrégidor, de vendre secrètement aux femmes une certaine pommade et une certaine eau qui, par le secours et l'opération du diable, rajeunissaient les vieilles les plus décrépites.

En entendant cette accusation, je ne pus

m'empêcher de faire un éclat de rire, qui, dans l'endroit et dans la conjoncture où nous étions, était assurément très-déplacé. Aussi le secrétaire suspendit sa lecture, tant il parut indigné de cette irrévérence; et l'inquisiteur, me regardant de travers, me dit : L'ami, *hìc ridere nefas*. Ces trois mots me firent rentrer en moi-même; et, me mettant à genoux devant ce juge, je lui demandai très-humblement pardon de ce manque de respect, en lui disant que je n'avais pu retenir ce ris qui m'était indiscrètement échappé en entendant cette déposition. Qu'a-t-elle donc de ridicule ? me dit-il gravement : savez-vous bien qu'elle est très-sérieuse ? Eh ! non, monsieur l'inquisiteur, répondis-je avec un peu de vivacité. Permettez-moi de faire voir à votre révérence que cette accusation est frivole. Je possède, à la vérité, le talent de composer une pommade et une eau qui conservent le teint et embellissent le visage; mais il n'y a rien là-dedans que de naturel, et le démon n'y a point de part. C'est de quoi ils ne conviennent pas, reprit le juge : ils disent que vous faites une belle personne

d'une fille laide, et que vous rendez aux vieilles les charmes qu'elles ont perdus. Ils prétendent enfin que vous êtes plutôt un sorcier qu'un chimiste. O ciel ! m'écriai-je, quels délateurs suscitez-vous contre moi ! Je suis tenté de croire que ce sont des apothicaires ou des parfumeurs, que l'envie arme contre un homme qui a des secrets qu'ils n'ont point. Je remarquai qu'à ce discours le grand-inquisiteur, tout accoutumé qu'il était à dissimuler, me laissa lire dans ses regards que je devinais mes accusateurs et lui faisais connaître mon innocence. Mais, pour l'honneur du saint-office, il se garda bien de l'avouer, parce qu'en faisant cet aveu il aurait été obligé de m'élargir comme un innocent faussement accusé, et de me restituer mes effets en m'élargissant. C'est pourquoi, rompant tout à coup l'entretien : Nous approfondirons cela, me dit-il, la matière est délicate. S'il n'y a point de magie dans votre composition, il est juste que vous soyez incessamment remis en liberté.

Telle fut ma troisième audience, d'où je revins dans ma loge avec autant de gaîté

que si monsieur l'inquisiteur m'eût absous de tout ce que mes délateurs m'imputaient. Cependant ma joie ne fut pas de longue durée, puisque mon juge, m'ayant fait revenir devant lui huit jours après, me dit : J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer; votre affaire va mal. Vos accusateurs ont fait des informations récentes. Ils soutiennent que vous méritez d'être brûlé comme un enchanteur. Vous faites, disent-ils, des métamorphoses; ils citent, entre autres dames qui ont éprouvé votre secret, certaine marquise qui paraissait dans la décrépitude il n'y a que quinze jours, et qu'on prendrait à présent pour une mineure. Cela ne va pas, comme vous voyez, à votre décharge. La chimie ne fait pas de si grands prodiges, et l'on peut croire avec fondement que le démon s'en mêle. Je vous dirai même qu'il y a deux témoins qui déposent vous avoir entendu conjurer des esprits malins en faisant votre composition. Ah! les scélérats! m'écriai-je à ces derniers mots : qui peut être assez méchant pour inventer de pareilles fables? Qu'ai-je fait à ces deux malheureux pour

m'oser calomnier ainsi? Puisse la foudre tomber sur.... Point d'imprécations, interrompit l'inquisiteur, point d'invectives. Retournez à votre loge, et demeurez-y tranquillement jusqu'à ce qu'il ait été décidé si vous êtes un sorcier ou un chimiste.

CHAPITRE V.

De la consolation qu'Estévanille reçut dans son cachot.

Ces dernières paroles du grand-inquisiteur ne me parurent pas fort consolantes. Vive Dieu! disais-je en rentrant dans ma cellule, quelle sera la fin de tout ceci? Mes juges, par ignorance ou autrement, n'ont qu'à trouver que ma pommade sent un peu la cabale, et voilà monsieur le chimiste abandonné aux flammes. Comment diable! malgré mon innocence, je pourrais bien être brûlé au premier *acte de foi*. Cette réflexion m'attrista, et me fit tomber dans une mélancolie noire, qui m'aurait peut-être rendu fou, si le ciel ne m'eût préservé de ce malheur

en m'envoyant dès le lendemain une consolation à laquelle je ne me serais jamais attendu.

Un des gardes qui m'apportaient ordinairement à manger, étant entré dans ma loge, s'avisa, contre sa coutume, de me parler : Seigneur prisonnier, me dit-il tout bas, ne vous appelez-vous point Estévanille Gonzalez? Oui, mon ami, lui répondis-je, c'est mon nom. Cela étant, reprit-il, je vais m'acquitter d'une commission dont je me suis chargé, à quelque péril que je m'expose en me mêlant de vos affaires. Apprenez que deux dames sont actuellement en mouvement et remuent ciel et terre pour vous tirer des griffes de l'inquisition ; elles ont déjà mis dans vos intérêts quelques grands seigneurs qui ont promis d'intercéder pour vous, et je puis vous assurer que le crédit de ces intercesseurs est tel, que vous avez tout lieu d'espérer que vous sortirez bientôt d'ici. Cette nouvelle fut un doux lénitif à mon affliction : Mon enfant, dis-je au garde, il est bien mortifiant pour moi de ne pouvoir que par des paroles reconnaître le plaisir que vous me faites ;

mais le saint-office m'a mis hors d'état de.... Je le sais bien, interrompit-il avec précipitation; il ne vous a laissé que ce qu'il n'a pu vous ôter. Je n'attends de votre part, ajouta-t-il, que de simples remercîmens; si je mérite quelque chose de plus, les dames qui s'intéressent si vivement pour vous auront soin de vous acquitter envers moi.

Hé! qui sont, dis-je au garde, ces charitables dames qui tentent l'entreprise de ma délivrance? Pardonnez, seigneur Gonzalez, si je ne puis satisfaire votre curiosité là-dessus, me répondit-il; elles m'ont expressément défendu de vous les nommer; mais elles m'ont en même temps ordonné de vous assurer qu'elles n'épargneront rien pour vous arracher à l'inquisition. En achevant de parler de la sorte il se retira promptement, de peur de se rendre suspect par un plus long séjour dans ma loge. Lorsqu'il fut sorti, je dis en moi-même : J'aurais pourtant souhaité que ce garde m'eût appris le nom de ces dames, que je soupçonne être la comtesse et la femme de l'alcade, ou la marquise. Ces personnes,

apparemment informées de mon malheur par la renommée, veulent me tirer de prison par reconnaissance. Ne me trompé-je point aussi? Et ces généreuses dames qui font tant de démarches en ma faveur, ne seraient-ce pas plutôt la segnora Dalfa et sa nièce? Je m'arrête à cette pensée. Oui, ce sont elles, assurément; je n'en doute plus. Le bruit de mon emprisonnement sera parvenu aux oreilles de ces dames, et Bernardina sur-le-champ aura été prier le comte de Médellin d'employer son crédit pour moi. Une autre chose encore me confirme dans cette opinion; c'est que, n'ayant pas mon secret que j'ai promis de leur communiquer, la crainte de le perdre les oblige à solliciter vivement ma liberté.

C'étaient en effet ces deux dames qui avaient gagné le garde. Il me l'avoua le jour suivant. Il est vrai, seigneur Gonzalez, me dit-il, que c'est à dona Bernardina et à la segnora Dalfa, sa tante, que vous êtes redevable du petit service que je vous rends. Elles m'ont engagé à vous parler pour vous faire savoir qu'ayant été informées que vous étiez dans les prisons du saint-office, elles

vous avaient trouvé des protecteurs. Le comte de Médellin et le prieur de Castille, à leurs prières, obsèdent monsieur le grand-inquisiteur, dont ils sont amis particuliers, et je crois qu'ils obtiendront votre élargissement. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que cela soit sans difficulté; car ce juge a dit à ces seigneurs que vous étiez accusé de sorcellerie, et vous savez que l'inquisition, sur cette matière, est sans miséricorde; cependant vous pouvez tout attendre de deux solliciteurs de cette importance.

Ce discours du garde me causa une nouvelle inquiétude. Si monsieur l'inquisiteur, disais-je, s'obstine à vouloir que je paraisse coupable, il n'aura aucun égard aux sollicitations de ces seigneurs, qui, de leur côté, piqués de lui avoir en vain demandé la liberté d'un prisonnier, se brouilleront avec lui, et je serai la victime de leur brouillerie. Effectivement, le lendemain au soir, le garde, en m'apportant à souper, me dit: J'ai vu les dames que vous savez, et voici ce que j'ai à vous dire de leur part. Le comte de Médellin et le commandeur de Castille, peu satisfaits du grand-inquisiteur, se sont

adressés au comte d'Olivarès, premier ministre, et l'ont prié de s'entremettre de votre affaire par charité, et d'arracher aux flammes un innocent. Ils l'ont mis au fait des métamorphoses que votre pommade fait faire; et son excellence, après en avoir ri, a promis de ne vous point abandonner à la sainte fureur de l'inquisition. Voilà ce que ces dames m'ont chargé de vous apprendre. Dans peu de jours je vous informerai de ce que le comte d'Olivarès aura fait pour vous.

CHAPITRE VI.

Comment et dans quel état Gonzalez sortit des prisons de l'inquisition.

Ce rapport me rassura un peu. Je savais que ce comte, moins ministre que roi, pouvait tout; et j'étais persuadé qu'à sa prière le grand-inquisiteur m'élargirait volontiers; et je ne me trompais point dans ma conjecture, comme vous l'allez entendre. Le premier ministre, en allant, selon

sa coutume, au lever du roi, rencontra le grand-inquisiteur dans l'antichambre. Il l'aborda d'un air riant, et l'ayant tiré à part : Monsieur l'inquisiteur, lui dit-il, j'ai une prière à faire à votre révérence. Une prière ! lui répondit le moine en baissant les yeux humblement; commandez. Vous avez dans vos prisons, reprit le comte, un certain chimiste appelé Gonzalez ; vous me ferez plaisir de le remettre en liberté. Quoiqu'il y ait de fortes preuves qu'il se mêle de magie, repartit l'inquisiteur, je ne puis rien refuser à votre excellence. Dès demain il sera libre. Mais, ajouta-t-il, trouvez bon, s'il vous plaît, que son élargissement se fasse d'une façon qui ne déshonore pas le saint-office. C'est ainsi que je l'entends, dit le ministre. A Dieu ne plaise que je veuille donner la moindre atteinte à l'autorité de votre tribunal. Je serai content, pourvu que ce prisonnier sorte sain et sauf de vos prisons.

L'inquisiteur le lui promit, et tint exactement sa promesse ; mais il me fallut auparavant essuyer des formalités que le saint-office observe scrupuleusement, et

que je puis rapporter à présent, que je ne le crains plus.

Le lendemain du jour que le premier ministre avait parlé au grand-inquisiteur, je fus conduit dans une salle où ce dernier m'attendait pour me donner mon audience de congé : Gonzalez, me dit-il, votre procès est fini, et vous allez sortir de prison tout à l'heure; mais il faut auparavant, pour vous conformer à nos usages, que vous confessiez que vous êtes coupable. Qui! moi? interrompis-je assez brusquement. Je n'avouerai jamais cela. Ecoutez-moi avec attention, interrompit le moine à son tour; n'allez pas faire une mauvaise affaire d'une bonne. Comme la sainte inquisition, continua-t-il, ne fait jamais arrêter personne injustement, lorsqu'elle veut relâcher un prisonnier, elle exige de lui, fût-il innocent, qu'il se confesse coupable, afin de lui faire grâce comme à un criminel. Je me laissai étourdir de ce raisonnement métaphysique. J'avouai tout ce que voulut monsieur l'inquisiteur. Après quoi il me dit : Il ne vous reste plus qu'une chose à faire pour éprouver la miséricorde du saint-office. En même

temps; ouvrant un missel qui était sur la table, il me fit poser la main dessus en me disant : Promettez et jurez que vous garderez un éternel silence sur tout ce que vous avez vu à l'inquisition, et sur le séjour que vous y avez fait; que vous ne parlerez jamais de ce tribunal ni de ses ministres qu'avec un respect infini. Aussi-bien, s'il vous échappait quelques traits railleurs contre la sainte inquisition, vous pourriez vous en repentir. Dans quelque ville, dans quelque bourgarde, dans quelque endroit d'Espagne où vous puissiez aller, elle a partout des officiers qui veillent sans cesse à ses intérêts, et qui arrêtent sans distinction les personnes qui osent parler d'elle avec irrévérence.

Prenez-y donc bien garde, mon ami, poursuivit le moine; car, si par malheur il vous arrivait de retomber entre nos mains, vous seriez puni comme *relaps*, et par conséquent brûlé, sans que le puissant protecteur à qui vous devez aujourd'hui votre élargissement pût vous sauver. Faites donc, ajouta-t-il, le serment que j'exige de vous, et retirez-vous ensuite où bon vous

semblera. Mais, mon très-révérend père, lui dis-je, ayez, s'il vous plaît, la bonté de me faire rendre mes hardes et ma malle. Ah! mon enfant, me répondit sa révérence, comme si elle eût eu compassion de mon malheur, je vous plains; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Sitôt qu'un accusé entre dans les prisons du saint-office, s'il est soupçonné de magie, dès ce moment tous ses effets sont confisqués au profit du roi: c'est la règle. Cela est malheureux pour vous; mais il faut vous en consoler, en faisant réflexion que bien des prisonniers n'en sont pas quittes comme vous pour la perte de leurs biens.

A ce discours, qui ne me faisait que trop connaître que monsieur le grand-inquisiteur n'avait pas envie de lâcher ma malle, qu'il tenait dans ses serres, je souscrivis de bonne grâce à la confiscation; et, après avoir juré sur le missel que je ne dirais jamais que du bien de messieurs les officiers du saint-office, je sortis de ses prisons presque nu, les gardes de cet enfer, pour avoir quelque part à mes dépouilles, m'ayant ôté en sortant un bon habit que

j'avais pour me revêtir d'une vieille veste noire et sans manches. Encore faut-il observer qu'il y avait sur cette veste des flammes peintes, qui marquaient bien que c'était le reste d'un habillement de brûlé.

CHAPITRE VII.

Il va voir la segnora Dalfa et Bernardina pour leur rendre grâces de sa délivrance. De l'accueil consolant que ces dames lui firent. Il leur communique son secret.

J'avais tant de honte de paraître dans l'état misérable où je me trouvais, qu'au sortir des prisons de l'inquisition, je me réfugiai dans la première église que je rencontrai, et où, grâce au ciel, il n'y avait personne. Je me cachai derrière un tombeau, et là j'attendis la nuit, qui n'était pas éloignée. Sitôt qu'elle fut venue, j'allai chez mes libératrices, qui ne me remirent pas d'abord que je me présentai devant elles. Ma

figure même leur fit peur. Mais, lorsqu'elles m'eurent reconnu, elles se mirent à rire comme deux folles en me voyant ajusté comme je l'étais. Mesdames, leur dis-je, l'uniforme des prisonniers du saint-office vous réjouit, ce me semble? Oui, vraiment, me répondit Bernardina, qui était une rieuse; nous sommes surtout enchantées de votre veste. Elle vous donne un air galant. C'est dommage qu'elle sente un peu *l'acte de foi*. C'est, repris-je, un présent que les gardes de l'inquisition m'ont fait en échange d'un bon habit dont ils m'ont déchargé les épaules.

Les dames, après avoir bien ri, reprirent leur sérieux, pour me témoigner le déplaisir que leur avait causé mon emprisonnement. Nous en avons eu, dirent-elles, d'autant plus de chagrin, que nous en sommes la première cause; car c'est nous qui vous avons conseillé de débiter votre pommade et votre eau. Mesdames, leur répondis-je, si vous m'avez innocemment jeté dans un péril affreux, en récompense vous m'en avez heureusement tiré. Il m'en coûte, à la vérité, tout ce que je possédais de bien;

mais par bonheur je suis accoutumé aux alternatives de la fortune.

Nous voudrions bien, ma nièce et moi, dit alors la tante, être assez riches pour vous offrir plus que vous n'avez perdu; mais, quelque bornées que soient nos facultés, du moins nous pouvons vous remettre au même état où vous étiez avant que vous eussiez fait connaissance avec le grand-inquisiteur. Quand la segnora Dalfa parlait ainsi, c'est qu'elle croyait que ce juge ne m'avait raflé que l'argent des dames que j'avais embellies; car je ne lui avais pas dit un mot, non plus qu'à sa nièce, des ducats de mon oncle. Madame, lui répondis-je, c'est pousser la générosité trop loin, et je croirais en abuser si j'acceptais.... Fi donc! Gonzalez, interrompit Bernardina d'un air brusque qui marquait son bon cœur; vous sied-il bien de faire des façons avec vos amis? Vous demeurerez avec nous. Vous aurez ici un petit appartement où vous ne serez point mal, et nous vous offrons notre table et notre bourse.

J'acceptai cette proposition, qui m'était

faite de trop bonne grâce pour être rejetée, outre qu'il ne convenait point à un homme qui portait une veste de brûlé de refuser un pareil secours. Je devins donc commensal de ces dames, avec qui je soupai, fait comme j'étais. Mon habillement burlesque, au lieu de leur blesser la vue, les faisait rire de temps en temps, et leur inspirait des plaisanteries qui rendaient le repas charmant. Elles n'épargnèrent pas le saint-office; et moi-même, oubliant le serment que j'avois fait sur le missel, je leur fis part de quelques observations plaisantes sur les formalités de ce tribunal. Mais ce qui divertit infiniment mes hôtesses, c'est qu'après m'être lâché contre le grand-inquisiteur, et l'avoir accommodé de toutes pièces, je m'arrêtai tout court, et m'imposant silence : Paix, Gonzalez, me dis-je à moi-même, taisez-vous. Songez que vous ne devez dire que du bien de ces messieurs, quelque sujet que vous ayez de vous plaindre d'eux et de les regarder comme des corsaires de Barbarie.

Je fus de si belle humeur pendant le souper, qu'on eût dit que la perte de ma

chère malle m'était indifférente. Cependant elle me tenait toujours au cœur, et je n'y pouvais penser sans donner au diable toutes les inquisitions du monde. Après nous être égayés tous trois à table, chacun se retira dans son appartement. Je trouvai dans le mien un bon lit au lieu d'un grabat comme celui de ma prison, et la richesse des meubles répondait à la bonté du lit. Tout dans cet appartement faisait honneur au goût du comte de Médelin. Après avoir considéré chaque chose avec plaisir, je me déshabillai, ce qui fut bientôt fait, et je me couchai dans l'espérance de faire la nuit tout d'une pièce. Néanmoins, contre mon attente, et comme si le lit n'eût point été fait pour dormir, le sommeil ne put s'emparer de mes sens qu'un quart d'heure avant le jour. Alors m'étant endormi profondément, je ne me réveillai que long-temps après le lever du soleil.

Sur les neuf heures du matin la porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis entrer la segnora Dalfa suivie de trois hommes, dont deux portaient des paquets de har-

des. Seigneur Gonzalez, me dit cette dame, voici le meilleur fripier de Madrid que je vous amène. Il vous apporte plusieurs habits, que je vous laisse essayer. En achevant ces mots elle se retira, pour que je fisse ces essais avec plus de liberté. Je demeurai donc avec le fripier et ses garçons, qui, sans perdre de temps, défirent leurs paquets et présentèrent à mes yeux cinq ou six habits complets, tous plus propres les uns que les autres. Il y en eut un principalement qui me plut fort, et que je choisis moins pour sa magnificence, tout riche qu'il était, que parce qu'il paraissait avoir été fait exprès pour moi, tant il était convenable à ma taille. Le fripier me fournit avec cet habit une épée, un chapeau de castor, des bas de soie, des souliers, des chemises de toile d'Hollande, et tout cela par ordre et aux dépens de mes belles hôtesses, qui ajoutèrent à cette dépense une bourse de cinquante doublons, qu'elles me forcèrent d'accepter malgré tout ce que je pus faire pour m'en défendre. Je leur dis que, satisfait de leur table et du logement que j'avais chez elles, je les priais

d'en demeurer là et de se reposer sur mon industrie du soin de m'entretenir. Hé! vraiment, dit Bernardina, il ne tient qu'à vous de regagner vingt fois plus que vous n'avez perdu. Il ne faut pour cela que continuer à débiter votre pommade et votre eau. C'est de quoi je me garderai bien, m'écriai-je. Les envieux qui m'ont été déférer au saint-office ne manqueraient pas de me faire retomber entre ses mains, et vous savez de quelle manière il en use avec les *relaps* accusés de sortilége.

Votre crainte est juste, dit alors la tante, renoncez à ce métier-là. Nous le ferons pour vous, ma nièce et moi, avec tant d'adresse et de secret, que nous le pourrons faire impunément. Enseignez-nous à composer votre pommade et votre eau, et, sans que vous vous en mêliez, vous aurez le tiers du profit. Je ne balançai point à faire avec elles une convention si avantageuse pour moi; et, sans différer, je leur donnai un mémoire où étaient spécifiées toutes les drogues qui entraient dans la composition de ma pommade et de mon eau, et je leur montrai à la faire; ce qu'elles

apprirent avec une facilité merveilleuse, tant elles avaient le cœur à l'ouvrage.

J'employai cinq ou six jours à les instruire, sans sortir de leur maison; et quand je les eus bien endoctrinées, elles me dirent que je n'avais désormais qu'à les laisser faire toutes deux : c'est à nous, dit la segnora Dalfa, c'est à nous présentement à travailler pour le bien de notre petite société. C'est de quoi nous nous chargeons, ajouta la nièce. Nous débiterons la marchandise sans que vous paraissiez là-dedans, et nous vous en rendrons un compte fidèle. Vous, pendant ce temps-là, vivez le plus agréablement qu'il vous sera possible. Voyez vos amis. Allez avec eux faire le galant dans les prairies de Saint-Jérôme, et aux spectacles siffler les pièces nouvelles. Divertissez-vous bien. Je vous dirai même que nous ne voulons pas vous gêner en vous obligeant à loger avec nous. Si vous aimez mieux demeurer dans votre hôtellerie, vous n'avez qu'à y retourner. Mesdames, leur dis-je alors, parlons à cœur ouvert. Il me semble qu'il est à propos que nous ayons des demeures séparées.

Il est bon même que nous paraissions n'avoir aucun commerce ensemble. Je viendrai seulement chez vous de temps en temps pendant la nuit ; avec cette précaution nous tromperons la vigilance et les soins de mes ennemis, qui vont sans doute m'observer ; et nous débiterons notre marchandise sans inquiétude. Mes associées approuvèrent cet avis ; et tous trois d'accord ensemble, nous nous séparâmes, elles dans la résolution d'embellir bien des visages gâtés par le temps, et moi charmé d'avoir du revenant bon dans notre trafic sans m'en mêler.

CHAPITRE VIII.

Il retourne à son hôtellerie. De l'entretien qu'il eut avec son hôte, et de la joie qu'il eut de revoir son ancien ami Ferrari ; suite de leur reconnaissance.

Je pris le chemin de mon ancienne demeure, je veux dire de mon hôtellerie ; et quand je parus devant mon hôte, il crut voir

un fantôme. Est-ce vous, seigneur Gonzalez ? s'écria-t-il dans l'excès de son étonnement ; est-ce vous que je vois en effet ? C'est moi-même, mon cher Andresillo, lui répondis-je en l'embrassant ; vous ne vous attendiez pas à un si prompt retour, n'est-ce pas ? Non, ma foi, me repartit-il ; la sainte inquisition, que je tiens pour la plus méchante des trois mauvaises saintes qui sont en Espagne, ne lâche pas facilement sa proie. Je dirai plus, je vous ai cru perdu. Hé ! pourquoi donc ? repris-je. Les juges du saint-office ne sont-ils pas aussi justes qu'éclairés ? Ils ont reconnu mon innocence, ils m'ont remis en liberté. Oui ; mais, répliqua-t-il, vous ont-ils restitué tous vos effets ? C'est-là le hic. Taisez-vous, mon ami, lui repartis-je en mettant l'index sur ma bouche. Ne me faites pas, je vous prie, de questions qui m'induisent à rompre un silence que je veux garder toute ma vie. Ce n'est pas, ajoutai-je, que je ne sois persuadé qu'avec vous je puis m'épancher sans contrainte. Oh ! pour cela, oui, reprit-il, vous le pouvez hardiment ; je suis discret, et, de plus, votre ami. D'ail-

leurs, quelque mal que vous me puissiez dire de ces messieurs-là, j'en pense encore davantage.

J'ai connu, poursuivit-il (car le seigneur Andresillo était un peu babillard), j'ai connu un fort honnête homme qui a été trois ans dans leurs prisons sans savoir pourquoi. Comme il soutenait toujours qu'il était innocent, il fut condamné au feu; mais, la veille de l'acte de foi, effrayé de l'appareil de son supplice, il s'avoua coupable, contre le témoignage de sa conscience, pour sauver sa vie. Néanmoins cela n'empêcha pas que tous ses biens ne fussent confisqués, et lui envoyé aux galères pour cinq ans. Mon hôte était trop en train de parler contre le saint-office pour en demeurer là; il me fallut encore essuyer le récit de cinq ou six autres histoires à la louange de ce tribunal.

Je fus obligé de l'interrompre pour lui demander s'il ne savait pas ce que mon valet était devenu. C'est ce que j'ignore, me répondit-il; je sais seulement qu'épouvanté de votre détention, il a pris la fuite; et que, pour aller plus vite, il a emmené vo-

tre mule. Au reste, il n'a fait en cela que prévenir l'inquisition, parce qu'à peine eut-il disparu, qu'il vint chez moi un *familiar*, la gueule enfarinée, demander votre mule. Vous voyez par là que ces officiers sont bien lestes, et qu'ils veulent que rien ne leur échappe. Je suis surpris, ajouta-t-il, qu'ils vous aient laissé sortir de prison avec le bon habit que je vous vois; ils n'en usent pas toujours si honnêtement avec leurs prisonniers. Mon ami, dis-je à mon hôte, j'ai acheté cet habit depuis ma sortie: j'en avais un aussi bon lorsque j'ai été arrêté; mais les gardes du saint-office se le sont approprié avant que de me lâcher. A ces paroles Andresillo en eut pour un quart d'heure à rire. Pour moi, qui ne trouvais pas cela fort plaisant, je lui dis: Parlons d'autres choses, et que désormais la sainte inquisition ne fasse plus la matière de nos entretiens; j'ai de grandes mesures à garder avec cette sainte-là. Je reviens loger chez vous, poursuivis-je. Mon appartement est-il vide? Oui, répondit l'hôte, et vous le trouverez tel que vous l'avez laissé. Vient-il toujours bien du monde souper chez vous?

lui répliquai-je. Plus que jamais, repartit Andresillo. Vous y verrez de nouveaux visages. C'est ce que je demande, lui dis-je; cela me fera plaisir; j'aime les tableaux changeans.

Véritablement, dès ce soir même je soupai avec plusieurs cavaliers qui m'étaient inconnus, et avec un que je connaissais fort, mais que je ne remis pas d'abord. C'était Ferrari, ce gentilhomme italien que j'accompagnai par amitié depuis Livourne jusqu'à Pise sa patrie, chez qui je demeurai quelque temps, et qu'enfin je quittai quand je m'aperçus que j'étais de trop dans sa maison. Ferrari, en me revoyant, fut frappé de mes traits comme je l'avais été des siens; et venant à moi, après le souper, les bras ouverts: Le seigneur Gonzalez, me dit-il, veut bien que je l'embrasse après une si longue séparation? Je ne me refusai point à ses embrassemens; et nous nous fîmes mille politesses de part et d'autre. Ensuite changeant de ton: J'ai bien des choses à vous apprendre, me dit-il; mais, comme nous ne sommes point ici dans un endroit propre à nous entretenir d'affaires

secrètes, permettez que je vous donne rendez-vous au Prado demain matin sur les neuf heures. Je m'y trouverai, lui répondis-je; si vous souhaitez que nous ayons ensemble une conversation particulière, je n'en ai pas moins d'envie que vous. Nous nous retirâmes là-dessus, lui dans un hôtel garni qui était dans le voisinage, et moi dans mon appartement.

Le lendemain avec quelque empressement que je me rendisse au Prado, je n'y arrivai pas le premier; Ferrari m'y attendait. Nous nous donnâmes de nouvelles accolades; après quoi, l'Italien prenant la parole: Seigneur Gonzalez, me dit-il, je sais bien pourquoi vous disparûtes tout à coup de chez moi à Pise; Engracie m'en a fait confidence en mourant. Comment! interrompis-je avec autant de surprise que de précipitation, vous avez perdu votre épouse? Il y a deux ans, reprit-il, qu'elle mourut en accouchant d'une fille qui la suivit de près. Cher époux, me dit-elle en m'embrassant pour la dernière fois, ce que je vous prie entre autres choses de me pardonner, c'est de vous avoir fait accroire que

votre ami Gonzalez a voulu tenter ma fidélité. Cela est faux, jamais sa tendresse pour vous ne s'est démentie; mais j'ai eu recours à ce mensonge pour me défaire d'un homme qui possédait votre confiance. Jalouse de l'amitié parfaite qui vous unissait l'un et l'autre, j'en ai voulu rompre les nœuds. Je me repens, ajouta-t-elle, de lui avoir fait cette injustice; et si le hasard vous le fait rencontrer quelque jour, je vous charge de lui en demander pardon pour moi.

Oh! je la lui pardonne de bon cœur, m'écriai-je en souriant; un pareil trait de jalousie est excusable dans une femme; je suis fâché seulement qu'il m'ait fait perdre votre amitié pour un temps. Il est vrai, dit Ferrari, que, sur le faux rapport que ma femme me fit de votre perfidie, je me sentis vivement irrité contre vous; mais sitôt qu'elle m'eut désabusé, je pleurai notre séparation, et j'en ai toujours été occupé depuis ce temps-là. Voilà ce que j'étais bien aise de vous apprendre. Je ne l'ignorais pas, lui dis-je; deux mois après mon départ de Pise, je rencontrai à Florence,

Spinette, confidente de votre épouse. Cette fille me dit qu'elle venait de quitter le service d'Engracie, et m'apprit en même temps la ruse dont cette dame s'était servie pour m'éloigner de vous; mais, encore une fois, je la lui pardonne : elle n'en a été que trop punie, puisqu'elle ne vit plus. Je demandai ensuite à Ferrari l'état présent de sa fortune, s'il était veuf ou remarié.

Remarié ! s'écria-t-il d'un air d'indignation : ah ! le ciel m'en préserve ! Vive le veuvage ! il est préférable à l'union conjugale la plus parfaite. Quand ma femme mourut, je jurai de n'en avoir jamais d'autres; et, grâce au ciel, je ne me sens aucune tentation de violer mon serment. Vous m'étonnez, lui dis-je; pourquoi tenez-vous ce langage ? qui peut vous révolter ainsi contre l'hyménée ? Est-ce que vous croyez la perte d'Engracie irréparable ? Non, me répondit-il; je sais parfaitement que, si je voulais convoler en secondes noces, je trouverais sans peine une dame aussi aimable qu'Engracie; mais, entre nous, dans l'état du mariage un époux a tant de devoirs à remplir, que cela devient incommode à un

homme qui aime sa liberté. J'aimais ma femme, j'en étais aimé; cependant je sentais qu'il me manquait quelque chose pour être heureux; et présentement que je suis veuf, je jouis d'un parfait bonheur. Il est vrai que je suis plutôt né pour vivre librement avec mes amis et me réjouir avec eux, que pour m'attacher à une femme et me rendre son esclave en consacrant tous mes momens au soin de lui plaire.

Peut-être, continua-t-il, pensez-vous autrement que moi; peut-être même que je parle à un homme qui est actuellement dans les liens du mariage et qui a une épouse qu'il idolâtre. Non, lui dis-je; Dieu merci, je suis toujours garçon. Il m'a pris fantaisie une fois de vouloir me marier, mais mon heureuse étoile m'a empêché d'en faire la folie. Depuis ce temps-là je n'ai plus été tenté de quitter le célibat. Ferrari me parut bien aise de m'entendre parler de cette sorte. Je suis ravi, me dit-il, de vous voir dans des sentimens conformes aux miens. Il ne tiendra pas à moi que nous ne vivions encore ensemble. Voulez-vous joindre de nouveau votre destinée à

la mienne ? Venez habiter avec moi un assez beau château que j'ai aux portes de Burgos, que ma tante de Mont-Réal, dont je suis unique héritier, m'a laissé par sa mort. Il y a près de quinze mois que j'en ai pris possession et que j'y fais mon séjour. J'ai abandonné Pise et tout le reste de l'Italie pour venir demeurer en Espagne, où je passe le temps fort agréablement avec trois ou quatre amis de mon humeur; et ma félicité sera parfaite, si je puis vous engager à partager nos plaisirs.

Je n'aurais point accepté le parti que ce gentilhomme me proposait, si j'eusse encore possédé ma chère malle; mais, dans l'état où le saint-office m'avait réduit, je regardai l'offre de Ferrari comme un avantage dont je devais profiter; outre qu'après mon aventure, je n'étais pas fâché de m'éloigner de Madrid, du moins pour quelque temps. Je promis donc à l'Italien d'aller vivre à Burgos avec lui. Tout ce que je crains, lui dis-je, mon ami, c'est que la fantaisie de vous remarier ne vienne à vous prendre, et que votre seconde femme ne soit aussi funeste que la première à notre amitié.

Ah ! c'est ce que vous ne devez nullement appréhender, me répondit-il. Je suis revenu des femmes. Dans la prévention où je suis contre elles, aucune jamais ne deviendra la mienne. Quelques belles qualités que je voie briller dans une fille, je ne m'en laisse point éblouir jusqu'à m'imaginer que c'est une personne sans défaut : il n'y a point de femme qui n'en ait. Où en trouverez-vous une qui soit sans caprices ou sans tempérament ? Il faut se défier des plus belles apparences, qui masquent souvent les plus grands vices. Engracie, par exemple, ma chère épouse Engracie, quand je l'épousai, faisait paraître une douceur angélique : j'en étais charmé. Mais bientôt, cessant de se contraindre, elle me fit voir qu'elle était naturellement violente et emportée. Surtout quand on la contredisait, c'était une petite énergumène. Enfin c'est elle qui m'a révolté contre son sexe ; et vous pouvez hardiment vous fier à l'assurance que je vous donne, que le dieu de l'hyménée jamais ne rallumera pour moi son flambeau.

Vous me rassurez par ce discours, dis-je à ce gentilhomme, rien ne m'arrête plus :

je suis prêt à partir. Et moi de même, répondit-il. Je ne suis venu à Madrid que pour voir la cour du roi catholique. Je l'ai vue, et j'en ai admiré la magnificence; ma curiosité est satisfaite. J'ai dans l'hôtel garni où je suis logé une chaise et trois bonnes mules. Nous prendrons, si vous voulez, dès demain le chemin de Burgos. J'y consens, repris-je, pourvu que vous n'ayez point de répugnance à choisir pour compagnon de voyage un échappé des prisons du saint-office. Ferrari ne put s'empêcher de frémir d'horreur en m'entendant parler dans ces termes. Que dites-vous? O ciel! s'écria-t-il, expliquez-vous: est-ce que vous auriez eu le malheur de voir les horribles cachots de la sainte inquisition? Je n'y ai pas été long-temps, lui dis-je; mais je m'en souviendrai toute ma vie. Et quel sujet, répliqua-t-il, pouvez-vous avoir donné à ce tribunal de vous faire arrêter? Contez-moi de grâce cette aventure.

Je lui en fis un récit fidèle, qu'il écouta fort attentivement, tantôt ne pouvant se défendre de rire, et tantôt laissant échapper des marques de pitié et d'indignation.

Quand je l'eus achevé : Je trouverais, me dit-il, cette histoire assez plaisante, si votre malle vous eût été rendue; mais que voulez-vous ? confisquer est un usage reçu dans toutes les inquisitions. Celle d'Italie ne vous aurait pas mieux traité. Il faut donc vous consoler de cette disgrâce, après laquelle vous ne devez pas hésiter à disparaître de Madrid. Je n'hésite point du tout, lui dis-je, à vous accompagner; je voudrais déjà être à Burgos, où, n'étant connu de personne, je ne courrais pas risque de rencontrer quelqu'un qui me montre au doigt.

CHAPITRE IX.

Il va voir ses deux associées pour leur dire adieu, et part avec Ferrari pour se rendre à Burgos.

JE n'eus garde, comme vous pouvez croire, de partir sans dire adieu à mes associées. J'allai chez elles à l'entrée de la nuit; je leur dis qu'ayant rencontré par hasard un gentilhomme de mes anciens amis qui voulait

m'emmener à Burgos avec lui, j'y avais consenti, et que dès le jour suivant nous devions tous deux nous mettre en chemin. Je vois bien, me répondit la segnora Dalfa, que vous êtes toujours agité de crainte et d'inquiétude. Rien ne vous oblige à quitter Madrid, où vous pouvez vivre tranquillement en ne vous mêlant d'aucun commerce. Mais vous écoutez une terreur panique, et nous nous opposerions vainement à votre dessein; il faut donc vous satisfaire. Partez pour Burgos, et soyez sûr, dans quelque endroit du monde que vous vous trouviez, que nous vous rendrons bon compte des profits de notre société. Bernardina me fit la même promesse, et ces deux dames, en attendant qu'il y eût des fonds dans notre caisse, m'obligèrent d'accepter cent pistoles qu'elles me donnèrent d'avance. Nous nous fîmes de part et d'autre mille protestations d'amitié; après quoi je pris congé d'elles et regagnai mon hôtellerie, où je soupai avec Ferrari, qui me dit : Je viendrai vous prendre demain matin; tenez-vous prêt à partir.

Il n'y manqua pas. A peine était-il jour, que je vis arriver dans la cour une chaise

fort propre tirée par deux bonnes mules, sur l'une desquelles était un postillon, et que précédait un valet monté sur une troisième mule. Notre bagage, composé d'une grosse valise qui contenait les habits de Ferrari, et d'une petite où était le linge dont les dames m'avaient fait présent, fut attaché derrière la chaise. Voilà dans quel équipage nous prîmes la route de Burgos. Nous allâmes le premier jour coucher à Paular, le second à Aranda de Duero, et le troisième à Valladolid, où nous séjournâmes pour voir une ville qui a souvent eu l'honneur d'être la demeure de nos rois. Le cinquième jour enfin nous arrivâmes heureusement au château de Ferrari, situé à un quart de lieue de Burgos, du côté de la plaine de Hontoria.

Si ce château n'offrait rien de superbe à la vue, du moins n'avait-il pas l'air d'un château en décret. Il paraissait bien entretenu; et ce qui m'en plaisait davantage, c'est qu'il était d'un bon rapport, puisque son maître en tirait tous les ans six mille ducats. Le dedans répondait au dehors; on n'y voyait point d'ameublemens magni-

fiques; mais rien n'y sentait l'épargne, et tout y était bien étoffé. Outre des jardins parfaitement beaux, il y avait un vaste parc où l'on pouvait prendre le plaisir de la promenade, et même le divertissement de la chasse.

Je ne pouvais être dans un séjour plus convenable à la disposition où mon esprit se trouvait alors. Quoique je ne dusse plus craindre l'inquisition, je sentais de temps en temps, malgré moi, s'élever dans mon âme des mouvemens de frayeur, comme si j'eusse vu des *familiars* à mes trousses. Enfin je menais une vie de lièvre; mais, bien loin de laisser voir ce qui se passait en moi, je prenais un air résolu et me montrais toujours gai. Par là, je me rendis agréable aux personnes à qui Ferrari voulut me présenter; et tous ses amis devinrent bientôt les miens. Il y en eut deux principalement pour qui je me sentis naître d'abord de l'inclination, et qui me plurent également l'un et l'autre, quoiqu'ils eussent des caractères bien différens. L'un se nommait don Sébastien de Rodillas, et l'autre don Mathias de Grajal. Ces gentils-

hommes étaient des environs de Burgos, tous deux à peu près du même âge, c'est-à-dire de trente-cinq à quarante ans, riches d'honneur, et pauvres de biens. Ils vivaient de leur chasse dans leurs chaumières, et par une sage économie ils soutenaient fort bien leur noblesse. S'ils n'étaient point en état de régaler magnifiquement leurs amis, ils les recevaient d'une façon qui suppléait à la dépense qu'ils ne pouvaient faire. Au reste, ils étaient tous deux gens d'esprit et d'un agréable commerce. Don Sébastien possédait le talent de composer des romances, qu'il mettait lui-même en musique, et don Mathias avait l'art de faire des récits d'une manière toute réjouissante; de sorte qu'il était impossible de s'ennuyer avec de pareils convives.

Nous passions le temps, tous quatre, joyeusement ensemble chez Ferrari, qui se trouvait fort heureux d'avoir pour voisins ces deux cavaliers. Nous allions aussi quelquefois chez eux. Un jour que don Sébastien nous donnait à dîner, il entra tout à coup dans la salle où nous étions

un jeune homme qui avait à la main un grand bâton, un habit tout déchiré, avec une barbe noire et fort épaisse. Sa vue me fit ressouvenir de ma sortie de l'inquisition et de ma veste de brûlé. Cependant, malgré son misérable habillement et son air affreux, don Sébastien ne l'eut pas sitôt envisagé, que, le reconnaissant, il s'écria : Vive Dieu ! voici mon frère don Joachim. Je me le remets au travers de ses guenilles et de sa barbe. Oui, mon frère, lui répondit le jeune homme, c'est moi qui m'offre à vos yeux. Vous ne devez point être étonné de me voir dans l'état où je suis Un pauvre diable qui revient de Barbarie après cinq années d'esclavage ne peut avoir un équipage plus galant. Dans quelque déplorable situation que vous vous trouviez, répliqua don Sébastien, je bénis mille et mille fois le ciel de vous avoir enfin rendu à mes souhaits. En achevant ces paroles il se leva de table avec transport pour aller embrasser ce cher frère, qui de son côté fit assez connaître la joie dont il était pénétré.

Après qu'ils se furent donné mutuelle-

ment vingt accolades, don Sébastien nous présenta don Joachim, que nous embrassâmes aussi, Ferrari, don Mathias et moi. Nous le félicitâmes sur son retour à Burgos, et nous eûmes lieu de juger, à la façon dont il répondit à nos complimens, qu'il ne manquait pas d'esprit. Il se mit à table avec nous. Nous nous attendions à voir en lui un famélique voyageur; mais, au lieu de se jeter avidement sur les mets dont la table était couverte, il garda une grande tempérance, et ne mangea que deux ou trois morceaux. Ferrari, étonné de sa sobriété, lui dit : Pour un homme qui paraît avoir fait du chemin, vous n'avez guère d'appétit. Il est vrai, dit don Sébastien, et cela me surprend. Mon frère, lui répondit don Joachim, prenez-vous-en à la joie que j'ai de vous revoir en ce moment, moment si long-temps désiré ! Je ne l'ai pas moins souhaité que vous, reprit don Sébastien. Il y a sept ans que vous partites d'ici pour aller à Saint-Jacques de Compostelle, dans l'intention de vous acquitter d'un vœu que vous aviez fait dans une maladie. Je n'ai point reçu de vos nouvelles

depuis notre séparation. Qui vous a empêché de revenir au logis après votre vœu accompli ? Qu'avez-vous fait pendant le cours de sept années ? D'où venez-vous enfin présentement ? D'Alger, lui repartit don Joachim, de cette ville si funeste aux chrétiens, et qu'on peut appeler le séjour de l'inhumanité.

J'y ai pourtant, poursuivit-il, mangé moins qu'un autre de la vache enragée, comme vous le verrez par la relation que je vous ferai de mon voyage. Vous la pouvez faire devant ces messieurs, dit don Sébastien; ils ne sont point de trop. Non, vraiment, seigneur don Joachim, s'écria don Mathias, vous êtes ici avec vos amis. Faites-nous le récit de vos aventures. Vous ne sauriez avoir d'auditeurs qui y prennent plus de part que nous. Je vais donc, seigneurs cavaliers, reprit notre captif, vous raconter l'histoire de mon esclavage. Elle est assez singulière. En même temps il la commença de cette façon:

CHAPITRE X.

Histoire de don Joachim de Radillas.

En allant à Saint-Jacques pour y accomplir mon vœu, je rencontrai sur la frontière de Galice un pèlerin aussi jeune que moi, qui allait à Compostelle dans la même intention. Nous nous saluâmes de part et d'autre fort poliment, et nous liâmes d'abord conversation avec toute la franchise de deux adolescens. Je lui dis que j'étais de Burgos, et il m'apprit qu'il était de l'Asturie de Santillana. Nous nous fîmes mutuellement confidence du sujet de notre voyage, que nous résolûmes d'achever ensemble. Nous nous rendîmes donc à Saint-Jacques, où nous nous acquittâmes de nos vœux.

Après cela nous nous remîmes en chemin pour retourner chez nous. Mais, quand nous fûmes à Ponteferrada, et qu'il fut question de nous séparer, l'un pour prendre la route des Asturies, et l'autre celle de Burgos, nous nous sentîmes tous deux tant

de répugnance à nous quitter, que nous ne pûmes nous y résoudre. Je ne sais, me dit le pèlerin, si vous êtes fâché de notre séparation; pour moi, j'en suis si mortifié, si affligé, que j'aurai bien de la peine à m'en consoler. Je puis vous dire la même chose, lui répondis-je; vos mœurs douces et vos manières agréables m'ont inspiré tant d'amitié pour vous, que je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point je suis touché de votre perte. Cela étant, répliqua-t-il, pourquoi nous dire un éternel adieu? Unissons-nous plutôt; lions nos fortunes et voyageons par toute l'Espagne. Faisons cette petite échappée; elle est pardonnable à deux enfans de famille.

Je ne me révoltai point contre une pareille proposition. Mon ami, dis-je à l'Asturien, car nous vivions déjà très-familièrement ensemble, je vous prendrais volontiers au mot, si j'étais mieux que je ne suis en espèces; mais je dépens d'un frère qui, parce qu'il est né quatre ou cinq années avant moi, est le maître du logis. Il ne m'a donné qu'une somme fort modique pour faire mon voyage, et il ne me reste

enfin que trois pistoles pour me rendre à Burgos. Je ne serais pas plus en fonds que vous, reprit-il, si je m'en fusse tenu à ce que j'ai reçu de mon père, qui est un vieillard avare; mais je vous avouerai que, de peur de manquer d'argent sur la route, je me suis muni par précaution d'une bourse de cinquante doublons, que j'ai trouvé moyen de m'approprier furtivement au logis. Avec ce petit trésor, continua-t-il, gagnons la ville de Salamanque, et là nous aviserons au parti qui nous sera le plus convenable.

Je ne manquai pas d'applaudir à la précaution de l'Asturien, toute condamnable qu'elle était; et, sur-le-champ nous déterminant à partir, nous tournâmes nos pas vers Salamanque. Je ne vous dirai pas pourquoi nous résolûmes d'aller à cette ville plutôt qu'à une autre, si ce n'est à cause de son université, que nous avions souvent entendu vanter et que nous étions bien aises de voir. Etant donc arrivés à Salamanque, nous allâmes loger dans une bonne hôtellerie, où d'abord mon compagnon de voyage fit venir un fripier qui

lui ôta son habit de pèlerin, et lui en fournit un de cavalier dans le goût du mien. Nous achetâmes en même temps du linge et d'autres choses qui nous étaient absolument nécessaires; ce qui fit faire à notre caisse une terrible évacuation; mais, en récompense, nous nous mîmes de manière que nous avions l'air de deux petits seigneurs.

Nous eûmes bientôt vu ce qu'il y a à voir de curieux dans la ville de Salamanque; et notre dessein n'étant pas de nous y arrêter long-temps, nous n'y demeurâmes que quatre ou cinq jours, au bout desquels il nous prit fantaisie d'enfiler la route de Madrid pour juger par nous-mêmes si la magnificence de la cour d'Espagne répondait à la superbe idée que nous en avions. Nous partîmes donc de grand matin de Salamanque par la voiture des capucins, portant tour à tour sur nos épaules un sac où était notre linge. Mais à peine fûmes-nous arrivés au village d'Alda-Luenga, que nous entendîmes derrière nous un bruit de sonnettes causé par trois mules qu'un muletier conduisait, et dont il y en avait deux à vide.

Nous l'arrêtâmes, quand il fut près de nous, pour lui demander où il allait. A Madrid, nous répondit-il. Et de combien, lui dis-je, vous contenteriez-vous pour voiturer jusqu'à là deux jeunes gaillards qui sont un peu courts d'espèces ? Messieurs, repartit le muletier, vous me donnerez ce qu'il vous plaira ; puisque je m'en retourne à vide, je veux bien que vous profitiez de l'occasion. Nous montâmes aussitôt, l'Asturien et moi, chacun sur une mule, et nous allâmes coucher à Villaflor, à l'entrée de la Castille-vieille.

Notre premier soin en arrivant à l'hôtellerie fut d'ordonner qu'on nous préparât un bon souper ; ce que l'hôte fit volontiers, nous jugeant en état de le bien payer. Lorsqu'il fut temps de souper, nous obligeâmes le muletier de se mettre à table avec nous, tant nous étions contens de lui. On nous servit un levraut en ragoût. Je fis d'abord quelque difficulté d'en goûter, craignant que ce ne fût un autre animal ; mais le muelțier nous répondit de l'intégrité de l'hôte ; et sur sa garantie nous en mangeâmes comme des affamés impuné-

nent. Le lendemain nous en agîmes avec lui de la même manière ; et le jour suivant, lorsque nous fûmes arrivés à Madrid, l'Asturien lui présenta une double pistole pour nous avoir voiturés ; mais il la refusa généreusement, tout muletier qu'il était, en nous disant qu'il ne voulait point prendre d'argent de deux cavaliers qui l'avaient si bien régalé sur la route.

Quand nous eûmes quitté ce voiturier désintéressé, nous demandâmes le quartier de la cour ; on nous l'enseigna ; nous nous y rendîmes, et là nous entrâmes dans une hôtellerie de fort belle apparence, et dont le maître nous mena lui-même à l'appartement qu'il nous destinait. Vous jugez bien que, nous voyant sans suite et sans équipage, il ne nous donna pas le plus beau de sa maison ; mais il nous en fit préparer un qui était assez propre, et où il y avait deux lits, dont des personnes plus délicates que nous se seraient fort bien accomodées. L'hôte, curieux de savoir qui nous étions, nous demanda ce qui nous amenait à Madrid, en nous priant de l'excuser s'il osait prendre cette liberté. Nous

ne lui eûmes pas plus tôt répondu que nous y venions seulement pour satisfaire l'envie que nous avions depuis long-temps de voir la première ville du monde, qu'il s'écria : Vive Dieu ! mes petits seigneurs, vous avez bien raison de l'appeler ainsi, puisque rien n'est comparable à Madrid. Aussi les rois catholiques y font-ils ordinairement leur demeure. Oui, poursuivit-il comme par enthousiasme, le seul palais du roi et les choses merveilleuses qu'il contient méritent qu'on vienne les admirer des extrémités de la terre. Vous serez charmés, par exemple, lorsque vous verrez l'arsenal qui a cent pas de longueur, et les garde-robes de Charles-Quint et des trois Philippe ses successeurs. Vous ne vous lasserez point de considérer la quantité d'armes d'or et d'argent qui y sont, de même que des pistolets, des dards et des harnois de chevaux de toutes les façons; mais surtout vous serez enchantés des six hommes à cheval tout couverts d'émeraudes, dont Emmanuel, duc de Savoie, fit présent à Philippe II. N'y eût-il que cela de curieux à voir à Madrid, vous ne devez pas vous repentir d'y être venus.

L'hôte, qui aimait à parler, nous aurait détaillé toutes les raretés de cette ville, si, voyant qu'il était temps de souper, nous ne l'eussions prié de faire mettre à la broche une perdrix et un lapereau, et de nous servir promptement, ce qu'il fit à la vérité; mais il revint pendant le repas, et il nous fallut essuyer une pesante description des beautés de Madrid et de son territoire. Néanmoins, quoiqu'il n'eût pas le talent d'embellir les objets qu'il peignait, il ne laissa pas d'irriter l'impatience que nous avions de les observer.

A peine était-il jour le lendemain quand nous nous levâmes; et, nous étant habillés à la hâte, comme si nous n'eussions pas eu un moment à perdre, nous sortîmes de l'hôtellerie avec empressement. Nous allâmes d'abord entendre la messe à Notre-Dame d'Almudena, qui passe pour une image apportée de la Terre-sainte par saint Jacques de Compostelle. Nous nous rendîmes ensuite à la grande place du marché, si fameuse par les courses de taureaux qui s'y font. Nous fûmes frappés de la magnificence des palais qui l'environnent, et

très-bon accueil; et sitôt qu'il sut que nous étions dans la résolution de nous consacrer au service de l'état, il fit éclater autant de joie que si nous eussions été deux guerriers de grande espérance : Mes enfans, nous dit-il, je suis ravi que vous ayez ces sentimens héroïques. Vous me paraissez des enfans de famille. C'est à vous principalement que la carrière de la gloire est ouverte, et c'est sur vous que la monarchie compte le plus. Vous ne pouvez de trop bonne heure commencer le noble métier des armes.

Après nous avoir parlé de cette sorte, il nous compta dix pistoles à chacun, et nous fit signer notre engagement. Il nous avertit ensuite de nous tenir prêts à partir dans trois jours pour Barcelonne, où deux galères nous attendaient pour nous conduire en Italie avec les autres soldats qu'il avait nouvellement levés. Bien loin de nous repentir de nous être enrôlés, nous nous en applaudissions; et le jour de notre départ étant venu, nous prîmes la route de Barcelonne au nombre de cent cinquante, tous jeunes gens bien disposés à soutenir l'honneur de la nation,

couchant toutes les nuits dans des granges sur de la paille fraîche, et vivant le jour de notre pain de munition.

Malgré notre frugalité, nous nous rendîmes gaîment à Barcelonne, où, trouvant nos galères prêtes à nous passer en Italie, nous nous embarquâmes en menaçant par des cris de joie les ennemis de l'Espagne, auxquels nous marchions. Le temps nous fut toujours favorable, et Gênes nous reçut bientôt dans son port. Nous n'y demeurâmes pas long-temps. Dès que nous eûmes pris terre, on nous envoya dans le Milanez joindre nos troupes, que commandait le comte de Monterey. On nous donna l'uniforme d'un régiment, et, ce qui fit autant de plaisir à l'Asturien qu'à moi, nous fûmes incorporés dans la même compagnie. Je ne doute pas, messieurs, continua don Joachim, que vous n'attendiez de moi la relation de quelque victoire remportée sur nos ennemis; mais je n'en ai point à vous faire. Car, outre que je servais sous un général dont la prudence dégénérait en timidité, ou, pour mieux dire, qui semblait avoir ordre de sa cour d'éviter toutes les occa-

sions de se battre, il arriva un incident qui changea la face de mes affaires. Mon camarade, qui aimait la dispute, en eut une un jour avec un soldat de notre régiment, et la fin de la querelle fut qu'ils résolurent de vider leur différend à la pointe de l'épée, et deux contre deux. L'Asturien me prit pour son second, et son adversaire choisit pour le sien un grivois de ses amis. Nous nous trouvâmes tous quatre à l'endroit écarté où nous nous étions donné rendez-vous. Là, je voulus réconcilier les deux disputeurs ; mais, au lieu d'en venir à bout, je ne fis que les enflammer davantage l'un contre l'autre, si bien qu'il fallut en venir aux prises. Je vis bientôt tomber l'Asturien d'un coup mortel qui lui fut porté, ce qui me mit dans une telle fureur, qu'après avoir tué mon homme, j'eus le bonheur de venger la mort de mon ami en perçant son vainqueur.

Notre combat fut à peine fini, qu'il arriva sur le champ de bataille trois soldats de notre compagnie, lesquels, ayant eu vent que quatre de leurs camarades avaient dessein de se battre, étaient accourus pour

les séparer; mais, voyant qu'ils étaient venus trop tard, ils se contentèrent de m'aider à donner la sépulture aux trois morts dans une grande fosse que nous creusâmes au bas d'une prairie. Après cela nous retournâmes au camp comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire.

Cette action ne laissa pas de faire du bruit dans l'armée, quoique ces sortes de combats n'en fassent guère ordinairement. Mon colonel, en ayant entendu parler, voulut me voir par curiosité. Je me présentai devant lui d'une manière soumise et respectueuse, mais libre. Il me parut frappé de ma figure et de mon air : Jeune homme, me dit-il, ta personne trahit le soin que tu prends de cacher ta naissance. Dis-moi la vérité : tu es noble. Ne crains pas que je te reproche d'avoir pris le parti des armes. La qualité de simple soldat ne peut que te faire honneur, quand tu serais de la plus illustre maison d'Espagne. Parle-moi donc confidemment. D'où es-tu, et quels sont tes parens ?

Je ne crus pas devoir lui faire un mystère de mon origine ; je la lui découvris. Il

ne l'apprit pas avec indifférence, et cessant de me tutoyer : Je suis ravi de vous avoir pénétré, me dit-il. Je veux m'intéresser à votre fortune; je vous prends sous ma protection. Je voulus lui témoigner ma reconnaissance; mais il ne m'en donna pas le temps : Oui, reprit-il avec précipitation, comptez que je vous avancerai dès que j'en trouverai l'occasion. Ce colonel était de la maison de Ponce de Léon, et par conséquent un homme de la première qualité. Je me sus bon gré de m'être fait un pareil protecteur. Je continuai donc à servir sur le même pied, en attendant l'honneur d'être officier subalterne.

Ayant perdu mon ami l'Asturien, je m'en fis bientôt un autre, qui s'attira mon affection par les talens agréables qu'il possédait, et principalement par celui de jouer de la guitare. Il en jouait si parfaitement, que tout le monde prenait un plaisir extrême à l'entendre, surtout quand il accompagnait de sa voix cet instrument. Aussi fut-il surnommé dans l'armée *le nouvel Orphée*. Nous nous attachâmes si fortement l'un à l'autre, ce camarade et moi, que nous

étions presque toujours ensemble. Comme il me trouvait de la voix, et que je lui paraissais très-disciplinable, il m'apprit la musique et à jouer de la guitare, de façon qu'au bout de six mois je devins un autre lui-même. Je commençai à me faire écouter des soldats et à partager avec lui leurs applaudissemens.

J'ai déjà dit que le comte de Monterey, notre général, ne prodiguait pas notre sang. Après nous avoir laissés dans l'inaction pendant dix mois, il reçut un ordre de la cour par lequel il lui était enjoint de renvoyer en Espagne quinze cents hommes de ses troupes pour grossir l'armée que le marquis de Los Velès assemblait en Aragon, et qu'on destinait à prévenir la révolte que les Catalans méditaient. J'eus le bonheur d'être du nombre de ceux qui furent détachés pour retourner en Espagne. Nous arrivâmes dans le Roussillon, et nous joignîmes, auprès de Tortose, l'armée des Espagnols, composée de quinze mille hommes.

Nous trouvâmes la Catalogne déjà soulevée. Le marquis de Los Velès attaqua brusquement et mit en fuite un gros de rebelles

qui, postés dans un lieu très-avantageux, s'étaient flattés de résister à nos premiers efforts ; ensuite, pénétrant dans le pays, il résolut d'emporter Cambriel, petite ville que les Catalans avaient fortifiée à la hâte pour en faire une place d'armes. Les assiégés répondirent avec tant de fermeté à la première sommation qui leur fut faite de se rendre, qu'il nous fallut faire un siége dans les formes. Nous dressâmes donc une batterie de canons qui foudroya pendant cinq jours les murs de Cambriel ; et néanmoins, malgré ce grand feu, les rebelles s'obstinèrent à vouloir encore se défendre ; mais les principaux d'entre eux les engagèrent à se soumettre sans prendre la précaution de capituler avec nous, négligence dont nous profitâmes un peu trop inhumainement, puisque nous entrâmes dans la ville comme des furieux, pillant et mettant tout à feu et à sang. Les femmes même, les vieillards et les enfans ne purent nous inspirer aucun sentiment de pitié ; ce qui ne devint pas moins funeste aux assiégeans qu'aux assiégés, parce que ces derniers, outrés de notre barbarie, et jugeant qu'ils ne devaient point

attendre de quartier, commencèrent à se battre en désespérés, pour vendre du moins leur vie à d'impitoyables ennemis, qui se montraient si altérés de leur sang. Pour moi, j'aurais été touché de ce spectacle, si la nécessité de me défendre ne m'en eût dérobé l'horreur. Je combattais sous les yeux de mon colonel, dont la vue, irritant ma fureur, m'excitait au meurtre et me rendait aussi barbare que les autres. Je fus trop long-temps dans la mêlée pour en pouvoir sortir sain et sauf. Je reçus plusieurs coups d'épée, dont un, entre autres, me porta par terre, où je demeurai parmi les morts et les blessés jusqu'à ce que les vainqueurs, ayant assouvi leur rage et détruit jusqu'au dernier habitant, se mirent à crier *vive le roi!* Aussitôt, tout blessé que j'étais et noyé dans mon sang, je ne pus entendre ce cri sans faire chorus, en disant d'une voix faible et mourante *vive le roi!*

Quelques heures après le combat, on vint enlever les blessés pour les transporter à Solsone, qui, ne s'étant pas jointe aux rebelles de Barcelonne, nous ouvrit les portes de ses hôpitaux. J'eus le bonheur de tomber

entre les mains d'un habile chirurgien, qui, ne trouvant aucune de mes blessures mortelles, me tira d'affaire en peu de temps. D'abord que je me vis en état de regagner notre camp, je m'y rendis.

A me voir si prompt à me ranger sous nos drapeaux, poursuivit don Joachim, vous vous imaginez peut-être que je brûlais d'impatience de faire quelque action d'éclat pour m'avancer dans le service. Si vous le croyez, vous êtes dans l'erreur. Apprenez la terrible impression que fit sur moi le siége de Cambriel : au lieu de me donner du goût pour la guerre, il m'en dégoûta pour toujours. Aussi pris-je la résolution d'aller demander mon congé à mon colonel. Il fut assez surpris de ma demande, après m'avoir vu combattre avec une valeur qu'il avait admirée; et il fit tout son possible pour dissiper la terreur dont mon esprit était frappé. Jeune homme, disait-il, c'est à votre peu d'expérience qu'il faut attribuer la faiblesse que vous faites paraître; quand vous aurez fait deux ou trois campagnes, vous verrez de sang-froid les plus sanglantes batailles, ou plutôt vous trouverez des charmes dans le

carnage. Ne me quittez point, et je vous promets le premier drapeau qui manquera dans mon régiment. Seigneur, lui répondis-je, vous avez trop de bonté; honorez de cet emploi quelque cavalier plus capable que moi de s'accoutumer aux horreurs de la guerre, et souffrez que je retourne dans mon pays pour y mener dans ma famille une vie plus douce. Je vous le permets, répliqua mon colonel; je ne prétends pas vous retenir malgré vous; le roi n'aime pas qu'on le serve par force : allez, je vous licencie.

Ayant été congédié de cette sorte, je me retirai vers la frontière d'Aragon, non sans crainte de rencontrer, avant que d'y arriver, quelque troupe de rebelles, qui, me voyant sous un habit de soldat espagnol, n'auraient pas manqué de me faire un mauvais parti. Mais par bonheur je passai impunément l'Èbre, et gagnai la ville de Calanda, où je m'arrêtai deux jours pour me reposer. Le troisième je me remis en chemin et pris la route de Calatayud; mais je m'égarai; et la nuit m'ayant surpris dans un endroit où il n'y avait aucune habitation, il fallut me résoudre à cou-

cher à la belle étoile; ce qui ne devait pas être fort mortifiant pour un homme qui avait souvent été au bivouac. Je m'étendis sur l'herbe auprès d'un buisson, et, ne pouvant dormir, mon estomac n'étant pas dans un état à me procurer un sommeil facile, je m'avisai de chanter pour m'ennuyer moins; mais je n'eus pas achevé l'air que je chantais, que mon oreille fut frappée du son d'une guitare qui accompagnait ma voix.

Je m'arrêtai aussitôt pour mieux écouter, et, n'entendant plus rien, je crus m'être trompé. Je recommence à chanter le même air, et en même temps l'instrument se fait encore ouïr. A ce prodige étonnant je me lève avec précipitation, et, apostrophant le joueur de guitare, tout troublé que j'étais, je m'écrie avec transport : Ou tu es le nouvel Orphée, mon camarade, ou tu es le diable. Je ne suis pas le diable, me répondit-il en se levant à son tour, car il était assis de l'autre côté du buisson; et venant m'embrasser avec vivacité : Je rends grâce au ciel, me dit-il, de retrouver mon cher élève. Par quel hasard nous ren-

controns-nous ici ? Je vous croyais mort, ou dans l'armée d'Espagne.

Je lui contai en peu de mots ce qui m'était arrivé; et comme sa franchise égalait la mienne, il m'avoua que, le jour de la prise de Cambriel, ayant trouvé moyen de s'échapper, il avait déserté sans façon, aimant mieux faire tout autre métier que celui de la guerre. J'ai quitté, ajouta-t-il, mon habit de soldat à Balvastro pour m'ôter l'air d'un déserteur, et je voyage en Espagne fort agréablement. Cela m'étonne, lui dis-je. Il me semble que, pour voyager avec agrément, il faut être bien en espèces, et je doute que vous le soyez. Voilà comme on juge mal des hommes, me répondit-il. Apprenez que ma guitare m'est d'une grande ressource. J'en vais jouer de ville en ville, et il n'y en a pas une d'où je ne sorte avec de belles et bonnes pièces d'argent. Je ne couche pas ordinairement au clair de la lune; et si cela m'arrive ce soir, c'est ma faute. Je me suis un peu trop amusé à la dînée; et, le jour m'ayant manqué ici, j'ai jugé à propos d'y passer la nuit. Je suis ravi de cette aventure, puis-

qu'elle nous rassemble; et si vous êtes encore curieux de parcourir l'Espagne, vous n'avez qu'à vous joindre à moi. Je m'offre à vous mener dans toutes ses provinces, et nos guitares en feront les frais. Vous jouez bien de cet instrument, et vous n'avez plus besoin que de quelques-unes de mes leçons pour être égal à moi.

Vous le dirai-je, messieurs? continua le cadet Rodillas, je me laissai débaucher. Le lendemain, dès la pointe du jour, nous quittâmes notre gîte, sans être obligés de compter avec notre hôte, et nous nous rendîmes dans la matinée à Calatayud, où d'abord nous nous informâmes s'il y avait un luthier dans la ville. Il nous fut répondu que oui, et l'on nous apprit où il demeurait. Nous allâmes aussitôt chez lui; nous lui demandâmes s'il avait des guitares à vendre. Il nous en montra plusieurs. Mon camarade en fit l'essai; et, en ayant trouvé une bonne, il l'acheta. Il me mena de là chez un fripier, où il me fit laisser mon habit de soldat pour en prendre un autre, quoique je n'eusse pas tant à risquer que lui, n'étant pas un déserteur.

Après cela, mourant de faim, nous entrâmes dans une hôtellerie, où nous dînâmes comme des voyageurs qui n'avaient ni bu ni mangé depuis vingt-quatre heures.

A la fin du repas, l'hôtesse, femme gaillarde, jeune encore, et veuve depuis un an d'un vieux mari qu'elle paraissait avoir parfaitement oublié, entra dans la salle où nous étions en nous disant d'un air poli : Seigneurs cavaliers, êtes-vous contens du ragoût de veau et de l'épaule de mouton qu'on vous a servis? Très-contens, madame, lui répondit mon camarade fort civilement, de même que du vin. Pour le vin, reprit l'hôtesse, il est du meilleur crû de la Manche, et j'ose dire que le roi n'en boit pas de plus délicat. Je n'en doute pas, repartit-il d'un ton railleur, et je sais bon gré à notre étoile de nous avoir amenés dans cette hôtellerie, où je ferais volontiers un long séjour, si l'on goûtait nos talens à Calatayud. Et quels sont vos talens, messieurs? nous dit-elle. Nous sommes deux musiciens, répondit mon compagnon. Nous chantons assez bien, et nous jouons

encore mieux de la guitare. Nous allons de ville en ville montrer notre savoir-faire, et nous en vivons grassement. Mais, ajouta-t-il, comme vous n'êtes pas obligée de nous en croire sur notre parole, il faut que nous vous fassions voir un échantillon de notre mérite. En même temps, prenant nos guitares, et les ayant accordées, nous commençâmes à jouer tous deux et à chanter alternativement.

Quand nous eûmes chanté et joué deux ou trois airs, nous nous arrêtâmes. Nous n'eûmes pas besoin de demander à l'hôtesse si elle était bien affectée de ce qu'elle venait d'entendre. Par sainte Cecile! s'écria-t-elle, voilà qui est ravissant. Je ne suis plus en peine de savoir si vous faites bien vos affaires avec vos voix et vos instrumens. Vous devez gagner des millions; je suis sûre que vous tirerez beaucoup d'argent de Calatayud, car c'est une ville où l'on aime fort les nouveautés. Lorsqu'il y vient des Savoyards montrer la curiosité, ces drôles-là retournent dans leurs montagnes chargés de maravédis : Madame, dit fièrement mon camarade, les maravédis sont

faits pour ces sortes de gens-là, qui ne divertissent que la populace. Pour nous, qui, consacrés aux plaisirs de la noblesse, ne nous présentons que dans les grandes maisons, nous ne recevons que des pistoles.

Impatiens de voir s'il y avait lieu d'espérer que nous ferions une bonne récolte à Calatayud, nous allâmes sur le soir chez une des premières personnes de la ville. Nous nous fîmes annoncer comme deux musiciens qui couraient le pays, et qui se donnaient pour de grands joueurs de guitare. Il y avait là grosse compagnie. Tout le monde témoigna une vive curiosité de nous entendre; et là-dessus on nous fit entrer. Nous nous présentâmes d'une façon qui fit connaître que nous n'étions pas des misérables : Messieurs, nous dit le maître du logis, voyons un peu ce que vous savez faire; je vous avertis que vous avez pour juges de fins connaisseurs. Tant mieux, m'écriai-je, c'est ce que nous demandons. A ces mots je pris ma guitare, et jouai un air que j'accompagnai de ma voix. Aussitôt toute l'assemblée m'applaudit unanimement, les uns louant la douceur de ma

reurs. Les uns ainsi que les autres étaient charmés d'entendre nos voix et nos instrumens ; et s'ils ne nous lâchaient pas des doublons, du moins tirions-nous d'eux des écus ; si bien que, recevant vingt fois plus que nous ne dépensions dans les hôtelleries, nous grossissions de jour en jour notre trésor.

Je passerai sous silence, poursuivit don Joachim, les villes, bourgs et bourgades où nous fîmes valoir notre talent, pour en venir tout d'un coup à Séville, le théâtre de nos exploits. C'est principalement dans cette capitale de l'Andalousie qu'on fait honneur aux étrangers qui se distinguent par des talens utiles ou agréables. Dès qu'on apprit dans la ville qu'il y était arrivé deux grands joueurs de guitare, nous fûmes accablés de curieux qui, voulant savoir si la renommée avait tort ou raison de vanter notre habileté, venaient nous presser de contenter l'envie qu'ils avaient de nous entendre, et surtout les cavaliers qui se piquaient de bien jouer de cet instrument. Ils paraissaient plus charmés les uns que les autres de notre façon de jouer, qui leur semblait, disaient-

ils, raffiner le goût. Ils ne pouvaient se lasser de nous admirer. Il y en eut même plusieurs qui, pour apprendre nos raffinemens, voulurent devenir nos écoliers, et qui payèrent bien les leçons que nous leur donnâmes.

Il y avait déjà deux mois que nous étions à Séville, et nous y avions gagné beaucoup d'argent, lorsque la discorde vint secouer sur nous son flambeau. J'ignore ce qui déplut en moi à mon camarade; mais je commençai à découvrir en lui des défauts que je n'avais point remarqués. Nous avions eu jusqu'alors assez de complaisance l'un pour l'autre; nous cessâmes d'en avoir. Chacun de nous ne voulant faire que sa volonté, nous devînmes contredisans, et nous nous brouillâmes enfin. Camarade, dis-je au déserteur, je vois bien que nous ne sommes pas nés pour vivre ensemble. Il faut nous séparer à l'amiable. C'est ce que j'allais vous proposer, interrompit-il avec précipitation; vous me prévenez. Partageons les effets de notre société, qui consistent en quatre cents pistoles, et que chacun de nous fasse de son côté ce que bon lui semblera. Je le

pris au mot brusquement, et nous nous dîmes un éternel adieu.

Je m'applaudis de me voir défait d'une si mauvaise compagnie, qui dans le fond ne me convenait point du tout. Je m'étais souvent repenti de m'être associé avec un déserteur, et de mener une vie si peu digne de ma naissance; mais je m'étais toujours contenté de me faire ces reproches, sans avoir le courage d'abandonner un pareil compagnon.

Enfin, notre séparation s'étant faite de gré à gré, je m'occupai l'esprit du parti que j'avais à prendre: A quoi vais-je me résoudre? dis-je en moi-même. Faut-il retourner à la guerre? Non; j'y ai renoncé pour jamais. J'aime mieux regagner Burgos pour aller rejoindre mon frère, qui, ne sachant ce que je suis devenu, doit être fort en peine de moi. C'est à quoi je me déterminai. Pour arriver plus tôt à cette ville, qui est fort éloignée de Séville, je résolus de m'y rendre par mer, si je trouvais quelque vaisseau qui fût prêt à mettre à la voile pour la côte de Biscaye. J'appris qu'il en avait un qui devait partir le lendemain avant

l'aurore pour Saint-Andero. Je ne manquai pas de profiter d'une occasion qui ne pouvait être plus favorable, puisque de Saint-Andero à Burgos il n'y a pas vingt lieues Je m'embarquai donc sur ce bâtiment avec une douzaine de passagers, tant Biscayens que Navarrois, qui retournaient dans leur pays.

Nous avions déja doublé le cap de Saint-Vincent, et nous nous attendions à faire une heureuse et courte navigation, lorsqu'un gros vaisseau de Barbarie vint fondre sur nous sans que nous pussions l'éviter. Le corsaire qui en était le maître nous somma de nous rendre sans faire la moindre résistance, nous menaçant, en cas de refus, de nous couler à fond; ce que nous jugeâmes à propos de prévenir en nous laissant prendre et charger de fers avec la plus grande docilité. Vous jugez bien qu'on n'oublia pas de nous fouiller depuis les pieds jusqu'à la tête; et ce ne fut pas une petite satisfaction pour le pirate de trouver dans mes poches une bourse de cent doublons. Il en parut tout réjoui; et jugeant par là que j'étais homme à payer

une grosse rançon, il affecta de me distinguer des compagnons de mon infortune, dont il n'avait pas trouvé le gousset si bien garni que le mien. Il m'adressait la parole plutôt qu'à eux, et je m'apercevais que, satisfait de mes réponses, il se laissait agréablement prévenir en ma faveur.

Remarquant que j'avais une guitare attachée aux épaules, il me demanda si je savais jouer de cet instrument : Patron, lui dis-je, vous en pourrez juger vous-même quand il vous plaira. Hé bien, reprit-il, contente ma curiosité. Voyons ce que tu sais faire. Aussitôt, accordant ma guitare, j'en jouai et je l'accompagnai de ma voix, quoique je ne fusse guère en humeur de chanter. Le corsaire me parut très-content de moi : Captif, me dit-il, rends grâces au ciel des talens que tu as reçus de lui. Ta condition n'en sera pas plus mauvaise. Quand nous serons à Alger, je t'apprendrai à quoi je veux t'employer dans ma maison.

Ce pirate, qui avait pris le turban et le nom de Pegelin, était un renégat espagnol de la province de Navarre. Il avait été ar-

mateur à Saint-Sébastien, et, mécontent du service d'Espagne, il s'était attaché à celui de la république d'Alger. J'étais bien en peine de savoir quel pouvait être l'emploi qu'il me destinait; mais j'en fus instruit sitôt que nous fûmes arrivés chez lui : Captif, me dit-il, tu as le bonheur de me plaire. Pour t'en donner une marque certaine, je veux te mettre entre les mains Targut, mon fils, qui commence sa dixième année. Enseigne-lui la langue castillane : mais montre-lui en même temps à chanter et à jouer de la guitare. Voilà ce que j'exige de toi; et quand tu lui auras appris ces trois choses, sois assuré que ma reconnaissance surpassera ton attente.

Je dis à Pegelin que je me trouvais trop honoré d'une pareille commission, et que je n'épargnerais rien pour m'en acquitter au gré de ses désirs. Le Navarrois, voulant que je visse son fils, le fit appeler et me le présenta. Je ne fus point mal affecté de la figure de ce jeune Turc. Comme il parlait un peu espagnol, je lui adressai la parole, et il me répondit de façon que je jugeai qu'il avait du bon sens et de l'esprit.

Néanmoins j'eus beau m'assujettir à passer tous les matins dans son appartement deux ou trois heures et autant l'après-dîner, Targut ne fit d'abord que des progrès très-lents; mais, comme ma liberté dépendait de réussir dans mon entreprise, je ne me rebutai point. Au contraire, je me donnai tant de peine, qu'à force de lui rebattre la même chose, je parvins insensiblement à lui rendre mes leçons utiles.

Je lui appris à chanter méthodiquement et à jouer assez bien de la guitare; ce qui ne laissa pas d'être l'ouvrage de quatre années entières; encore ne pus-je pas faire de lui un élève parfait. Heureusement, son père, qui n'était pas un fin connaisseur, s'imaginant que j'en avais fait un habile musicien, m'en félicitait tous les jours, sans pourtant me parler de me remettre en liberté. Mes jours à bon compte s'écoulaient dans l'esclavage, et je crois que j'y aurais passé bien du temps encore, s'il ne fût point arrivé dans la maison du corsaire un événement que vous n'entendrez pas sans plaisir.

Pegelin avait chez lui une jeune captive

grenadine, appelée Zeinabi, qu'il avait enlevée dans une de ses courses et dont il était idolâtre. Il la tenait enfermée dans un appartement où personne que lui n'entrait. Il passait les jours entiers à lui donner des marques de sa passion, lorsqu'elle tomba malade. On fit aussitôt venir les plus habiles médecins de la ville, qui, n'ayant fait pour la guérir qu'épuiser inutilement leur science, déclarèrent que Zeinabi était attaquée de la *consomption.* Le corsaire demanda aux médecins ce que c'était que ce mal. C'est un mal, lui répondit le plus ancien de ces Hippocrates, causé par un suc corrosif, qui, se mêlant dans la masse du sang, dessèche insensiblement toutes les parties du corps jusqu'à la mort. Cette maladie, ajouta-t-il, est commune en Angleterre, et beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe en meurent; cela est particulier à cette nation, et je ne me souviens pas d'avoir ouï dire que la consomption se soit jamais introduite ni en Espagne, ni en Afrique. Mais, messieurs les docteurs, s'écria l'amoureux Navarrois, effrayé de ce discours, n'y a-t-il donc point de remède

Néanmoins j'eus beau m'assujettir à passer tous les matins dans son appartement deux ou trois heures et autant l'après-dîner, Targut ne fit d'abord que des progrès très-lents; mais, comme ma liberté dépendait de réussir dans mon entreprise, je ne me rebutai point. Au contraire, je me donnai tant de peine, qu'à force de lui rebattre la même chose, je parvins insensiblement à lui rendre mes leçons utiles.

Je lui appris à chanter méthodiquement et à jouer assez bien de la guitare; ce qui ne laissa pas d'être l'ouvrage de quatre années entières; encore ne pus-je pas faire de lui un élève parfait. Heureusement, son père, qui n'était pas un fin connaisseur, s'imaginant que j'en avais fait un habile musicien, m'en félicitait tous les jours, sans pourtant me parler de me remettre en liberté. Mes jours à bon compte s'écoulaient dans l'esclavage, et je crois que j'y aurais passé bien du temps encore, s'il ne fût point arrivé dans la maison du corsaire un événement que vous n'entendrez pas sans plaisir.

Pegelin avait chez lui une jeune captive

grenadine, appelée Zeinabi, qu'il avait enlevée dans une de ses courses et dont il était idolâtre. Il la tenait enfermée dans un appartement où personne que lui n'entrait. Il passait les jours entiers à lui donner des marques de sa passion, lorsqu'elle tomba malade. On fit aussitôt venir les plus habiles médecins de la ville, qui, n'ayant fait pour la guérir qu'épuiser inutilement leur science, déclarèrent que Zeinabi était attaquée de la *consomption*. Le corsaire demanda aux médecins ce que c'était que ce mal. C'est un mal, lui répondit le plus ancien de ces Hippocrates, causé par un suc corrosif, qui, se mêlant dans la masse du sang, dessèche insensiblement toutes les parties du corps jusqu'à la mort. Cette maladie, ajouta-t-il, est commune en Angleterre, et beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe en meurent; cela est particulier à cette nation, et je ne me souviens pas d'avoir ouï dire que la consomption se soit jamais introduite ni en Espagne, ni en Afrique. Mais, messieurs les docteurs, s'écria l'amoureux Navarrois, effrayé de ce discours, n'y a-t-il donc point de remède

contre une si dangereuse maladie? Nous n'en savons aucun, reprirent-ils, et la mort en est la fin ordinaire. A ces mots les médecins se retirèrent, abandonnant Zeinabi, et laissant Pegelin dans la dernière consternation.

Le voyant dans un accablement mortel, j'en eus pitié. Je m'approchai de lui respectueusement : Patron, lui dis-je, l'état affreux où vous êtes perce votre esclave de la plus vive douleur. Puisque les médecins, qui devraient avoir des remèdes propres à guérir toutes sortes de maux, n'en ont point pour Zeinabi, permettez que mes talens lui en fournissent. Le mal de cette dame ne me paraît rien autre chose qu'une mélancolie noire qui peut se dissiper en excitant tout à coup en elle une émotion qui lui cause une dilatation de cœur. Pour cet effet, souffrez que je mette en usage un moyen qui me vient dans l'esprit. Qu'il me soit permis d'entrer dans l'appartement de Zeinabi, et d'essayer si par les sons les plus extraordinaires de ma guitare je ne lui causerai pas quelque révolution subite et salutaire. Je veux bien, dit le corsaire,

que vous fassiez cette épreuve, quoique je n'en attende pas un grand effet. Si elle ne produit aucun bien, elle ne peut faire aucun mal. D'ailleurs, ajouta-t-il, dans les maladies auxquelles on ne connaît rien, il est bon de donner un peu au hasard.

Je me préparai donc à faire le personnage d'un médecin de nouvelle espèce. Je pris ma guitare, et je suivis mon patron jusqu'à la chambre où était couchée Zeinabi : Captif, me dit-il en me montrant cette dame étendue tout de son long dans un lit de taffetas de la Chine, considère attentivement cette jeune dame. Ne serait-ce pas le plus grand des malheurs pour moi, si la mort me la ravissait? Seigneur, lui répondis-je, vous auriez raison d'en être inconsolable. Mais le ciel, qui veille à la conservation de ses plus beaux ouvrages, ne permettra pas que Zeinabi disparaisse au commencement de ses plus beaux jours. Véritablement je n'ai jamais rien vu de plus piquant que le visage de cette Grenadine. Si j'étais impatient de savoir quel succès aurait mon essai, Pegelin, qui l'était encore davantage, me fit signe de le commencer.

Alors je fis entendre ma voix. Je chantai un air tendre, que j'accompagnai des plus doux sons de ma guitare; mais, remarquant qu'un air de ce caractère au lieu de diminuer, augmentait la langueur de la malade, je pris subitement le parti de chanter des chansons badines; et comme rien n'est tel que d'être ému soi-même pour émouvoir les autres, je fis, en jouant de mon instrument, les contorsions les plus outrées et les grimaces les plus ridicules; ce que je n'eus pas continué une demi-heure, que Zeinabi tout d'un coup se mit à faire de grands éclats de rire. A cet effet prodigieux de ma guitare, ou, si vous voulez, de mes gestes extravagans, l'amoureux renégat sentit une joie extrême; ensuite, voyant qu'elle riait toujours comme si elle n'eût pu s'en empêcher, il en fut alarmé. Il craignit que notre épreuve n'eût troublé subitement l'esprit de sa belle Grenadine. Je ne savais pas bien moi-même ce que j'en devais penser. Heureusement, Zeinabi nous rassura bientôt; elle cessa de rire, et dit à Pegelin : Mon cher ami, ne tremblez plus pour moi. Ce captif vient de me guérir.

Ma mélancolie n'a pu tenir contre sa façon de chanter et de jouer de la guitare. Je me sens tout autre que je n'étais il y a un moment. Je n'en puis trop remercier ce grand médecin, qui a su mieux que les autres trouver le remède qu'il me fallait. Je crois que vous voudrez bien, à ma prière, lui accorder sa liberté. Ah! madame, lui répondit le pirate, c'est le moindre prix qu'il doit attendre de ma reconnaissance. Laissez-moi le soin de vous acquitter envers lui, et fiez-vous-en au compte que je lui tiens d'avoir sauvé ce que j'aime.

Effectivement, je n'eus point affaire à un ingrat : Chrétien, me dit-il en particulier dès le même jour, tu ne serais point assez payé de ce que tu as fait pour ma maîtresse et pour mon fils, si je me contentais de briser tes fers et de te renvoyer dans ton pays, quoique, entre nous, je pusse tirer une grosse rançon d'un esclave tel que toi. Tiens, ajouta-t-il en me présentant une bourse, je te rends avec la liberté cette bourse, qui est la même que je te pris le jour que tu tombas entre mes mains. Tu verras donc les côtes d'Espagne incessamment; et, ce qui

me fait plaisir, tu n'auras pas, en rejoignant tes parens, une histoire fort lamentable à leur conter de ton esclavage.

Quand je n'aurais remporté d'Alger que ma bourse et ma personne, j'aurais été très-satisfait de mon sort; mais il était décidé que j'en partirais avec un plus grand sujet de contentement. Le lendemain l'esclave favorite de Zeinabi, ayant trouvé moyen de me parler sans témoins, me dit en me mettant une petite boîte entre les mains: Tenez, jeune Castillan, ma maîtresse, craignant que le seigneur Pegelin ne vous ait pas récompensé comme vous le méritez, vous prie de recevoir de sa part cet écrin, qu'elle vous recommande seulement d'avoir soin de cacher. Cette recommandation me causa beaucoup d'inquiétude; je jugeai que la Grenadine m'avait fait ce présent à l'insu du patron, et j'eus peur que, si ce corsaire venait à découvrir cela avant mon départ, mes affaires ne prissent une mauvaise face; ce qui par bonheur n'arriva point; car, m'étant bientôt embarqué sur un vaisseau léger, qui gagna le détroit en peu de temps, j'allai prendre terre à Tariffa.

Je fus à peine dans ce village, qu'impatient, comme Pandore, d'ouvrir ma petite boîte, je satisfis ma curiosité dès que je le pus sans être vu de personne. J'y trouvai dix pierres précieuses de toutes sortes. Quoique je ne me connusse point en pierreries, celles-là me parurent si belles, que je n'hésitai point à les croire d'un grand prix. Je regardai d'abord ces brillans effets avec ravissement; mais la crainte vint bientôt modérer ma joie : Par quels chemins, disais-je, pourrai-je me rendre sûrement à Burgos? D'y aller par mer jusqu'à Saint-Andero, ce serait m'exposer à tomber au pouvoir d'un autre pirate; si j'y vais par la voie des muletiers, et que ces drôles me sentent en fonds, je suis un homme volé. Que dois-je donc faire dans l'embarras que mon trésor me cause? Faisons ce que le ciel sans doute m'inspire en ce moment; prenons la route de Burgos sous ce misérable habillement dont je suis revêtu. C'est un moyen sûr de tromper les voleurs.

Je m'arrêtai à cette idée; et, cachant mes richesses avec plus de soin que jamais, je me mis en chemin du côté de Séville, comme

un pauvre captif qui revenait de Barbarie après cinq ans d'esclavage. Pour mieux faire le gueux, je demandais dans les hôtelleries à coucher sur la paille, après avoir soupé d'un morceau de pain et de fromage. Je mendiais même quelquefois sur les grands chemins, lorsque j'y rencontrais des gens dont la mauvaise mine me faisait trembler pour mes diamans ; ce qui me causa mille frayeurs, car je trouvai sur ma route je ne sais combien de ces personnes-là. Pour n'abuser pas plus long-temps de votre attention, messieurs, continua don Joachim, je vous dirai qu'en voyageant de cette manière ingénieuse, je suis venu jusqu'ici sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Voilà mon histoire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous n'ayez envie de voir le présent que m'a fait Zeinabi : je vais vous le montrer. En même temps, tirant du fond de sa poche un petit écrin qu'il ouvrit, il étala devant nous trois diamans, deux turquoises, deux rubis et trois émeraudes. Nous les considérâmes pièce à pièce, et nous fûmes charmés de leur beauté. Combien, dit Ferrari, tout cela peut-il valoir?

Don Mathias de Grajal va nous le dire, s'écria don Sébastien, car il se connaît comme un joaillier en pierreries. Grajal, après les avoir attentivement examinées, estima le tout ensemble dix mille ducats; sur quoi nous félicitâmes à l'envi don Joachim, que nous surnommâmes *l'heureux esclave.* Nous ne laissâmes pas, tout en badinant, de lui reprocher d'avoir quitté l'armée du roi en Catalogne, et de s'être faufilé avec un déserteur. Véritablement, mon frère, lui dit don Sébastien, nous ne pouvons concilier la valeur que vous fîtes paraître au siége de Cambriel avec la faiblesse ou plutôt l'indigne terreur qui vous dégoûta du service. Mon frère, lui répondit don Joachim, prenez-vous-en à la nature, qui nous forme tels qu'il lui plaît; au reste, j'ai payé de ma personne dans l'occasion; qu'un autre remplisse ma place aussi bien que moi.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des nouvelles que Gonzalez apprit, et qui furent cause qu'il quitta le château de Ferrari pour retourner à Madrid. Dans quel état il retrouva ses associés, et du nouveau malheur qui lui arriva.

Don Joachim de Rodillas ne fut point de trop dans notre société. On peut dire même qu'il en augmenta les charmes par la gentillesse de son esprit et par ses talens. Il avait déjà quatre mois que nous vivions ensemble dans les plaisirs innocens qu'on peut prendre à la campagne, quand nous apprîmes que le duc d'Ossone, revenu depuis peu de son gouvernement de Naples, avait été arrêté par ordre du roi et conduit au château d'Almeda.

Quoique cette nouvelle ne dût pas fort m'intéresser, pour les raisons que j'ai déjà dites, je ne laissai pas d'y être très-sensi-



Trois ou quatre hommes vinrent, à l'improviste, me prendre entre leurs bras.

ble. J'aimais d'inclination le duc d'Ossone, bien que je connusse ses défauts. Je les trouvais compensés par tant de belles qualités, que je lui pardonnais volontiers le chagrin qu'il m'avait causé. Je fus si touché de son malheur, que je priai Ferrari de me permettre d'aller faire un tour à Madrid, pour savoir par moi-même l'état présent des affaires de ce seigneur. Ferrari me le permit, à condition qu'après cela je viendrais le rejoindre. Je le lui promis; ensuite, sans perdre de temps, je me rendis à Madrid avec un muletier de Burgos.

Néanmoins, quelque impatience que j'eusse d'apprendre la situation des affaires du duc d'Ossone, je commençai par m'occuper de mes propres intérêts. J'allai voir mes dames associées, qui d'abord me firent des reproches de ne leur avoir pas donné de mes nouvelles depuis mon départ de Madrid. Quelle négligence! me dit la segnora Dalfa. Quand vous ne prendriez aucune part à notre société, vous n'en paraîtriez pas plus détaché. Cependant, ajouta-t-elle, notre petit commerce ne va pas mal, et nous le faisons aller de mieux en mieux tous les

jours, ma nièce et moi, par la façon dont nous nous y prenons. Savez-vous bien que nous avons actuellement en caisse douze cents pistoles ? Que dites-vous ? m'écriai-je là-dessus : il faut que vous ayez bien rajeuni de vieux visages, pour avoir amassé une somme si considérable. Oh ! pour cela, je vous en réponds, dit en riant Bernardina ; il nous a passé par les mains bien des faces décrépites ; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les plus vieilles paraissent au-dessous de quarante ans.

Après une assez longue conversation, je voulus prendre congé des dames ; mais la tante me retint : Attendez, Gonzalez, me dit-elle ; j'ai dans un sac quatre cents pistoles, qui sont le tiers du fonds de notre caisse, et que nous avons mises à part pour vous être délivrées à la première vue. En même temps elle alla chercher le sac, et me le remit en m'assurant qu'il me serait toujours tenu un compte fidèle de l'argent qui entrerait dans notre caisse. Je fus charmé du bon procédé de mes associées, et je leur fis sur cela mille complimens. Je ne pouvais assez admirer leur bonne foi,

quoiqu'elle fût peut-être moins admirable que je ne pensais. Que sais-je en effet si mes quatre cents pistoles faisaient le tiers du fonds de la caisse ? Mais j'aurais eu tort de n'être pas content de mon partage. Pour des femmes qui pouvaient me traiter plus mal, c'était en user noblement avec moi.

Après avoir quitté ces dames, je retournai promptement chez Andresillo, où j'étais toujours logé, pour serrer mon sac dans ma valise. Ensuite je pris le chemin de l'hôtel d'Ossone, dans l'espérance de rencontrer aux environs quelque domestique de ma connaissance. Je ne fus pas trompé dans mon attente ; je vis sortir de chez le duc un grand garçon que je reconnus pour l'avoir vu en Sicile petit page de son excellence. Je le saluai civilement, et l'abordant d'un air honnête : Seigneur Cylindro, lui dis-je, vous ne me remettez point, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi, me répondit-il; vous êtes le seigneur Estévanille Gonzalez. Je vous débrouille aisément, quoique vous soyez un peu changé. Et moi de même, repris-je, mon cher camarade, je vous ai démêlé d'abord, bien

que vous ayez crû de trois coudées de haut pour le moins depuis notre séparation. Hé bien ! donnez-moi, de grâce, des nouvelles de mon ancien maître, que j'aime toujours autant que je l'aimais lorsque j'étais à son service. Nous ne sommes pas ici, repartit Cylindro, dans un endroit propre à nous entretenir des affaires d'un seigneur qui nous est si cher; mais entrons dans le premier cabaret, et, en buvant une bouteille de vin de Lucène, je vous apprendrai dans quel embarras notre vice-roi s'est plongé de gaîté de cœur. Je n'eus garde de laisser échapper une occasion si favorable d'être instruit de ce que je voulais savoir. Nous allâmes dans une hôtellerie, où Cylindro, après avoir bu un coup, prit la parole dans ces termes :

Etiez-vous à Madrid lorsque le duc d'Ossone y fit son entrée ? Non, lui répondis-je; j'étais dans le château qu'un gentilhomme de mes amis a aux portes de Burgos. Je vivais là dans les plaisirs d'une agréable société, sans prendre aucune part aux événemens de la cour. J'ignorais même que son excellence fût de retour de son gouvernement de

Naples. Je ne savais que sa prison, que j'ai apprise depuis deux jours. Vous auriez vu, reprit Cylindro, la plus superbe entrée de vice-roi que vous puissiez vous imaginer. Jamais gouverneur de la Nouvelle-Espagne n'en a fait une si fastueuse, ni, entre nous, une plus imprudente. Aussi tous les Espagnols sensés qui en ont été témoins l'ont-ils censurée en l'admirant. Les ennemis de mon maître, qui sont en grand nombre et fort puissans, n'ont pas manqué de lui faire un crime du pompeux appareil de sa suite, de la magnificence des présens qu'il a faits à la famille royale, et des richesses qu'il a apportées d'Italie, disant qu'on pouvait juger par là de son désintéressement et de la fidélité de son administration.

Ce qu'il y a de plus malheureux, poursuivit le page, c'est que le roi sans doute s'est laissé prévenir contre lui, puisqu'après l'avoir parfaitement bien reçu, il l'a envoyé au château d'Almeda. Si l'on en peut croire les amis et les partisans de la maison de Giron, ce n'est qu'un orage qui passe. Ils disent que ce vice-roi, en faveur des services importans qu'il a ren-

dus à l'état, et des belles actions qu'il a faites en Sicile, où il est adoré, triomphera de tous ses envieux et retournera bientôt à Naples. Je le souhaite, mais je ne le crois pas; et je tremble pour lui quand je pense qu'il a pour ennemis le comte de Benevent, don Balthazar de Zuniga, et le comte duc d'Olivarès, qui sont les trois plus puissans seigneurs de la cour, surtout les deux derniers, qui partagent entre eux le gouvernement de la monarchie. Je crains que ces redoutables adversaires, qui ont eu le pouvoir de perdre le duc de Lerme et son fils, n'accablent aussi mon maître.

Oh que non! dis-je à Cylindro; il faut espérer qu'ils ne viendront point à bout d'engager le roi à payer de la plus noire ingratitude les services d'un homme qui, sans contredit, fait le plus d'honneur à la nation espagnole. Je n'en sais rien, répliqua le page. Malgré tant d'entreprises qui ont tourné à la gloire de la couronne et qui parlent pour lui, on ne le trouvera point innocent; que dis-je? on lui en fera des crimes au lieu de les louer. Je ne vois que trop le sort que ses trois ennemis lui

préparent. Ils ne se contentent pas de travailler avec chaleur à sa perte : en attendant ils lui font garder une étroite et rigoureuse prison. Je n'y puis penser sans me sentir pénétré d'une vive douleur. Enfermé dans le château d'Almeda, il n'a pour tous serviteurs que deux de ses domestiques, qui n'ont pas la liberté de sortir, et pour toute compagnie le gouverneur du château, avec six archers de la garde ; encore ce gouverneur est-il son ennemi offensé. Grand Dieu ! est-ce là le traitement qu'on doit faire à un vice-roi qui n'a jamais eu son pareil au monde ?

Cylindro s'attendrit à cet endroit et répandit quelques larmes. Je ne pus me défendre de suivre son exemple. Après quoi je lui demandai des nouvelles de Thomas et de Quivillo. Pour Thomas, me dit-il, la goutte le tient cloué dans un fauteuil à l'hôtel. A l'égard de Quivillo, il se porte à merveille, et il attend comme moi la fin de l'affaire de monseigneur pour se régler là-dessus.

Après avoir eu cet entretien, nous nous quittâmes le page et moi. Il alla s'acquitter

d'une commission dont la duchesse l'avait chargé; et moi je me rendis à l'hôtel d'Ossone pour voir Thomas et Quivillo. D'abord je me fis conduire à l'appartement de ce dernier, qui me reçut aussi gracieusement que le pouvait faire un homme accablé de chagrin : Seigneur, lui dis-je, j'arrive de Burgos à Madrid, et sur la nouvelle affligeante que j'ai apprise, je viens vous témoigner que personne n'en est plus vivement touché que moi, malgré le sujet que son exellence m'a donné de me plaindre d'elle. Oh! monseigneur n'est plus dans les sentimens où vous l'avez vu, me répondit Quivillo; il a reconnu son injustice à votre égard, et je lui ai entendu dire plus d'une fois qu'il s'en repentait. En me disant cela, lui répliquai-je, vous me rendez son malheur plus sensible. Je suis ravi, reprit-il, de vous voir toujours affectionné à ce seigneur, qui vous tiendra compte, peut-être plus tôt qu'on ne pense, de l'intérêt que vous prenez à son sort; car il faut espérer que tous les chefs d'accusation intentés contre lui paraîtront à ses juges autant de témoignages rendus en sa faveur. Ils trou-

veront qu'on lui fait des crimes de ses exploits les plus glorieux et les plus avantageux à l'état. En un mot, pour peu d'atteution que le roi veuille faire au mémoire que madame la duchesse d'Ossone lui a présenté pour la délivrance de son époux il sera persuadé qu'il n'y a que la haine, la vengeance et l'envie qui puissent s'armer contre un vice-roi si digne qu'on ait pour lui des égards. Ainsi donc, ami Gonzalez, ajouta-t-il, consolons-nous en nous flattant de l'espérance qu'il sortira bientôt de sa prison comblé d'honneurs et à la honte de ses ennemis.

Comme nous allions continuer la conversation, un page vint dire à Quivillo que madame la duchesse le demandait. Nous nous séparâmes aussitôt. Il se rendit auprès d'elle ; et moi, avant que de sortir de l'hôtel, je voulus visiter Thomas. Je le trouvai dans sa chambre assis sur un lit de repos, ayant devant lui une petite table sur laquelle il écrivait, quoiqu'il eût la goutte aux mains comme aux pieds. Il me reconnut dans le moment, et ma vue sembla lui causer quelque joie : Mon cher Estévanille, me

dit-il, je suis fâché de ne vous avoir pas plus tôt retrouvé, pour vous apprendre que j'ai fait votre paix avec mon maître; il n'est plus irrité contre vous. A force de saisir des momens favorables pour l'apaiser, j'ai fait succéder à sa colère un véritable regret de vous avoir puni trop sévèrement. Je vous en aurais donné avis, si j'eusse su où vous étiez. Si vous fussiez venu à Naples vous présenter devant monseigneur, il est constant que vous auriez regagné ses bonnes grâces. Mais, ajouta Thomas, il vaut mieux tard que jamais; quand il se sera purgé des crimes dont ses envieux osent l'accuser aujourd'hui, comptez que vous reprendrez près de lui votre place, ou plutôt la mienne, que mes infirmités ne me permettent plus de remplir.

Ce valet de chambre me fit connaître par ce discours que j'avais eu tort de le croire mon ennemi secret; et, me reprochant au fond de mon âme d'avoir mal jugé de lui, je le remerciai de la bonne volonté qu'il avait toujours fait paraître pour moi. Je me retirai ensuite à mon hôtellerie, me regardant comme un homme déjà rentré au ser-

vice du duc d'Ossone, et ne doutant point que ce seigneur ne fût bientôt libre et renvoyé peut-être à Naples pour gouverner sur nouveaux frais ce royaume-là. Je me promettais bien du plaisir dans ce gouvernement ; mais, tandis que je m'en réjouissais d'avance, l'affaire de monsieur le gouverneur prenait un mauvais train. Quivillo, que je revis le lendemain, me dit : Vous ne savez pas ce qui est arrivé ? On a donné avis au roi que les partisans du duc d'Ossone ont résolu de forcer sa prison ; et là-dessus on a ordonné d'augmenter le nombre de ses gardes, tant au-dedans qu'au-dehors du château d'Almeda, avec défense expresse de laisser approcher qui que ce soit de ce lieu-là. Vous verrez, poursuivit-il, qu'on a fait courir ce faux bruit pour avoir occasion de s'assurer des personnes attachées à ce seigneur infortuné. Véritablement, deux jours après, on fit emprisonner tous les officiers réformés, et les gentilshommes, tant siciliens que napolitains, qui étaient au service du duc. Le marquis de Pobar, capitaine des archers de la garde, vint à l'hôtel d'Ossone même arrêter Qui-

prisonnier à la rigueur, ou le remettre en liberté, ou bien le retenir en prison pour toujours. Les conseillers ont été partagés sur cela. Les uns, qui sont les ennemis du duc, ont dit qu'on devait lui faire son procès comme à un criminel de lèse-majesté. Les autres, d'un sentiment contraire, ont été d'avis qu'on lui fît grâce et qu'on le relâchât. Ils ont représenté qu'à la vérité le vice-roi a commis des fautes d'imprudence, mais que, ces fautes étant noyées dans mille actions glorieuses et dans des services utiles à toute la chrétienté, il était plus juste que le roi écoutât sa clémence que sa justice. Ceux qui ont opiné les premiers se sont échauffés là-dessus, disant qu'il n'y avait qu'un parti à prendre, qu'il fallait procéder juridiquement contre l'accusé, le condamner, s'il se trouvait coupable, ou l'absoudre, s'il était innocent; de sorte qu'il a été décidé qu'on le jugera sur les informations qu'on attend de Sicile et de Naples; car les vice-rois de ces deux royaumes ont ordre de la cour de s'informer exactement de la conduite que le duc d'Ossone y a tenue pendant qu'il en a été le gouverneur.

Ce rapport me causa d'autant plus d'inquiétude, que je savais par moi-même que ce seigneur n'était pas irrépréhensible. Néanmoins je ne laissais pas de croire que le fort emporterait le faible, et qu'en faveur de tant de victoires qu'il avait remportées sur les Turcs, il ne pouvait trouver que des juges favorables. Peu de temps après, le concierge nous apprit que les informations étaient arrivées, et qu'on les avait portées au conseil, qui avait déjà nommé deux commissaires pour les examiner et en faire leur rapport ; que ces commissaires étaient don Gaspard de Vallejo et don François d'Alarcon, deux seigneurs connus pour des sujets pleins d'intégrité; ce qui nous fit espérer que notre cher prisonnier serait bientôt hors d'affaire. Nous crûmes avoir encore plus de raison de nous flatter de cette espérance lorsqu'on nous dit au bout de quinze jours que les informations de Sicile allaient à la décharge de l'accusé, ou, pour mieux dire, qu'elles faisaient son éloge au lieu de blâmer son administration, et que la noblesse et le peuple, unanimement, le redeman-

daient pour les gouverner; qu'à la vérité les informations de Naples ne lui étaient pas favorables, et qu'elles lui imputaient un grand nombre de crimes; mais que les commissaires trouvaient que tous les chefs d'accusation étaient vagues et sans solidité.

Cependant, quoique les juges l'estimassent plus innocent que coupable, ils ne purent se résoudre à l'élargir, de peur qu'après une si rude prison, un homme aussi entreprenant et qui avait autant d'amis et de partisans que lui n'excitât, pour se venger, des brouilleries dans l'état. On jugea donc à propos de le retenir au château d'Almeda, où, pour adoucir la rigueur de sa prison, il lui fut permis de recevoir les visites de ses parens et de ses amis. On remit aussi en liberté les personnes qui avaient été emprisonnées pour l'amour de lui, et l'on souffrit même qu'il fût servi par tous ses domestiques.

Je quittai volontiers la chambre royale pour retourner chez Andresillo, où je retrouvai ma valise telle que je l'y avais laissée, mon hôte étant un homme incapable de

faire la moindre friponnerie. Impatient d'apprendre des nouvelles de mon ami Quivillo, j'allai le chercher à l'hôtel, ne doutant pas qu'il n'eût été mis aussi hors des prisons. Effectivement, on me dit qu'il était dans l'appartement de Thomas. J'y courus à l'instant ; et ce valet de chambre ne me vit pas plus tôt entrer qu'il me dit : Vous ne pouviez arriver ici plus à propos. Je vous attendais impatiemment pour vous faire une proposition que je vous conseille d'accepter. Hier, ma goutte m'ayant permis de faire le voyage d'Almeda, je vis monseigneur, et je lui parlai de vous. Il ne put s'empêcher de rire lorsque je lui dis que vous aviez été emprisonné comme un homme qui avait été son domestique. Ah ! le pauvre garçon ! s'écria-t-il, je ne lui ai jamais causé que des peines pour prix de tous les services qu'il m'a rendus. Votre excellence, lui dis-je, devrait bien le reprendre auprès d'elle. Un serviteur d'un caractère tel que le sien vous serait ici de quelque agrément. Très-volontiers reprit le duc ; s'il veut venir s'enfermer avec moi dans ma prison, il me fera plaisir. Com-

ment, s'il le veut! lui repartis-je, n'en doutez nullement. Il sera charmé de vous sacrifier sa liberté jusqu'à ce que vous ayez recouvré la vôtre.

Voilà, poursuivit Thomas, ce que j'avais à vous dire : consultez-vous là-dessus; voyez : aimez-vous assez le duc d'Ossone pour vouloir aller partager ses ennuis au château d'Almeda? Vous vous imaginez bien, ajouta-t-il, qu'il ne sera pas là toute sa vie. Le roi a maintenant les yeux de l'esprit fermés sur le mérite de ce seigneur; mais le temps les lui dessillera, et vous verrez alors que vous aurez pris un bon parti en vous enfermant avec cet illustre prisonnier. Je répondis à cela que je ne demandais pas mieux que de me dévouer encore au service de son excellence et vivre avec elle dans les fers, y dussé-je être le reste de mes jours. Avec de pareils sentimens, reprit le valet de chambre, vous serez d'autant plus agréable à monsieur le duc, qu'il n'ignore pas que vous êtes en état de vous passer d'un maître. Gonzalez, me dit alors Quirillo, vous ferez bien. Allez lui tenir compagnie; vous ne contribuerez pas peu par votre humeur

gaie, à diminuer son ennui. J'y suis déterminé, lui répondis-je, et je voudrais déjà être dans le château d'Almeda; je crois que j'y serai plus agréablement que dans la chambre royale où j'étais.

Cela étant arrêté entre nous, j'allai promptement faire mon paquet à l'hôtellerie, avec lequel je revins joindre Quivillo, qui m'attendait pour me conduire à ma nouvelle prison dans un carrosse du duc. Lorsque nous y fûmes arrivés, nous trouvâmes à la porte un garde, qui nous laissa passer sans nous rien dire dans une vaste cour, au fond de laquelle nous montâmes par un escalier de marbre à l'appartement du prisonnier.

CHAPITRE III.

Dans quel état Estévanille trouva le duc d'Ossone ; de quelle manière il fut reçu de ce seigneur ; de l'entretien qu'ils eurent ensemble, et par quelle personne ils furent interrompus.

Le vice-roi, car j'appellerai toujours ainsi par excellence le duc d'Ossone, quoiqu'il ne dût point être étonné de me voir après ce que Thomas lui avait dit, ne laissa pas de faire paraître quelque surprise en m'apercevant. Quoi! Gonzalez, me dit-il, croirai-je que par amitié pour ton ancien maître tu viens t'associer à ses chagrins? Se peut-il que tu préfères aux plaisirs de Madrid la vie triste que tu dois t'attendre à mener ici? Oui, monseigneur, lui répondis-je ; l'honneur d'être auprès de votre excellence et de la servir a plus de charmes pour moi que la liberté ; la part que je prends à votre prison est telle, que je ressens vos peines comme vous les sentez vous-même. Est-il possible,

s'écria le duc, que, malgré les mauvais traitemens que je t'ai faits en Sicile, tu aies toujours conservé le zèle et l'affection que tu avais pour moi? Tu me fais rougir de mon injustice; et, pour la réparer, je te choisis pour confident, Thomas n'étant plus en état de remplir cette place. Vous, ajouta-t-il en adressant la parole à Quivillo, retournez à Madrid, et dites à dona Catherina que vous m'avez amené un homme dont la compagnie pourra suspendre quelquefois mes ennuis.

Quivillo se retira fort content de la bonne réception qu'on me faisait, et je demeurai seul avec le duc, qui, vêtu à la hongroise et assis dans un fauteuil, s'occupait l'esprit assez désagréablement en rêvant à ses affaires. Estévanille, me dit-il, prends un siége, et me raconte tout ce que tu as fait depuis ton départ de Sicile. Je ne doute pas qu'il ne te soit arrivé de plaisantes aventures. La plus plaisante de toutes, lui répondis-je, c'est que j'ai couru risque d'être brûlé pour sortilége dans la dernière procession du saint-office. Ah! Gonzalez, s'écria son excellence, que dis-tu, mon ami? Tu ne parles

pas sérieusement. Pardonnez-moi, lui repartis-je; dans le dernier acte de foi j'étais un des malheureux destinés à porter la *samarra* de toile, sur laquelle sont peints des flammes et des démons, et ma tête était menacée d'être ornée d'un *carocha*. Enfin je l'ai échappé belle. Je ne suis pas peu curieux, dit le duc, de savoir comment tu as pu faire pour te tirer des mains de la sainte inquisition, dont je regarde les cachots comme une espèce d'enfer d'où l'on ne peut sortir.

De peur d'ennuyer le vice-roi, je me préparais à lui faire succinctement le récit de cette aventure; mais il en exigea de moi un détail très-circonstancié; ce qui m'obligeant à m'étendre dans ma narration, je lui fis, pour ainsi dire, un journal de mon retour d'Italie en Espagne. Je commençai par lui détailler de quelle manière, étant devenu garçon apothicaire, je m'étais attaché à Violette, fille de Potoschi mon maître, et comment, sur le point de l'épouser, m'étant aperçu qu'elle avait un amant plus aimé que moi, je m'étais éloigné de Palerme et embarqué pour Livourne.

Notre vice-roi sourit à ce début; et, ne doutant point que je n'eusse bien des choses réjouissantes à lui raconter, il m'ordonna de continuer mon récit; ce que je fis avec tant de gaîté, que son excellence, toute grave et sérieuse qu'elle était, ne pouvant retenir ses ris, les laissait éclater de temps en temps. Il y eut dans mon journal plusieurs endroits qui la divertirent, entre autres lorsque je vins à parler de ma pommade et de mon eau, et des effets merveilleux qu'elles avaient produits. Mais le duc, croyant que je lui contais une fable pour le faire rire, m'interrompit : Gonzalez, me dit-il, tu exagères la vertu de ta composition ; elle peut bien enlever les taches de rousseur, embellir le teint et blanchir la peau, c'est tout ce qu'elle peut faire. Elle ne saurait donner un air de jeunesse aux visages flétris par un grand nombre d'années. Pardonnez-moi, lui répondis-je, monseigneur; elle reproduit les charmes qu'on a perdus; elle fait des métamorphoses : vous n'en douterez plus, ajoutai-je en souriant, quand je vous aurai dit que votre baronne de Conça s'en servait, aussi-bien que dona Blanche, sa mère, que

Thomas trouvait si ragoûtante. Comment peux-tu savoir cela ? me répliqua le vice-roi. Potoschi, lui repartis-je, l'inventeur de cette pommade et de cette eau, en fournissait à ces deux dames, et il m'a dit plus d'une fois que la baronne, toute jeune qu'elle était, devait moins à la nature qu'à cette composition la conquête de votre excellence.

Ces dernières paroles firent un peu rougir ce seigneur, qui eut honte apparemment d'apprendre qu'il n'avait aimé dans la baronne qu'une beauté fausse. Il en sentit sa vanité blessée ; mais, comme il n'avait que moi pour témoin de cette petite mortification, il affecta d'en rire le premier, comme si la chose ne l'eût point regardé ; puis reprenant son sérieux : Gonzalez, me dit-il, si tu possèdes effectivement un si beau secret, tu seras bientôt riche. Je le serais déjà, lui répondis-je, si l'inquisition m'eût laissé faire. Malheureusement pour moi, des envieux me déférèrent à ce saint tribunal comme un chimiste qui avait recours à la magie pour faire ses opérations, et sur cette dénonciation je fus arrêté par ordre du saint-office.

Je ne me contentai point de dire cela au vice-roi; je lui fis un fidèle rapport de toute cette affaire, jusqu'aux moindres circonstances; et vous jugez bien que je n'oubliai pas la confiscation de mes effets; sur quoi le duc se mit à faire de longs éclats de rire, qui duraient encore quand la duchesse d'Ossone et don Juan de Tellès, son fils, qui avaient coutume de venir presque tous les jours au château d'Almeda, parurent tout à coup devant nous. Madame, dit son excellence à dona Catherina, vous êtes sans doute étonnée de me trouver dans les ris, quoiqu'il ne soit arrivé dans mes affaires aucun changement qui doive me rendre gai; mais je n'ai pu tenir contre le ridicule d'une aventure qu'Estévanille vient de me conter. Je suis ravie, lui répondit la duchesse, que ce garçon soit auprès de vous, puisqu'il a l'art de vous amuser. J'en ai d'autant plus de joie, que Thomas et Quivillo m'ont assuré qu'il a toujours eu pour vous un véritable attachement. Je le sais bien, reprit le vice-roi; aussi lui tiendrai-je compte de son zèle et de son affection. J'aime son humeur, qui convient fort à la mienne, et je prévois que

la gaîté de son esprit m'empêchera de m'abandonner à bien des réflexions chagrinantes.

Dona Catherina, qui avait quelque chose de particulier à dire à son mari, l'attira près d'une fenêtre; et pendant qu'ils s'entretenaient, don Juan ne cessa de m'exhorter à égayer son père et à diminuer son ennui autant que je le pourrais, en m'assurant que le prisonnier reconnaîtrait bien ce service lorsqu'il serait hors de prison; ce qui, selon toutes les apparences, ne pouvait, disait-il, manquer d'arriver dans peu de temps. La duchesse, avant que de remonter en carrosse pour s'en retourner, me dit la même chose; de sorte que j'eus tout lieu de me savoir bon gré de m'être enfermé dans ce château, et de me flatter que ma complaisance serait bientôt peut-être grassement payée.

CHAPITRE IV.

Du moyen qu'Estévanille employa pour divertir le duc d'Ossone, et quel en fut le fruit.

Après la retraite de la duchesse et du seigneur don Juan, le vice-roi se remit dans son fauteuil en me disant : Poursuis, Gonzalez, reprends le fil de ton histoire. Dis-moi par quel bonheur tu as pu te tirer des griffes du saint-office ; cela me paraît une espèce de miracle. Je lui répondis que je devais ma délivrance au comte duc d'Olivarès. Ensuite je lui appris de quelle façon ce premier ministre avait été engagé à prendre ma défense.

Le duc d'Ossone, en cet endroit, poussa un profond soupir et me dit d'un air triste : Tu parles là d'un homme qui joue le premier rôle sur le théâtre de la monarchie d'Espagne. Il a trouvé le secret d'enchaîner le roi à ses volontés. Jamais le duc de Lerme n'a eu un si grand ascendant sur

Philippe III. J'ai le malheur, ajouta-t-il, de l'avoir pour ennemi, aussi-bien que le comte de Bénévent. Ces deux seigneurs sont à la tête de ceux qui travaillent à ma perte. Sans ces deux esprits envieux, il y a long-temps que je serais libre, ou plutôt je n'aurais point cessé de l'être. Au lieu de me faire mon procès, on m'aurait élevé une statue pour reconnaître les services que j'ai rendus à la couronne; mais ce sont deux jaloux que le mérite blesse. Ils n'ont rien épargné pour me faire condamner à mort; et, craignant l'usage que je pourrais faire de ma liberté, ils se sont unis ensemble pour éterniser ma détention.

Comme je jugeai par ce discours que monseigneur commençait à s'aigrir, et qu'il allait peut-être devenir de mauvaise humeur, je fis promptement retomber la conversation sur le saint-office, et par quelques heureuses saillies qui m'échappèrent je remis l'esprit de son excellence en train de s'égayer. Je demandai à ce seigneur s'il ne trouvait pas plaisant qu'on m'eût pris pour un sorcier parce que je savais composer de la pommade pour les dames.

Oui, me répondit-il ; mais, après tout, jouta-t-il d'un air railleur, peut-être l'esu un peu. Je t'avouerai même que je le rois, s'il est vrai que ma baronne d'Italie ut besoin du secours de Potoschi pour tre telle qu'elle paraissait à mes yeux : ar enfin c'était la femme du monde dont e teint me semblait le plus naturel. Ainsi, ontinua-t-il en souriant, je te trouve ienheureux de n'avoir point été brûlé. l est vrai, lui répliquai-je en me prêtant la plaisanterie, j'aurais autant mérité l'éprouver ce supplice à l'inquisition que e méritais de le souffrir à Palerme lorsqu'on m'accusa d'être un empoisonneur. 'ardonnez-moi, s'il vous plaît, ce petit reroche. Ah ! mon cher Estévanille, s'écria e duc là-dessus, oublie, de grâce, mon njustice ; excuse un amant que troublaient es soupçons et sa douleur. Que ce funeste vénement demeure pour jamais dans oubli.

Ce bon seigneur prononça ces paroles vec tant de sentiment, que j'en fus pénétré. Qu'il est facile à un homme de qualé de faire perdre le souvenir d'une of-

fense qu'il a faite à un homme du commun ! Je fus si charmé de voir que son excellence se repentait d'en avoir mal usé en Sicile envers moi, que je me sentis attacher à lui plus fortement que je ne l'avais été jusque-là. Enfin ses bontés me touchèrent à tel point, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Il s'en aperçut et s'attendrit à son tour : tant il est naturel d'être sensible au plaisir de se voir aimé. Va, Gonzalez, me dit-il, l'avenir réparera le passé. Si je t'ai donné sujet de te plaindre de moi, je veux en récompense te traiter désormais de façon que tu ne puisses que t'en louer. Ces mots affectueux achevèrent de me lier au duc d'Ossone, qui me parut dans ce moment le plus aimable de tous les seigneurs passés, présens et futurs. Je ne pus m'empêcher de faire éclater ma joie, et, cédant aux transports qui m'agitaient, je me jetai aux genoux de son excellence, qui me les laissa bonnement embrasser, sans s'offenser de ma hardiesse indécente.

Pendant ce temps-là une petite cloche qui annonçait l'heure du dîner se fit en-

tendre, et quelques instans après le majordome du duc vint l'avertir qu'on avait servi. Son excellence quitta aussitôt son fauteuil, et passa dans une autre chambre, où il se mit à table tout seul. A peine s'y fut-il assis, que je vis entrer huit à dix personnes. C'était une partie de ses écuyers et de ses gentilshommes. Ces messieurs, durant le dîner, se tinrent debout et tête nue autour de leur maître, attendant dans un respectueux silence les ordres qu'il aurait à leur donner; mais il n'adressa la parole qu'à moi; et les réponses que je fis à tout ce qu'il me dit eurent le bonheur de lui plaire; ce qui ne fut pas remarqué sans jalousie de ses officiers, qui me regardèrent comme un homme qui allait indubitablement devenir favori du vice-roi.

Après le repas son excellence rentra dans sa chambre pour y faire la sieste; et moi, me mêlant parmi ses gentilshommes, je descendis avec eux dans une salle basse, où nous attendait un grand repas. Nous n'aurions pas fait si bonne chère, si nous eussions dîné aux dépens du roi; mais, quoique les prisonniers d'état soient ordi-

nairement nourris et entretenus par sa majesté, elle ne défrayait point le duc d'Ossone; et c'était encore un trait de malice des ennemis de ce seigneur, lesquels avaient fait décider dans le conseil qu'on le laisserait, par une maligne distinction, faire toute la dépense qu'il voudrait dans sa prison, étant juste qu'un vice-roi, riche et naturellement magnifique, eût la liberté de vivre d'une manière convenable à sa somptuosité.

Lorsque nous eûmes dîné, il prit envie au majordome d'avoir un entretien avec moi. Il m'entraîna dans une galerie en me disant : Seigneur Gonzalez, vous voulez bien que nous renouvellions connaissance. Vous ne me remettez pas, à ce que je vois. J'étais pourtant en Sicile et au service de monseigneur dans le temps que vous étiez un de ses pages. Il est vrai que je ne faisais pas alors une figure fort brillante dans sa maison. L'obscurité du poste que j'y occupais était peu propre à conserver mon idée dans votre mémoire, puisque je n'avais encore dans les offices qu'un des derniers emplois. Je parvins bientôt à une place

plus élevée ; et, m'avançant d'année en année par le crédit de ma sœur, qui est femme de chambre de madame la duchesse, et qui possède sa confiance, je suis devenu majordome. Ainsi va le monde, lui dis-je. Je vous félicite d'être parvenu à un si bon poste, et je vous demande votre amitié. C'est moi qui vous prie de m'accorder la vôtre, me répondit-il. Je vois bien que vous allez être bientôt, si vous ne l'êtes déjà, l'Éphestion de notre maître. Hé mais! lui répliquai-je, entre nous, j'ai le bonheur d'en être regardé favorablement ; et si vous avez jamais besoin de mes bons offices auprès de lui, je vous les offre de tout mon cœur, comptez sur moi.

Je prononçai ces paroles d'un petit air important, qui me fit peut-être passer pour un fat dans l'esprit du majordome ; mais, loin de me le témoigner, il me parut ravi de me voir si bien intentionné pour lui : ce qui forma dès le premier jour, entre lui et moi, une espèce de liaison qui, quoique vide de sentiment, ne laissait pas d'avoir l'apparence d'une étroite amitié.

Au reste, ce domestique avait une bonne

qualité; il était fort attaché à son maître. Il ne demandait pas mieux que de contribuer à le divertir; mais, se sentant l'esprit trop borné pour inventer des amusemens, il me dit : Seigneur Gonzalez, quel divertissement pourrions-nous bien donner à monseigneur pour le désennuyer ? Vous avez plus d'imagination que moi, rêvez-y. Que jugeriez-vous à propos que nous fissions pour le distraire de ses tristes pensées? Je n'en sais rien, lui répondis-je; cependant il ne faut pas l'abandonner à sa mélancolie : faisons tous nos efforts pour le divertir. Attendez, ajoutai-je en rêvant, il me vient une idée là-dessus qui n'est point à rejeter. Il aime la comédie, faisons-en représenter une devant lui. Le majordome, m'entendant parler de la sorte, se prit à rire et me dit : J'approuverais fort votre pensée, si nous avions des sujets qui fussent capables de jouer des pièces de théâtre; mais, de trente domestiques du duc qui sont dans ce château, je n'en connais pas un qui me paraisse avoir du talent pour cela. Tant mieux, repris-je, voilà les acteurs qu'il nous faut. Si nous en avions de

bons, ils pourraient faire bâiller son excellence, au lieu que de parfaitement mauvais la divertiront infailliblement; car plus l'exécution d'un pareil spectacle est ridicule, plus je la trouve réjouissante. Voulez-vous que nous en fassions l'essai ? Volontiers, repartit le majordome. Je me charge de faire apporter ici de Madrid, dès demain, un tome d'excellentes comédies, et nous choisirons celle que nous jugerons la plus propre à donner du plaisir à monseigneur.

Dans cet endroit de notre conversation, je m'entendis appeler par un page, qui me cherchait pour m'avertir que son excellence avait fait la sieste et qu'elle me demandait. Je volai aussitôt à son appartement pour recevoir ses ordres : Gonzalez, me dit-elle, j'ai besoin de toi pour dissiper la mauvaise humeur où vient de me mettre un songe désagréable, ou plutôt funeste, que j'ai fait. Tu me diras que les rêves ne sont que des jeux du sommeil, auxquels on ne doit nullement s'arrêter. Je le sais bien, et cependant je t'avouerai ma faiblesse : je m'imagine que les miens sont mystérieux, autant de secrets avis d'une céleste in-

telligence. Eh ! seigneur, lui dis-je, quel songe a pu faire une si forte impression sur un esprit de la trempe du vôtre? Cela m'étonne. Tu vas l'entendre, me répondit-il, le voici. J'ai songé que j'étais dans une salle où Bênévent et d'Olivarès se sont tout à coup offerts à ma vue. Ils se sont approchés de moi d'un air doux et riant, et ils m'ont embrassé comme à l'envi l'un de l'autre ; après quoi ils m'ont fait entrer dans un jardin rempli de chardons, d'orties, de ronces et d'épines. Je n'y ai pas plus tôt été introduit, que mes deux ennemis ont subitement disparu; si bien que je m'y suis trouvé seul. J'ai vainement cherché une issue pour sortir de ce lieu plein d'horreur, et je me suis réveillé dans cet embarras.

Eh bien, mon ami, poursuivit le vice-roi, que penses-tu de ce songe ? pour moi, je crois qu'il ne signifie rien de bon. Veux-tu savoir de quelle façon je l'interprète? Les baisers que mes ennemis m'ont donnés marquent qu'ils me préparent quelque nouveau chrgrin, et les efforts inutiles que j'ai faits pour sortir du jardin affreux où je me suis vu enfermé me présagent une prison

sans fin. Ah ! monseigneur, m'écriai-je là-dessus, quelle interprétation ! pourquoi, trop ingénieux à vous tourmenter vous-même, expliquer à votre désavantage des pensées confuses qu'enfante l'imagination pendant le sommeil ? Vous êtes à peu près comme un prisonnier d'état qui était il n'y a pas long-temps dans la tour de Ségovie, et qui, se fiant trop à sa pénétration, en a été la victime. Je vous conterai cette aventure, si vous le souhaitez. Tu me feras plaisir, répliqua le duc. Je n'en doute pas, repris-je; car elle est singulière. Don Guillem de Medina del Campo, gentilhomme de la province de Léon, ayant été accusé d'avoir des intelligences en Catalogne avec les rebelles, fut arrêté par ordre de la cour et conduit à la tour de Ségovie, où il fut mis au secret. Pendant qu'on instruisait son procès, sa femme et sa fille allaient tous les jours, aux environs du château, se présenter devant la fenêtre d'un donjon où couchait le prisonnier, qui pouvait facilement les voir dans la campagne. Elles lui faisaient des mines, et tâchaient par leurs gestes de lui faire espérer un prompt et favorable juge-

ment. Enfin le procès se jugea, et le gentilhomme fut absous du crime dont on l'avait accusé. Sa femme et sa fille, en étant informées, ne manquèrent pas d'aller, avec tous leurs domestiques, se montrer devant le donjon. Les valets portaient, les uns des corbeilles remplies de viandes froides et de pain, et les autres des brocs pleins de vin. Les dames croyaient que l'appareil d'un festin ferait deviner au prisonnier, qui les observait, que son affaire devait avoir été jugée en sa faveur. Mais les domestiques eurent à peine étendu sur l'herbe une nappe blanche pour mettre leurs mets dessus, que l'imagination trop vive de ce gentilhomme se troubla subitement. Au lieu d'expliquer à son avantage les démonstrations de joie que sa famille laissait éclater, il en conçut un présage funeste. La nappe lui parut un drap dont on ensevelit les morts; et, s'imaginant qu'il était condamné à mort, il fut saisi d'une crainte qui lui coûta la vie.

Lorsque j'eus achevé ce récit, le duc d'Ossone me dit en souriant : Ce don Guillem avait en effet l'imagination bien vive. Celle de votre excellence ne l'est pas moins,

lui repartis-je, et je ne vous choisirais pas pour l'interprète de mes songes. Ces deux seigneurs que vous croyez toujours vos ennemis ne le sont peut-être plus; au lieu de songer encore à vous nuire, ils se repentent peut-être en ce moment de vous avoir rendu de mauvais offices. Que tu connais mal les courtisans! répliqua le vice-roi; apprends qu'ils haïssent constamment tant qu'existe l'objet de leur haine. Je t'avouerai pourtant, ajouta-t-il, que je puis avoir mal expliqué mon songe; c'est ce que nous saurons dans la suite. Comme je m'étais aperçu avant le dîner que mon entretien avait eu le bonheur de ne pas déplaire au duc, cela me rendit plus hardi à lui parler. Je passai le reste de la journée à lui conter quelques-unes de mes aventures le plus gaîment qu'il me fut possible, n'ayant pas oublié que son excellence aimait les récits plaisans.

Le soir, ce seigneur, dans le temps qu'il achevait de souper, reçut une lettre de dona Catherina. Il se leva de table aussitôt, et se retira pour la lire dans la chambre où il couchait. Alors nous descendîmes tous dans

la salle ou nous avions dîné, et, après avoir bien soupé, nous prîmes le parti de nous aller reposer dans des lits qui ressemblaient un peu à ceux de la chambre royale, dont j'ai fait mention.

Le jour suivant, dès le matin, le majordome vint m'apporter un volume de comédies qu'il venait de recevoir de Madrid, et qui étaient de la composition du grand Lopez de Vega. Nous feuilletâmes le livre, et nous choisîmes la fameuse comédie *del Ambaxador de si-mismo*, l'Ambassadeur de soi-même : voici le sujet de cette pièce en deux mots. Un jeune roi de Léon, voulant épouser la princesse de Castille, dont il a entendu vanter les charmes, forme le dessein de l'aller voir incognito. Pour cet effet, il va la demander en mariage sous le nom de son ambassadeur, et l'obtient enfin, malgré tous les obstacles qui s'opposent à cet hymen. Voilà qui est bien, dis-je au majordome; il s'agit à présent de faire copier les rôles, ensuite nous les distribuerons aux sujets que nous choisirons pour les représenter. A propos de sujets, reprit-il, j'en ai deux, entre autres, qui sont tels que

vous les voulez. Puisque vous n'avez dessein que de faire rire monseigneur, vous aurez en eux deux originaux incomparables pour cela. L'un est Gaspard Mocillero, notre cuisinier; et l'autre, Joseph de Magoz, surnommé dans nos offices *el Gracioso de la Cocina*, parce qu'il a l'esprit bouffon, et qu'il fait mille folies pour divertir les autres. Bon! m'écriai-je, il fera le comique. Voilà déjà deux rôles de remplis; mais où prendrons-nous des actrices, et surtout une qui puisse représenter la princesse de Castille? Elle est toute trouvée, me repartit-il. C'est un de nos pages, un grand garçon qui a l'air fade, une figure efflanquée, et dont, jusqu'à la prononciation, tout est efféminé : aussi se nomme-t-il don Séraphin Floxo. On dirait que la nature a pris plaisir à le former sur son nom.

Nous fîmes promptement copier les rôles de la pièce, et nous les distribuâmes aux acteurs dont nous jugeâmes à propos de faire choix, en leur recommandant de les apprendre par cœur le plus tôt qu'ils pourraient; ce qu'ils firent en moins de

huit jours, quoiqu'ils n'eussent pas là-dessus une mémoire excercée. J'étais d'avis que nous fissions un mystère au duc du beau divertissement que nous lui préparions, pour lui laisser le plaisir de la surprise; mais mon collègue ne fut pas de mon sentiment. Il me dit même qu'il craignait que son excellence ne voulût pas consentir que nous fissions représenter devant elle une comédie pendant sa prison. C'est ce qu'il est bon de savoir, lui dis-je, avant que d'aller plus loin. Je vais le demander à monseigneur même.

A ces mots je me rendis à l'appartement de son excellence, qui ne me vit pas sitôt paraître, que, prenant un visage riant : Gonzalez, me dit-elle, parle-moi naturellement, ne t'ennuies-tu pas dans ce château? Non, vraiment, lui répondis-je, et je puis vous assurer que je ne m'y ennuierais jamais avec un maître tel que vous. Il ne tiendra pas à moi, non plus qu'à don Gabriel, votre majordome, que nous ne suspendions quelquefois vos ennuis par les petits divertissemens dont nous nous proposons de vous régaler. Par exemple, nous sommes sur le

point de vous en donner un qui sera, je pense, de votre goût. Nous voulons faire jouer une comédie devant votre excellence. Gardez-vous-en bien, me répondit le duc; pour recevoir dans ce château une troupe de comédiens de campagne, il faudrait en demander la permission au gouverneur, qui n'est pas de mes amis, et qui me la refuserait peut-être. Ah! m'écriai-je, ce n'est point une troupe de comédiens de profession qui doit jouer la pièce dont il s'agit; elle sera représentée par des acteurs tirés de votre domestique. Oh! c'est une autre affaire, me répliqua-t-il; je crois que je puis voir une pareille représentation sans que personne y trouve à redire. Mais, ajouta-t-il en branlant la tête d'un air dédaigneux, je me défie un peu de vos histrions. Vous avez tort, monseigneur, lui repartis-je, ils sont excellens pour la plupart. Il y a des acteurs sur le théâtre du prince qui ne valent pas mieux; en un mot, je suis sûr que l'exécution de notre comédie vous fera plaisir. Sur cette assurance, reprit-il, je ne m'oppose plus à votre dessein; vous ferez représenter la pièce quand il vous plaira, je suis prêt à l'entendre.

J'allai porter cette réponse au majordome, avec qui je concertai ce qu'il y avait à faire. Nous partageâmes les soins : il se chargea d'habiller les acteurs à sa fantaisie, et moi de les faire répéter à la mienne. C'était une chose à voir que ces répétitions. Quand un acteur, ce qui arrivait à tout moment, déclamait parfaitement mal ou faisait un geste ridicule, je l'applaudissais : Bon, lui disais-je, retenez bien ce ton-là, n'oubliez pas ce beau geste, vous charmerez monseigneur. Outre que la pièce était mauvaise, sauf le respect que je dois à la mémoire du grand Lopez, elle était si mal sue, qu'on entendait à chaque vers la voix du souffleur. Cependant, quoiqu'on ne la sût point encore le jour qu'on avait pris pour la jouer, on ne laissa pas, à tout hasard de se disposer à la représenter.

Une heure avant qu'on commençât, la duchesse d'Ossone et don Juan son fils arrivèrent au château, accompagnés de quelques parens que le duc avait fait inviter de sa part à venir voir ce spectacle, persuadé que l'exécution en serait très-réjouissante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que don Ga-

briel avait été lui-même à Madrid louer des habits de friperie pour les acteurs, et qu'il les avait choisis, non-seulement fort bizarres, mais encore peu convenables aux personnages; aussi firent-ils leur effet à mesure qu'ils parurent. Je me souviens, entre autres, que le cuisinier Gaspard Mocillero, représentant le roi de Léon, ne se montra pas plus tôt sur la scène, qu'il excita une risée générale par la façon dont il était habillé. Le vice-roi même en perdit sa gravité. Mais si son excellence ne put tenir son sérieux contre la figure grotesque de Gaspard, elle trouva encore un plus grand sujet de rire dans ses gestes ridicules et dans toute son action. Ce seigneur ne put se défendre d'éclater; et les spectateurs, le voyant de si bon cœur désopiler sa rate, suivirent son exemple.

Joseph de Magoz, le *Gracioso de la Cocina*, faisait le rôle de confident du roi, et il ne réjouit pas moins que son maître la compagnie. Il est vrai que ce garçon n'avait besoin, pour faire rire, que de se présenter. C'était une espèce de nain tout contrefait. Il renouvela les ris de l'assemblée;

et le grand benêt de page, qui fit le personnage de la princesse de Castille acheva de les épuiser par des minauderies qui lui étaient naturelles, par certains airs de visage qu'il se donnait, et dont son amour-propre l'empêchait de voir le ridicule. On siffla sa vanité de la manière la plus cruelle, je veux dire en l'applaudissant par des battemens de mains humilians, comme cela se pratique quelquefois au théâtre du prince lorsqu'on n'y est pas content d'un comédien ou d'un auteur.

Les assistans étaient las de se moquer des acteurs, et l'ennui commençait à les gagner lorsque la pièce finit. Il faut avouer, monsieur, dit la duchesse à son époux, que vous avez bien ri. Madame, répondit-il, je me suis en effet diverti parfaitement, grâce à Gonzalez, qui, jugeant en homme d'esprit qu'une comédie représentée par de semblables acteurs ne manquerait pas de me réjouir, m'a voulu régaler de ce divertissement. Je suis ravie, reprit dona Catherina, que Gonzalez ait le talent d'imaginer des choses qui vous égaient, et je le prie de redoubler ses soins pour écarter de

votre esprit les tristes pensées qui l'assiégent. Il n'a pas mal commencé, dit le duc; et quoiqu'il ne soit auprès de moi que depuis peu de temps, je sens déjà qu'il adoucit mon ennui, s'il ne peut m'en délivrer entièrement. Le vice-roi, par ces paroles, fit bien ma cour à la duchesse et à don Juan, qui, par les nouvelles amitiés qu'ils me firent, me confirmèrent dans l'espérance d'être bien récompensé.

CHAPITRE V.

Comment, malgré tous les soins d'Estévanille, le duc tomba dans une mélancolie que rien ne put dissiper; et du malheureux événement qui la suivit de près.

J'EUS le bonheur d'amuser son excellence pendant trois semaines à l'aide des principaux domestiques. Nous essayâmes tous les moyens qu'il nous fut possible d'employer pour charmer son ennui, et nous eûmes d'abord le plaisir de pouvoir juste-

ment nous applaudir de nos essais; mais bientôt la chance tourna. La goutte, dont le duc était tourmenté de temps en temps, le prit avec tant de violence, que, cessant de se prêter aux soins que nous prenions de l'égayer, il s'abandonna tout entier à la plus noire mélancolie. Tout ce que nous pûmes dire et faire alors pour dissiper son chagrin fut inutile. Quand je vis que nous nous épuisions en vains efforts : Monseigneur, lui dis-je, nous ne savons plus à quel saint nous vouer pour tirer votre excellence de la langueur mortelle où je la vois. Faut-il donc que le courage vous manque à la veille peut-être de sortir de prison! Ranimez-vous. Songez qu'il ne sied point aux héros de supporter faiblement les malheurs. Si vous succombez sous le poids de votre infortune, vous donnerez à vos ennemis le plaisir de vous voir accablé : voulez-vous accorder ce triomphe à leur fierté?

Que veux-tu que je fasse? me répondit le duc; tant que j'ai espéré de sortir de ce château, je me suis armé de patience; mais j'ai perdu cet espoir, et je vois bien que l'intention de la cour est de m'y retenir prison-

nier le reste de ma vie. Non, non, lui répliquai-je, monseigneur, ne vous mettez point cela dans l'esprit. S'il plaît au ciel, vous en serez quitte à meilleur marché. J'allais me répandre en discours les plus consolans que ma rhétorique et mon zèle m'auraient pu fournir, lorsque don Juan de Tellès parut dans la chambre. Ah! seigneur, m'écriai-je en l'apercevant, vous ne pouviez arriver ici plus à propos : venez m'aider à dissiper la crainte dont mon cher maître a l'imagination frappée. A ces mots, que je prononçai avec attendrissement, car j'avais un véritable attachement pour le vice-roi, don Juan me demanda quelle frayeur avait saisi son père. Il croit, lui répondis-je, qu'on lui a pour jamais ôté la liberté.

Alors le jeune Tellès, adressant la parole au duc, lui dit : N'écoutez pas la crainte vaine qui vous agite ; la nouvelle que j'ai à vous apprendre aujourd'hui doit vous la faire perdre. Le comte-duc a dit ce matin, au lever du roi, qu'il ne concevait pas pourquoi on pouvait encore vous retenir prisonnier après les réponses que vous avez faites

dans votre interrogatoire, et qui sont autant de preuves de votre innocence et des services importans que vous avez rendus à la couronne d'Espagne. Discours d'un ennemi couvert! interrompit impatiemment le duc d'Ossone. Si ce premier ministre ne me haïssait point, ne prendrait-il pas ma défense, puisque je lui parais injustement dans les fers? Mais, non, mon fils, jugez mieux du caractère du comte-duc, et croyez que, dans le temps qu'il me plaint, le traître est fâché que mes juges ne m'aient pas trouvé digne de mort. En un mot, je suis sûr de sa haine; je m'en fie aux nœuds qui m'attachent à la maison de Sandoval. L'ami du duc de Lerme ne saurait devenir le sien.

Dès que notre vice-roi s'était mis une opinion dans la tête, c'était en quelque façon battre l'eau que de vouloir la lui ôter. Aussi don Juan, qui le connaissait, se garda bien de le contredire. Il se contenta seulement de lui représenter que le premier ministre, dans la faveur où il se trouvait auprès du roi, ne voyant personne qui dût lui faire ombrage, s'était peut-être adouci à son égard. Pardonnez-moi, répliqua le duc, il

m'a quelquefois, en présence du roi même, lancé des traits railleurs, et je lui ai fait de vives reparties qu'il n'oubliera jamais. Quoi qu'il en soit, reprit le jeune Tellès, de grâce, mon père, ne vous laissez point aller au chagrin : au lieu de vous décourager, et de vous abandonner faiblement à une mélancolie qui nous alarme tous, rappelez votre raison ; que l'intérêt de votre famille vous remette l'esprit. Ces paroles, prononcées d'une manière pathétique par un tendre fils, parurent faire, à la vérité, quelque impression sur le vice-roi ; mais, toujours persuadé que ses ennemis ne voulaient pas qu'il reparût à la cour, il retombait dans le désespoir un moment après avoir semblé reprendre courage.

Ce fut encore pis le lendemain : son excellence, bien loin de s'être tranquillisé l'esprit par ses réflexions, parut plus agité que le jour précédent. Pour surcroît de malheur, sa goutte le reprit vivement, et il ne fit plus que languir pendant trois semaines, au bout desquelles, en se promenant un soir dans sa chambre, s'appuyant d'une main sur moi, et de l'autre sur un bâton, il tomba

en apoplexie. J'appelai du monde aussitôt, et, à l'aide de deux domestiques qui accoururent à ma voix, je le portai sur son lit, où il demeura près de trois heures sans sentiment. Pendant qu'il était dans ce pitoyable état, un de ces domestiques courut à toute bride à Madrid pour en avertir dona Catherina et son fils, qui vinrent en diligence au château d'Almeda, accompagnés de deux docteurs en médecine, qu'ils amenèrent plutôt pour être témoins de la mort du duc que pour lui sauver la vie. Ils ne laissèrent pourtant pas de faire les empressés à le secourir, et même d'ordonner quelques remèdes qui ne servirent qu'à précipiter sa fin. Il mourut deux jours après dans les bras de sa femme et de son fils.

CHAPITRE VI.

Des suites qu'eut la mort du duc d'Ossone, et de quelle manière le roi en usa envers sa veuve et son fils pour les consoler. Gonzalez se met au service de don Juan Tellès.

Aussitôt que le gouverneur du château d'Almeda fut informé de la mort de son prisonnier, il porta cette nouvelle au premier ministre, qui sur-le-champ alla lui-même l'annoncer au roi. On dit que sa majesté en parut un peu touchée, aussi-bien que le premier ministre; mais je n'avance pas cela comme un fait constant. Quoi qu'il en soit, le monarque envoya un grand de la première classe à la duchesse d'Ossone pour lui faire de sa part un compliment de condoléance, avec ordre de lui dire qu'il donnait la vice-royauté de Sicile à don Juan de Tellès, pour reconnaître en lui les services de son père. Si cela ne consola pas entière-

ment la mère et le fils, ce fut du moins un doux lénitif à leur douleur.

Le duc fut enterré sans pompe et de la manière dont il avait souvent témoigné à la duchesse qu'il souhaitait qu'on l'enterrât; je veux dire sous l'habit d'un père augustin. On versa bien des pleurs à ses funérailles. Tous ses domestiques, s'imaginant qu'il était mort *intestat*, le pleurèrent amèrement; moi-même, quoique je répandisse des larmes véritables par amitié pour un si bon maître, je ne laissais pas quelquefois de me repentir de m'être renfermé avec lui dans sa prison. L'on t'a fait, disais-je, de magnifiques promesses, mais autant en emporte le vent. Enfin nous ne nous attendions les uns et les autres qu'à un triste salaire, lorsque nous apprîmes que le duc, un mois avant sa mort, avait fait un codicile, comme s'il eût eu un pressentiment qu'il mourrait au château d'Almeda, et que bien loin d'oublier quelqu'un de ses domestiques, il leur laissait à tous des récompenses honnêtes et proportionnées aux différens postes qu'ils occupaient dans sa maison.

Véritablement, quelques jours après les obsèques de ce seigneur, dona Catherina nous fit assembler; et, après nous avoir fait lire le codicile par le secrétaire de ses commandemens, elle nous dit: Quand vous voudrez toucher vos legs, mon trésorier vous les délivrera. Ce n'est pas tout, mes enfans, ajouta-t-elle; si vous avez envie de retourner en Sicile avec le nouveau gouverneur, il vous donnera les mêmes gages que son père vous donnait. La duchesse n'eut pas achevé ces paroles, que la plupart des domestiques témoignèrent qu'ils ne demandaient pas mieux que de s'attacher au seigneur don Juan. Les autres, préférant le séjour de leur pays à l'Italie, prirent le parti de demeurer en Espagne.

Comme j'étais du nombre de ceux qui n'avaient marqué aucun désir de revoir Palerme, dona Catherina en parut surprise: Gonzalez, me dit-elle en particulier, j'avais compté que vous ne refuseriez pas de vouer à mon fils le même attachement que vous avez eu pour son père; mais vous me paraissez détaché de nous, et peu disposé à faire le voyage de Sicile. Madame, lui ré-

pondis-je, la Sicile est un pays qui doit m'être odieux après les chagrins que j'y ai eus; cependant, quelque sujet que j'aie de le haïr, j'y retournerais volontiers, si j'étais persuadé que mes services fussent aussi agréables au nouveau vice-roi qu'ils l'étaient à son prédécesseur. C'est de quoi vous ne devez nullement douter, reprit la dame. Mon fils vous aime; il vous regarde comme un serviteur né de notre maison, et vous serez, parmi ses premiers domestiques, celui qui aura le plus de part à sa confiance. La duchesse n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour m'engager à faire ce qu'elle souhaitait; et don Juan, qui arriva là-dessus, s'étant mêlé à notre entretien, me confirma ce que sa mère m'avait dit. Il ajouta même qu'il voulait que je fusse son premier valet de chambre, son confident, son Thomas; ce qui me parut un si bon poste chez un vice-roi jeune et galant, que je n'hésitai point à l'accepter.

CHAPITRE VII.

Du départ du nouveau gouverneur, et de l'accident qui fut cause que Gonzalez ne l'accompagna point en Sicile. Suites de cet accident.

La haine et l'envie que le mérite du duc d'Ossone avait fait naître finirent avec sa vie. Il n'eut plus d'ennemis. La cour et la ville applaudirent aux marques d'estime et d'amitié qu'il plut au roi de donner à don Juan, qui devint d'abord duc d'Ossone, et fut mis en possession de tous les biens de sa maison, qui avaient été saisis de la part du roi.

Notre nouveau vice-roi avait tant d'impatience de se rendre à Palerme, qu'il prit congé de sa majesté dès qu'il eut avis que six galères d'Espagne l'attendaient à Barcelonne pour le transporter en Sicile. Il partit de Madrid avec dona Isabella son épouse, après avoir tendrement embrassé dona Catherina sa mère, qui, ne jugeant

point à propos de s'éloigner de la cour, y demeura pour veiller aux intérêts de ce cher fils. Elle retint auprès d'elle le vieux Thomas, qu'elle connaissait pour un homme de bon conseil, et que sa goutte ne rendait guère propre à suivre le nouveau gouverneur. Pour moi, j'aurais été ravi de faire ce voyage avec mon ami Quivillo ; mais mon étoile ne me permit pas d'avoir ce plaisir. Je tombai malade la veille du jour arrêté pour notre départ. Il me prit subitement une grosse fièvre avec des redoublemens si violens, qu'on crut qu'elle m'allait emporter. On fit venir aussitôt un médecin, qui, bien qu'il n'eût pas encore trente ans, avait peut-être déjà tué autant de malades qu'Hippocrate. Ce docteur, après m'avoir observé long-temps, dit qu'il fallait me donner de la poudre de fiel de grenouille avec de la fromentée, assurant que, selon Pline, c'était un remède infaillible pour ôter toute sorte de fièvres. Quoique je ne fusse pas persuadé de l'infaillibilité de ce spécifique, je ne laissai pas de l'avaler sur la garantie de Pline. Mais je n'eus pas sitôt ce breuvage dans

l'estomac, qu'il me causa des mouvemens convulsifs qui firent juger au médecin qu'il n'aurait pas besoin de m'en faire prendre une seconde fois. Effectivement, je perdis toute connaissance; et, pendant trois jours que je fus dans cet état, le docteur, l'apothicaire et le chirurgien m'en donnèrent de toutes les façons, comme s'ils n'eussent pas voulu en avoir le démenti. Cependant je leur échappai par le plus grand bonheur du monde. . . . . . .

. . Dona Catherina, pendant ma maladie, avait la bonté de demander de mes nouvelles tous les jours. Elle me fit même l'honneur de me venir voir une fois; et quand je fus convalescent, Thomas m'apporta de sa part cent doublons: Voilà, me dit-il, ce que madame vous envoie pour vous faire faire plus gracieusement le voyage de Sicile; car elle vous croit toujours dans le dessein de demeurer attaché à son fils et d'aller le rejoindre à Palerme. C'est ma plus chère envie, lui répondis-je; mais dites-moi, monsieur Thomas, ajoutai-je en souriant, le nouveau vice-roi de Sicile est-il aussi galant que son prédécesseur? Pour

le moins, me repartit Thomas; c'est le sort des Giron de sacrifier à l'amour et de voler de belle en belle. Quelque charmante que soit dona Isabella son épouse, elle ne fixera pas son cœur volage. Allez, allez, continua-t-il en riant à son tour, vous aurez, sur ma parole, de l'occupation.

D'abord que je me crus assez bien rétabli pour pouvoir me mettre en chemin, je partis pour Barcelonne avec un muletier de cette ville qui s'en retournait à vide. Nous allâmes si bon train, que nous y arrivâmes sur la fin de la huitième journée. Mon voiturier me mena par la porte Saint-Antoine à la ville neuve, où il me fit descendre à l'enseigne du Phénix, qui me parut une hôtellerie de fort belle apparence. Je vous amène ici, me dit-il, préférablement à tout autre endroit, pour deux raisons. Vous y aurez une chambre propre, un bon lit, vous y ferez bonne chère ; et, ce qui ne doit pas être compté pour rien, vous verrez dans votre hôtesse une jeune veuve charmante, de belle humeur, et, qui plus est, très-sage. Tant pis, lui répondis-je en badinant. Sa sagesse est de

trop pour un voyageur qui passe et qui n'a pas le temps de s'arrêter à faire l'amour; car, si dès demain je trouve une occasion de m'embarquer pour l'Italie, je ne manquerai pas d'en profiter.

Comme j'achevais de parler ainsi, l'hôtesse vint se présenter devant moi: Vous la voyez, s'écria le muletier. Ne mérite-t-elle pas bien de posséder un hôte de votre importance? Considérez attentivement cette figure-là. Je fus frappé de sa beauté, je l'avoue, et plus encore de la manière aisée et naturelle dont elle parlait. Elle me conduisit elle-même à la chambre qu'elle me destinait, en me faisant les plus grandes politesses; ce que j'attribuai au soin que le muletier avait pris, en entrant dans l'hôtellerie, de dire que j'étais un des principaux officiers du duc d'Ossone, nouveau vice-roi de Sicile. De mon côté, pour payer le tribut que tout galant homme doit à une jolie femme, je lui dis cent choses obligeantes; à quoi elle fit des réponses spirituelles de l'air du monde le plus modeste. Nous nous engageâmes insensiblement dans un entretien qui me fit con-

naître que, tout aimable qu'elle était de sa personne, elle avait un esprit supérieur encore à ses appas.

Elle se retira après cette conversation, et me laissa avec le muletier, qui me demanda ce que je pensais d'une pareille veuve. J'en suis on ne peut pas mieux affecté, lui répondis-je. Dans quel endroit d'Espagne est-elle née? elle fait honneur à sa patrie. Je suis persuadé qu'elle est de bonne famille. J'ignore quels sont ses parens, me dit le muletier; je sais seulement qu'elle est native de la ville de Murcie, capitale de la province de ce nom. A ces paroles je sentis tressaillir mon cœur, et je me troublai sans savoir pourquoi. Parbleu, dis-je en moi-même, si cette jeune veuve était ma sœur Inésille, l'aventure serait assez plaisante. Cela pourrait bien être; mais je ne le crois pas. Cependant c'est ce que je veux approfondir dès ce soir même, s'il est possible. Mon ami, dis-je au muletier, comme la ville de Murcie m'a vu naître, je serais curieux d'entretenir l'hôtesse en particulier, et de lui faire quelques questions sur sa famille, que je

dois connaître, à moins qu'elle ne soit de la plus basse extraction; ce que je ne puis penser. Allez, je vous prie, la retrouver de ma part. Dites-lui que je suis un de ses compatriotes, et que je voudrais bien avoir avec elle une petite conversation sur notre commune patrie.

Le muletier alla sur-le-champ rejoindre la veuve, et revint un moment après. Seigneur cavalier, me dit-il, vous aurez dans le moment la satisfaction que vous souhaitez. Votre hôtesse va venir vous la donner tout à l'heure. Je ne lui ai pas sitôt dit que vous étiez de son pays et que vous aviez envie de l'entretenir, qu'elle en a paru toute réjouie. Elle marche sur mes pas. Je vous laisse ensemble sans témoin, afin que vous puissiez plus librement contenter votre curiosité. A ces mots il sortit de ma chambre, et l'hôtesse, qui le suivait de près, y entra.

CHAPITRE VIII.

De l'entretien qu'il eut avec la veuve, et de l'étonnement où ils furent l'un et l'autre lorsqu'ils se reconnurent pour ce qu'ils étaient.

Madame, dis-je à la veuve, je viens d'apprendre que vous avez pris naissance dans la même ville où j'ai reçu le jour. Vous voulez bien que nous parlions un peu de notre pays, et que je prenne la liberté de vous demander qui vous êtes. Ce n'est point un désir curieux, c'est une raison secrète qui m'oblige à vous faire cette question. Apprenez-moi de grâce quels sont vos parens. Seigneur cavalier, me répondit-elle, je ne suis point d'une famille noble de Murcie, mais je ne suis pas non plus de la lie du peuple. Mon père, que j'ai perdu dans ma plus tendre enfance, était un docteur en médecine de l'université d'Alcala. Et comment se nommait-il ? interrompis-je avec précipitation et tout ému. Il s'ap-

pelait le docteur Estévanille Gonzalez, repartit la veuve. Mais, ajouta-t-elle en remarquant mon agitation, pourquoi vous troublez-vous ? on dirait que vous prenez quelque intérêt à ce que je vous dis ? est-ce que vous auriez connu mon père ? Parfaitement, lui répondis-je, aussi-bien que son fils; car il me semble qu'il en avait un nommé, si je ne trompe, Estévanille. Vous ne vous trompez point, me dit-elle, Estévanille est le nom de mon frère; mais, hélas ! le pauvre garçon ! je ne sais ce qu'il est devenu. Il sortit un matin secrètement de Murcie, et depuis ce temps-là je n'ai point entendu parler de lui.

En achevant ces paroles elle s'attendrit, et ses yeux se couvrirent de larmes; ce que je ne vis pas d'un œil sec. Charmé d'un si bon naturel de fille, je ne pus me défendre de suivre son exemple. Étonnée de me voir si sensible à la douleur qu'elle faisait paraître : Vous pleurez ! s'écria-t-elle : ah ! seigneur, vous êtes mon frère; votre sensibilité vous découvre; c'est Estévanille qui s'offre à ma vue. De grâce, avouez-le-moi tout à l'heure : chaque moment que vous

différez à faire cet aveu est un instant qui retarde le bonheur de ma vie. Eh bien, ma sœur, lui dis-je, touché des marques d'affection qu'elle me donnait, oui, votre frère Estévanille est devant vous. En prononçant ces derniers mots je lui tendis les bras, et nous nous embrassâmes pendant un quart d'heure, sans pouvoir nous exprimer autrement la joie mutuelle que nous avions de nous rencontrer.

Après avoir accordé aux droits du sang un moment de silence si tendre, nous commençâmes à nous demander l'un à l'autre un compte fidèle de ce qui nous était arrivé depuis que nous avions quitté notre patrie. Je le veux bien, ma chère Inésille, dis-je à ma sœur, je vais vous conter de bonne foi mes bonnes et mauvaises aventures, à condition que vous me raconterez les vôtres avec la même sincérité. J'y consens, répondit-elle ; mais, comme nous avons de part et d'autre beaucoup de choses à nous dire, je suis d'avis que nous remettions à demain cette confidence réciproque ; aussi-bien l'heure du souper approche, et d'ailleurs vous devez avoir

besoin de repos. Véritablement, j'étais si fatigué du voyage, que je ne fus point fâché qu'on remît la partie au jour suivant. Je soupai donc; et, m'étant couché un moment après, je dormis d'un profond sommeil jusqu'à neuf heures du matin. Alors, m'étant réveillé, je me levai frais et gaillard, et m'habillai à la hâte pour aller rejoindre ma sœur, dont j'étais fort impatient d'entendre l'histoire, et qui ne l'était pas moins d'entendre la mienne. Nous étions également curieux, elle de savoir l'état de mes affaires, et moi les circonstances de son enlèvement, dont mon oncle ne m'avait point fait le détail.

Comme je sortais de ma chambre, Inésille se présenta pour y entrer, en me disant : Je vous préviens, mon frère, et je vous somme de me tenir parole. C'est à quoi je suis disposé, lui répondis-je; prenez un siége, ma sœur, et m'écoutez. Nous nous assîmes tous deux, et, sans perdre de temps, je racontai mes exploits, non sans farder quelquefois la vérité; ce que je fis avec d'autant moins de scrupule, que j'étais persuadé que ma très-chère sœur ne man-

querait pas à son tour d'en faire autant, quoique nous nous fussions promis l'un à l'autre d'être sincères. Dans une histoire telle que la mienne il y a toujours des endroits qui demandent des adoucissemens, et où le héros est obligé de mentir pour son honneur. J'imitai donc les peintres, *qui*, pour tempérer la dureté des couleurs, *leur* donnent une teinte plus douce. Lorsqu'il me fallut, par exemple, faire mention du testament de mon oncle en ma faveur, le lecteur s'imagine-t-il que je fusse assez sot pour avouer ingénument à ma sœur que je ne m'étais nullement opposé à l'injustice qui lui avait été faite ? oh que non! je maniai adroitement un endroit si délicat : Ma chère sœur, lui dis-je d'un air affectueux, vous ne sauriez croire jusqu'à quel point je fus mortifié quand je vis que vous n'aviez aucune part au testament. Tout unique héritier que j'étais de maître Damien, je reprochai à sa mémoire de vous y avoir oubliée ; et, pour vous en venger, je résolus de partager avec vous sa succession.

Ma sœur m'interrompit dans cet endroit :

O cœur trop généreux ! s'écria-t-elle en m'embrassant. Quel bonheur pour moi d'avoir un frère tel que vous ! Inésille, lui dis-je en l'interrompant aussi, au lieu de vous réjouir de m'avoir pour frère, plaignez-vous-en plutôt au ciel. Hélas ! les biens dont j'ai hérité, et desquels je vous destinais la moitié, ne sont plus entre mes mains. Si vous voulez me laisser achever mon histoire, vous apprendrez ce qu'ils sont devenus.

Ces paroles étourdirent un peu ma cohéritière, qui, jugeant que la succession de mon oncle m'avait été soufflée, s'en affligeait mentalement, à ce qu'il me semblait, à cause de sa part et portion. Mais je ne connaissais pas ma sœur. Sitôt que j'eus fini mon récit, elle me tint ce discours : Mon frère, je suis fâchée que vous ayez eu un démêlé avec l'inquisition, puisqu'il vous a fait perdre un bien considérable. Ne vous imaginez pas que j'en sois mortifiée par rapport à moi ; vous ne me rendriez pas justice. C'est votre intérêt seul qui me rend sensible à ce malheur ; car je suis, grâce au ciel, assez bien dans mes affaires,

et même en état de vous faire une proposition que je vous conjure de ne pas rejeter. Demeurez avec moi. Joignons nos fortunes; renoncez à votre nouveau voyage d'Italie: aussi-bien pourrait-il n'être pas plus heureux que le premier. Qu'a fait pour vous le vieux duc d'Ossone? Rien; et peut-être que son fils n'en usera pas mieux avec vous. Il faut toujours se défier des grands seigneurs. Pour un qui récompensera bien ses domestiques, il y en aura trente qui les paieront d'ingratitude. Enfin, mon frère, puisque la Providence nous rassemble ici, ne nous quittons point. Barcelonne est un séjour où peut vivre agréablement un honnête homme, et j'ose vous assurer que l'argent ne vous y manquera pas. Comment donc, ma sœur! m'écriai-je en riant à ces derniers mots; vous me donnez une grande idée de votre coffre-fort, et vous irritez l'envie que j'ai d'apprendre de quelle façon vous vous êtes enrichie. Votre curiosité est juste, répondit Inésille, et je vais la contenter tout à l'heure, ainsi que je vous l'ai promis, je veux dire avec toute la sincérité que vous souhaitez. Ma sœur, ayant par là

de cette sorte, accomplit tout de suite sa promesse en ces termes.

CHAPITRE IX.

Histoire d'Inésille, sœur d'Estévanille.

Vous savez que, peu de temps après la mort du docteur Gonzalez notre père, nous fûmes séparés vous et moi. Maître Damien notre oncle vous prit chez lui pour vous enseigner le grand art de la chirurgie, qu'il possédait à fond; et moi, qui n'avais encore que six ans, je fus portée au château de Cantarilla pour y être élevée par mon parrain, qui en était le seigneur, et par ma marraine, qui depuis dix ans vivait avec lui dans une union qui avait tout l'air d'un vieux mariage. Ils se chargèrent tous deux de mon éducation, et prirent d'autant plus de soin de leur filleule, qu'ils crurent remarquer en elle de la disposition à répondre à leurs bontés.

Don Isidore de Cantarilla, mon parrain, n'eut pas le plaisir de me voir sortir de mi-

norité; il mourut, et nous laissa orphelines, ma marraine et moi. Nous le pleurâmes toutes deux, l'une sans sentiment, et l'autre par intérêt. A peine eut-il rendu l'esprit, que ses héritiers affamés vinrent s'emparer du château, et d'abord en firent sortir très-incivilement sa mignonne, sans paraître touchés des pleurs qu'elle répandait; mais ils eurent quelque pitié de moi. Mon âge et ma petite figure qui embellissait de jour en jour les attendrirent un peu; ils tinrent même conseil sur ce qu'ils devaient faire de moi; et je me souviens qu'entre autres, une tante du défunt, vieille dévote, fut d'avis que les héritiers se cotisassent tous pour achever de m'élever jusqu'à ce que je fusse capable de servir; ce qui fut rejeté tout d'une voix, les cohéritiers n'étant pas d'humeur à m'entretenir aux dépens de la succession; ils aimèrent mieux m'abandonner à ma marraine, qui, témoignant une tendresse de mère pour sa filleule, s'offrit à se charger de moi. La vieille tante eut beau leur représenter le péril qu'il y avait à me mettre entre les mains d'une personne du caractère de ma marraine, ils ne firent au-

cune attention à sa remontrance; et, sans s'embarrasser de ce qu'il en pourrait arriver, ils me confièrent à ma bonne marraine, qui m'emmena près d'Alicante, dans une ferme où elle se retira, et dont le fermier était un vieux laboureur de ses parens.

Ce villageois, nommé Talego, la reçut à merveille. C'était un de ces humains débonnaires qui aiment tous ceux à qui le sang les lie, et il avait toujours particulièrement affectionné la segnora Barberina, ma marraine, qui devint bientôt maîtresse du logis. Talego avait pour elle une aveugle complaisance et vivait sans femme et sans enfans; ma marraine n'avait aucune contradiction à essuyer. Comme la ferme était aux portes d'Alicante, elle allait tous les jours dans cette ville. Elle y fit bientôt des connaissances. Elle lia commerce, entre autres, avec la veuve d'un alguazil, et il se trouva tant de sympathie entre elles, qu'en moins de huit jours leur union eut toute la force d'une amitié bien cimentée. Cette veuve, qui se nommait Alzine, pouvait avoir quarante ans; elle avait

été belle, et elle conservait encore des restes de beauté capables d'inspirer une passion passagère.

Cependant je grandissais à vue d'œil dans la ferme, et déjà je commençais à prendre la figure d'une fille nubile. Ma marraine, qui n'avait pas dessein de me soustraire aux yeux des hommes, jugeant qu'il était temps de m'aocoutumer à voir le monde, commença de me mener avec elle dans la ville. Dès la première fois que j'y parus, je m'attirai les regards de plus d'un cavalier, et je remarquai, quoique sans expérience, qu'ils me regardèrent avec quelque sorte de plaisir. Vous vous imaginez bien que, si je fis cette observation à l'âge que j'avais, ma marraine, qui était grecque sur ce chapitre-là, ne manqua pas de la faire aussi de son côté; je m'aperçus même qu'elle en eut une secrète joie.

Notre bonne amie Alzine venait quelquefois nous voir à la ferme de Talego; mais pour une visite qu'elle nous faisait, nous lui en rendions quatre, parce qu'elle avait toujours bonne compagnie, ce que cherchait ma marraine. Toutes les fois que

nous allions chez la veuve de l'alguazil, nous étions sûres d'y trouver deux ou trois officiers de marine, de même qu'un jeune lieutenant d'infanterie, qui n'attendait, disait-il, qu'une occasion favorable de passer à Gènes pour aller joindre son régiment dans le Milanez; et qui pourtant ne partait point. Croirez-vous bien que j'étais la cause de ce retardement? Ce militaire, qui se nommait don Gabriel de Ginestar, plus frappé sans doute du vif éclat de ma jeunesse que de ma beauté, devint amoureux de moi; mais, au lieu de me déclarer sa passion comme un étourdi, il eut la prudence de la cacher sous un dehors trompeur, dont tout le monde eût été la dupe. Pour moi j'admirais ce garçon-là; j'étais étonnée de voir un adolescent de sa profession si sage et si posé. Cependant il n'était rien moins que ce qu'il paraissait, et le petit traître, levant bientôt le masque, nous fit voir que nous jugeons quelquefois fort mal des hommes que nous croyons vertueux. Don Gabriel forma le dessein de m'enlever, et prit si bien son temps et ses mesures, qu'il l'exécuta sans peine un soir que je

m'en retournais toute seule à la ferme; ce qui m'arrivait rarement, mais ce qui pour mon malheur devait m'arriver ce soir-là. Trois ou quatre hommes vinrent à l'improviste me prendre entre leurs bras, et me portèrent en un instant à bord d'un bâtiment qui attendait mes ravisseurs sur la rive du golfe, et qui mit aussitôt à la voile.

Je m'étais évanouie de frayeur dès que ces hommes s'étaient saisis de moi, et mon évanouissement fut de longue durée. Je repris pourtant mes esprits, et, parcourant alors des yeux tous les visages qui m'environnaient, je démêlai celui de don Gabriel de Ginestar, qui, pour prévenir mes reproches, ou du moins les rendre un peu moins aigres, me dit d'un air soumis et respectueux : Charmante Inésille, vous avez sujet, je l'avoue, de vous plaindre de moi, ou plutôt de me regarder comme un monstre; mais si, suspendant votre juste colère, vous voulez m'écouter de sang-froid un moment, vous ne trouverez pas mon crime indigne de pardon. Faites, s'il vous plaît, réflexion que je ne vous arrache point au père et à la mère dont vous tenez le jour,

mais à une marraine qui n'est qu'une étrangère dans votre famille, à une femme qui aurait vendu votre honneur; car je la connais mieux que vous, et je suis assuré qu'elle ne vous élevait que dans cette infâme vue. Ainsi, belle Inésille, ajouta-t-il, bien loin de ne voir en moi qu'un ravisseur, songez que je suis un homme envoyé du ciel pour sauver votre innocence du péril qui la menaçait. Je suis un gentilhomme assez riche; je vous adore. Souffrez que je vous conduise à mon château, où, pour vous faire voir la pureté de mes intentions, je commencerai par vous épouser, si ma personne vous est agréable.

Tel fut le discours que me tint don Gabriel avec un air de persuasion qui me jeta de la poudre aux yeux. Au lieu de me répandre en invectives et en imprécations contre lui, je ne lui répondis que par des pleurs et des gémissemens. Il me laissa donner un libre cours à mes plaintes; et tandis que je m'affligeais avec assez de modération, le fatal vaisseau qui me portait arriva près de Tortose, dans un endroit où mon Pâris me fit mettre à terre. Ensuite,

m'ayant fait monter avec lui dans une chaise roulante préparée par ses soins, il me mena au château de Ginestar. Vous vous imaginez bien, mon frère, que je ne me voyais pas sans trembler au pouvoir d'un ravisseur; mais ce ravisseur paraissait si respectueux et si poli, qu'il m'ôtait la moitié de ma frayeur. Je vous avouerai même, puisque je vous ai promis de ne vous rien céler, que je m'accoutumai peu à peu à le regarder sans frémir.

J'interrompis en cet endroit ma sœur: Ma chère Inésille, lui dis-je, il n'est pas difficile de deviner le reste. Vous trouvâtes le cavalier aimable, vous répondîtes à son amour, et vous demeurâtes sa maîtresse sans devenir sa femme. Pardonnez-moi, repartit Inésille, il m'épousa comme il me l'avait promis, et me fit connaître que j'étais mariée à un très-honnête homme. Il avait pour moi toutes les complaisances qu'on peut attendre d'un époux, et mon cœur, sensible à sa tendresse, ne le payait pas d'ingratitude. Nous vivions dans l'union la plus parfaite; mais à peine eûmes-nous goûté les douceurs d'un heureux hyménée,

qu'il fallut nous séparer. Don Gabriel fut obligé de partir pour l'Italie, où il n'eut pas plus tôt joint son régiment, qu'il perdit la vie dans la première bataille où il se trouva.

Pour surcroît de malheur, poursuivit Inésille, avec la triste nouvelle de sa mort j'appris une chose que j'ignorais; car mon mari ne m'avait jamais dit ses affaires. Je sus qu'il n'avait pour tout héritage de ses pères qu'un beau nom; que son château de Ginestar était engagé pour des sommes qui allaient fort au-delà de sa valeur; en un mot, que je serais bienheureuse si l'on ne me chicanait point sur le petit douaire que don Gabriel m'avait assigné en m'épousant.

Me voilà donc devenue une veuve noble et indigente; mais une douairière de quinze ans est rarement abandonnée de tout le monde. Don Cosme de Tivisa, gentilhomme qui avait une terre auprès du château de Ginestar, et qui était oncle de feu mon époux, vint bientôt m'offrir ses services. C'était un homme de cinquante et quelques années, une figure de philoso-

phe, un Sénèque qui ne parlait que par sentences. Il venait me voir souvent, et surtout depuis que j'étais veuve : Ma nièce, me dit-il dès la première visite qu'il me fit après la mort de don Gabriel, si je ne puis guérir votre douleur, je puis du moins vous donner une consolation capable de l'adoucir, en vous offrant ma bourse avec mes conseils.

Il accompagna une offre si généreuse de tant de discours affectueux, et il me parut si touché de mon sort, que je rendis grâce au ciel d'avoir rencontré un homme si compatissant à mes malheurs. Il gagna d'abord ma confiance par l'air de sincérité qu'il affectait, et de plus par son âge, car je croyais les vieillards affranchis de la tyrannie de l'amour. Mais je fus bientôt désabusée. Le philosophe don Cosme, dès sa seconde visite, me fit connaître que, malgré sa philosophie, il avait conçu pour moi une passion violente. Il avait beau la vouloir couvrir du voile de l'amitié, elle perçait à travers ses discours. Dans notre entretien il me proposa d'abondance de

cœur d'aller demeurer avec lui, en me disant : Les créanciers de don Gabriel vont incessamment s'emparer du château de Ginestar. Vous ne devez point attendre qu'ils vous en chassent. Venez chez moi, ajouta-t-il d'un air doucereux, venez à ma terre. Vous savez que c'est un séjour agréable. D'ailleurs j'ai pour voisines quelques dames de mérite avec qui vous passerez gracieusement le temps, et vous vivrez enfin avec un oncle qui fera son bonheur de vous posséder chez lui.

A ces paroles je dis en moi-même : Oh, oh ! voilà un oncle bien affectionné. Je crains fort qu'il n'ait envie de me faire payer bien cher l'hospitalité qu'il veut me donner. Je pressens qu'il me proposera sa main, et que l'état de mes affaires ne me permettra point de la refuser. Mon pressentiment ne fut pas faux. Don Cosme me déclara bientôt en termes formels qu'il était fortement épris de mes charmes et prêt à m'épouser, ajoutant à cela, pour dorer la pilule et me la faire avaler avec moins de répugnance, qu'il m'avantagerait d'une manière qui suppléerait à la jeu-

nesse qu'il n'avait plus. Si je n'eusse consulté que mon goût, il est certain que j'aurais congédié poliment un oncle dont la figure était peu propre à prévenir en sa faveur une jeune nièce; mais je pensais déjà solidement, et je consentis enfin, quoique avec aversion, que ce vieux gentilhomme devînt mon second mari.

Un homme qui se marie dans son arrière-saison à une personne dont il pourrait être le grand-père s'y attache ordinairement un peu trop; aussi le malheureux don Cosme ne jouit-il pas d'une longue vie. Je redevins veuve au bout de six mois, avec cette différence, que mon second mariage m'avait mise un peu plus à mon aise sans me faire perdre aucun de mes agrémens; car mes deux époux n'avaient fait que passer comme deux ombres. A ces paroles, qui me firent rire, je dis à ma sœur : Je crois que vous ne demeurâtes pas en si beau chemin. Venons à votre troisième mariage. Oh ! s'il vous plaît, mon frère, me répondit-elle, ne tournez point en raillerie les choses sérieuses que je vous dis. Je ne vous raconte rien, ce me semble, qui doive vous prévenir

contre la vertu. Au contraire, lui repartis-je, bien loin de désapprouver votre second hyménée, il me paraît faire l'éloge de votre sagesse et de votre prudence. Mais, si vous continuez de voler de nouvelles en nouvelles nôces, je crains qu'on ne vous accuse d'avoir trop donné dans le légitime.

A ce que je vois, mon frère, dit alors Inésille en souriant et en rougissant tout ensemble, vous aimez la plaisanterie. Il est constant que, si j'avais encore eu plusieurs autres époux, je serais une franche fiancée du roi de Garbe; mais je n'ai donné qu'un successeur à don Cosme. Passez-moi, de grâce, mon troisième mari; c'est celui de tous que j'ai le plus aimé. Je vais vous apprendre quel homme c'était, comment, après d'assez courtes amours, l'hymen nous unit de ses plus doux nœuds, et par quel accident la mort me le ravit au commencement de ses plus beaux jours.

Trois mois après la mort de don Cosme, je quittai la campagne pour aller occuper à Tortose une maison que j'y avais louée. Là, jouissant du privilége des veuves, je recevais compagnie chez moi, ou bien je l'allais

chercher en ville chez des dames de mes amies. Un jour que j'étais dans une maison où il y avait une belle assemblée, il y entra un jeune cavalier qui s'y fit d'abord distinguer par une figure que tout le monde admira. Je m'aperçus surtout que les dames le regardèrent de bon œil, et, pour vous parler de bonne foi, je fus charmée de sa bonne mine. Mais si je pris plaisir à le considérer, j'en eus bien davantage en remarquant qu'il n'eut plus d'attention que pour moi dès qu'il m'eut aperçue. Cette observation flatta fort ma vanité, et me fit ardemment souhaiter de savoir le nom et la qualité de l'inconnu. Je ne sortirai point de cette maison, disais-je, que je n'aie pleinement satisfait ma curiosité : Qui est ce jeune gentilhomme? se demandait-on tout bas les uns aux autres dans l'assemblée : Comment l'appelle-t-on? Ceux qui ne l'ignoraient pas le disaient aux autres à l'oreille ; si bien que j'appris enfin que ce dangereux mortel se nommait Saloni, et qu'il était fils d'un riche marchand de la ville de Barcelonne.

Quand je sus que ce n'était pas un

homme de qualité, comme je l'avais cru sur sa mine, je pris fièrement mon parti en digne veuve de deux hidalgos. Je cessai de m'occuper l'esprit de ce jeune bourgeois; mais il n'en fut pas de même de lui. Dès le lendemain je le vis passer et repasser devant mes fenêtres en leur lançant de vives œillades; ce qui me fit juger que le petit téméraire osait élever sa pensée jusqu'à moi. Il ne se contentait pas d'assiéger ma maison pendant le jour, il venait passer sous mon balcon une partie de la nuit à jouer de la guitare et à chanter; car il avait la voix fort agréable. Il ne s'en tint pas à ses chansons; il gagna par ses présens Laure, ma suivante, qui lui promit pour son argent de lui procurer un entretien avec moi. Elle savait bien que j'avais trouvé Saloni fort aimable. Je le lui avais avoué confidemment, et elle ne doutait nullement que je ne consentisse à le voir. Néanmoins, lorsqu'elle m'en fit la proposition, je fis la difficultueuse; mais ma soubrette, à l'aide de l'amour, leva mes difficultés, de manière qu'une belle nuit elle introduisit Saloni dans mon appartement comme un galant favorisé.

Il commença par se jeter à mes genoux en me disant avec transport : Ah! ma reine, j'ai donc enfin le bonheur de pouvoir vous confirmer de vive voix ce que mes yeux vous ont déjà dit! Je n'ignore pas qu'un homme qui n'est point d'une illustre naissance ne peut sans témérité vous offrir sa foi; mais la passion que vous m'avez inspirée me domine et me force à rompre le silence. A ces mots il s'arrêta pour entendre ma réponse, qui fut telle, qu'il ne tint qu'à lui de s'apercevoir que je lui pardonnais son audace; au lieu d'affecter du moins un peu de fierté pour faire honneur à la mémoire de mes deux époux, je n'eus pas même la force de me trahir jusqu'à lui cacher le fond de mon cœur. Il y lut sa victoire, et, pour en profiter, il me tint tant de discours tendres et passionnés, que j'en fus troublée; il est vrai que que je ne l'étais pas moins de sa figure, qui me paraissait ravissante. Outre cela, j'avais affaire à un garçon vif et pressant : voilà bien des choses embarrassantes, comme vous voyez. Cependant, malgré la faiblesse que je sentais pour lui, j'eus assez de fermeté

pour le faire sortir de chez moi avant le jour, sans avoir fait péricliter mon honneur dans une conversation si dangereuse.

Cela est heureux, ma sœur, m'écriai-je en cet endroit de son récit, et vous me faites trembler pour la seconde entrevue. Rassurez-vous, mon frère, me répondit Inésille. Pour dissiper promptement vos alarmes et abréger mon histoire, je vous dirai que Saloni m'écrivit le jour suivant une lettre par laquelle il me marquait tant d'impatience de m'épouser, qu'il allait, disait-il, partir sur-le-champ pour se rendre auprès de son père et lui demander son agrément. Je lui fis dire par Laure que j'approuvais son dessein, et que mon consentement était attaché à celui de son père. Là-dessus le galant vole à Barcelonne, et revient au bout de huit jours : Madame, me dit-il, j'ai l'aveu de mon père, vous m'avez promis le vôtre, daignez hâter mon bonheur. Vous vous imaginez bien qu'après cela nous ne tardâmes guère à nous marier. Quinze jours après nos noces, mon mari me conduisit à Barcelonne.

Je ne sais, poursuivit Inésille, si dans

ce moment vous ne me reprochez pas en vous-même d'avoir donné ma main à un bourgeois après avoir épousé deux gentilshommes. Je vous parais peut-être avoir dérogé.... Fi donc! ma sœur, interrompis-je en riant; me croyez-vous assez sot pour trouver mauvais que la fille d'un médecin s'allie dans la famille d'un marchand de vin? Fussiez-vous fille d'Hippocrate même, je ne vous blâmerais pas. Je crois comme vous, reprit ma sœur, que je n'ai point mal fait. Aussi vous avouerai-je franchement, avec tout le respect que je dois à la mémoire de mes premiers époux et à celle de mon père, que je me soucie fort peu que leurs mânes rougissent de mon troisième hyménée. Je n'eus pas sujet de me repentir de l'avoir contracté. Le père de mon époux me fit l'accueil le plus gracieux, et conçut pour moi la plus tendre amitié. Il ne savait quelles caresses me faire, tant il était satisfait de m'avoir pour belle-fille : Je suis ravi, disait-il à son fils à tout moment, que tu m'aies choisi une bru si digne de ton amour et de mon affection.

Si ce bon vieillard me prit en amitié, je

répondis bientôt à ses sentimens, ou, pour parler plus juste, je m'attachai si fortement à lui, que, quand il aurait été mon propre père, je ne l'aurais pas aimé davantage. J'étais donc chérie de mon beau-père et adorée de mon époux. Jugez si je menais une vie heureuse. Mais, comme dans ce monde tout est sujet à changer, ma félicité s'évanouit, ainsi que je vais vous le rapporter. Dans le temps que nous nagions encore au logis dans la joie, la consternation succéda tout à coup à notre allégresse. Un *coléra-morbus*, vulgairement appelé un trousse-galant, emporta mon époux en moins de deux jours, sans que les plus habiles médecins de Barcelonne pussent le sauver.

Mon beau-père et moi nous fûmes si vivement touchés de la mort de mon mari, que nous en tombâmes malades de chagrin. Cependant le ciel nous fit la grâce de résister à notre douleur, et nous nous rétablîmes peu à peu. Alors le vieux Saloni me dit : Ma fille, n'abandonnez pas, de grâce, un père qui a besoin de vous pour se consoler. Tenez-moi lieu du fils que j'ai perdu.

Ne vous remariez point.... Ah! que me dites-vous! m'écriai-je en l'interrompant avec précipitation. Je ne veux jamais entendre parler ni d'époux ni d'amans. Je ne veux plus rien aimer après mon cher Saloni. Quand la fortune me présenterait un prince.... Le bonhomme ne me donna pas le temps d'achever, et m'embrassant avec transport : Ma fille, s'écria-t-il, vos sentimens me charment, et vous méritez bien les avantages que j'ai dessein de vous faire. Je prétends vous laisser tous mes biens, et dès aujourd'hui je vous rends maîtresse de cette hôtellerie. Il ne se contenta pas de parler de cette sorte ; il appela tous ses domestiques pour leur déclarer qu'il me donnait un empire absolu sur eux. Quoique ce petit pouvoir flattât peu ma vanité, je l'acceptai volontiers, puisque cela faisait plaisir à mon beau-père.

Dès qu'on sut dans Barcelonne que la veuve du jeune Saloni tenait l'hôtellerie du Phénix, les jeunes gens y vinrent en foule ; et lorsqu'ils virent qu'au lieu de me prêter à leur badinage, je leur parlais avec une retenue que toutes les hôtesses n'ont

pas ordinairement, ils m'en estimèrent davantage; de sorte que je gagnai à cela une bonne réputation.

Il y avait déjà près de trois ans que j'avais l'administrastion de cette hôtellerie quand mon beau-père paya le tribut que nous devons tous à la nature, et me laissa par testament des biens considérables. Je le pleurai de bon cœur; mais, après avoir eu la force de me consoler de la perte de son fils, je ne fus point assez faible pour devenir inconsolable de la sienne. J'essuyai donc mes larmes, et continuai mon commerce, qui a toujours prospéré depuis ce temps-là.

CHAPITRE X.

Gonzalez se prépare à quitter sa sœur pour aller joindre le nouveau vice-roi de Sicile; mais il apprend une nouvelle qui l'empêche de partir, et qui lui fait prendre la résolution de rester à Barcelonne.

Après qu'Inésille eut conté son histoire, elle me parla en sœur affectionnée : Je vous ai déjà témoigné, mon frère, me dit-elle d'un air qui répondait de sa sincérité, que, si vous vouliez fixer votre séjour à Barcelonne, vous y seriez avec une sœur qui a du bien de reste pour elle et pour vous. Demeurons ensemble. Vous m'aiderez de vos conseils dans les occasions où j'en aurai besoin. Ma sœur, lui répondis-je, j'atteste ici le ciel que je préférerais la douceur de vivre avec vous à tous les partis qu'on me pourrait proposer, si je le pouvais avec honneur; mais, vous le savez, j'ai des engagemens qui me lient. Je ne puis me dis-

enser d'aller à Palerme. Tout ce qu'il m'est ermis d'accorder au plaisir de revoir une œur si digne de ma tendresse, c'est de aire quelque séjour dans cette ville.

Inésille, jugeant qu'elle voudrait en vain me détourner de ma résolution, cessa de la combattre. Il est vrai que, pour la faire consentir à mon départ avec moins de regret, je lui promis de revenir dans deux ans tout au plus tard la rejoindre à Barcelonne, pour ne plus me séparer d'elle. Après avoir passé quatre mois fort agréablement avec ma sœur, je me disposais enfin à m'embarquer pour l'Italie, lorsqu'on apprit à Barcelonne la mort de don Juan Tellès, nouveau vice-roi de Sicile. Je doutai d'abord de cette nouvelle, quoiqu'il n'y en eût point de plus vraisemblable que celle-là; et je ne laissai pas pourtant d'en attendre la confirmation avec beaucoup d'inquiétude. Mais ce bruit se répandit bientôt de façon qu'il ne me fut plus permis de n'y point ajouter foi. On sut avec certitude que don Juan, nouveau duc d'Ossone, quelques mois après avoir été reçu des Siciliens avec une joie

incroyable, en mémoire de son père, était mort d'une maladie que les médecins de Palerme n'avaient pu guérir.

Quand ma sœur vit que je ne doutais plus de cette nouvelle, la joie qu'elle en eut éclata : Oh çà, mon frère, me dit-elle, la face de vos affaires est changée; vous n'avez plus d'engagemens qui vous empêchent de lier votre sort au mien; mais je crains qu'il ne vous prenne encore envie de vous attacher à la noblesse, quoique les grands seigneurs à qui vous vous êtes dévoué jusqu'ici n'aient pas trop bien payé votre zèle et vos services. Bannissez cette crainte, ma chère sœur, lui répondis-je; comptez que je suis bien revenu du service des grands. Il est plus doux de vivre dans l'indépendance que d'avoir des maîtres. J'aime mieux être chez vous votre premier garçon qu'officier d'un duc ou d'un marquis. Oui, je me fais un plaisir charmant de partager avec vous les soins et les attentions que demande votre hôtellerie, et de vous aider à remplir vos devoirs. Enfin je suis persuadé que je jouirai chez vous d'une félicité parfaite, pourvu que vous ne me donniez pas de beau-frère.

je ne suis pas, je l'avoue, sans appréhension là-dessus. Oh! s'écria ma sœur, ayez sur cela l'esprit en repos; on ne me reverra jamais au pouvoir d'un mari. Je dois, ce me semble, ajouta-t-elle en riant, être contente d'en avoir eu trois, quoique les trois ensemble n'en aient pas valu un bon.

Il est vrai, lui dis-je, que vos mariages ont duré si peu, qu'on ne doit point vous les reprocher; mais restez-en là. Pour rendre notre union inaltérable, que le temple de l'hymen soit toujours fermé pour nous deux. Point de beau-frère, point de belle-sœur dans notre ménage, si nous voulons qu'il y règne une heureuse intelligence. Je vous l'ai déjà dit, reprit Inésille, et je vous le répète, je n'encenserai plus les autels de ce dieu; j'en jure par tout ce qui peut rendre un serment inviolable. De mon côté, ma sœur, lui répliquai-je, il y a long-temps que j'ai fait vœu de mourir dans le célibat, et vous devez être assurée que j'accomplirai mon vœu.

Après nous être bien promis réciproquement de passer le reste de nos jours, elle dans l'agréable veuvage où elle avait la

bonheur d'être, et moi dans la condition libre et douce de garçon, à laquelle aucune autre n'est comparable, elle me *dit* : Mon frère, je vous associe à mon hôtellerie et à ma fortune, qui est déjà dans un état florissant. Augmentons-la, s'il se peut, par nos soins, et passons par-devant notaire un bon acte par lequel nous déclarerons que tous nos biens sont communs, et que nous voulons qu'ils demeurent au survivant. Je ne fus point assez ennemi de mon bonheur pour refuser de profiter de la générosité d'Inésille. Je signai volontiers l'acte en question, et par ce trait de plume, qui fut le fondement de ma fortune, je me fis un heureux sort.

Me voilà donc, grâce au ciel, devenu maître d'hôtellerie, et je prévois que ce sera ma dernière condition, tant j'en suis satisfait. Eh ! que voudrais-je de plus ? J'ai toutes choses en abondance, et je mène une vie indépendante. Cela n'est pas vrai me dira quelque lecteur contrariant : est-ce vivre dans l'indépendance que de servir le public ? n'est-ce pas plutôt être le valet de tout le monde ? Oui, moralement parlant;

mais il y a bien de la différence d'un homme consacré au service du public à un homme qui sert un particulier. Le premier fait des civilités à ses pratiques pour leur argent, le second rampe comme un misérable devant son maître. L'un enfin sert sans être esclave, et l'autre est esclave tant qu'il sert.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.




3 2044 038 416 434

norité; il mourut, et nous laissa orphelines, ma marraine et moi. Nous le pleurâmes toutes deux, l'une sans sentiment, et l'autre par intérêt. A peine eut-il rendu l'esprit, que ses héritiers affamés vinrent s'emparer du château, et d'abord en firent sortir très-incivilement sa mignonne, sans paraître touchés des pleurs qu'elle répandait; mais ils eurent quelque pitié de moi. Mon âge et ma petite figure qui embellissait de jour en jour les attendrirent un peu; ils tinrent même conseil sur ce qu'ils devaient faire de moi; et je me souviens qu'entre autres, une tante du défunt, vieille dévote, fut d'avis que les héritiers se cotisassent tous pour achever de m'élever jusqu'à ce que je fusse capable de servir; ce qui fut rejeté tout d'une voix, les cohéritiers n'étant pas d'humeur à m'entretenir aux dépens de la succession; ils aimèrent mieux m'abandonner à ma marraine, qui, témoignant une tendresse de mère pour sa filleule, s'offrit à se charger de moi. La vieille tante eut beau leur représenter le péril qu'il y avait à me mettre entre les mains d'une personne du caractère de ma marraine, ils ne firent au-

eune attention à sa remontrance; et, sans s'embarrasser de ce qu'il en pourrait arriver, ils me confièrent à ma bonne marraine, qui m'emmena près d'Alicante, dans une ferme où elle se retira, et dont le fermier était un vieux laboureur de ses parens.

Ce villageois, nommé Talego, la reçut à merveille. C'était un de ces humains débonnaires qui aiment tous ceux à qui le sang les lie, et il avait toujours particulièrement affectionné la segnora Barberina, ma marraine, qui devint bientôt maîtresse du logis. Talego avait pour elle une aveugle complaisance et vivait sans femme et sans enfans; ma marraine n'avait aucune contradiction à essuyer. Comme la ferme était aux portes d'Alicante, elle allait tous les jours dans cette ville. Elle y fit bientôt des connaissances. Elle lia commerce, entre autres, avec la veuve d'un alguazil, et il se trouva tant de sympathie entre elles, qu'en moins de huit jours leur union eut toute la force d'une amitié bien cimentée. Cette veuve, qui se nommait Alzine, pouvait avoir quarante ans; elle avait

été belle, et elle conservait encore des restes de beauté capables d'inspirer une passion passagère.

Cependant je grandissais à vue d'œil dans la ferme, et déjà je commençais à prendre la figure d'une fille nubile. Ma marraine, qui n'avait pas dessein de me soustraire aux yeux des hommes, jugeant qu'il était temps de m'accoutumer à voir le monde, commença de me mener avec elle dans la ville. Dès la première fois que j'y parus, je m'attirai les regards de plus d'un cavalier, et je remarquai, quoique sans expérience, qu'ils me regardèrent avec quelque sorte de plaisir. Vous vous imaginez bien que, si je fis cette observation à l'âge que j'avais, ma marraine, qui était grecque sur ce chapitre-là, ne manqua pas de la faire aussi de son côté; je m'aperçus même qu'elle en eut une secrète joie.

Notre bonne amie Alzine venait quelquefois nous voir à la ferme de Talego; mais pour une visite qu'elle nous faisait, nous lui en rendions quatre, parce qu'elle avait toujours bonne compagnie, ce que cherchait ma marraine. Toutes les fois que

nous allions chez la veuve de l'alguazil, nous étions sûres d'y trouver deux ou trois officiers de marine, de même qu'un jeune lieutenant d'infanterie, qui n'attendait, disait-il, qu'une occasion favorable de passer à Gènes pour aller joindre son régiment dans le Milanez; et qui pourtant ne partait point. Croirez-vous bien que j'étais la cause de ce retardement? Ce militaire, qui se nommait don Gabriel de Ginestar, plus frappé sans doute du vif éclat de ma jeunesse que de ma beauté, devint amoureux de moi; mais, au lieu de me déclarer sa passion comme un étourdi, il eut la prudence de la cacher sous un dehors trompeur, dont tout le monde eût été la dupe. Pour moi j'admirais ce garçon-là; j'étais étonnée de voir un adolescent de sa profession si sage et si posé. Cependant il n'était rien moins que ce qu'il paraissait, et le petit traître, levant bientôt le masque, nous fit voir que nous jugeons quelquefois fort mal des hommes que nous croyons vertueux. Don Gabriel forma le dessein de m'enlever, et prit si bien son temps et ses mesures, qu'il l'exécuta sans peine un soir que je

m'en retournais toute seule à la ferme; ce qui m'arrivait rarement, mais ce qui pour mon malheur devait m'arriver ce soir-là. Trois ou quatre hommes vinrent à l'improviste me prendre entre leurs bras, et me portèrent en un instant à bord d'un bâtiment qui attendait mes ravisseurs sur la rive du golfe, et qui mit aussitôt à la voile.

Je m'étais évanouie de frayeur dès que ces hommes s'étaient saisis de moi, et mon évanouissement fut de longue durée. Je repris pourtant mes esprits, et, parcourant alors des yeux tous les visages qui m'environnaient, je démêlai celui de don Gabriel de Ginestar, qui, pour prévenir mes reproches, ou du moins les rendre un peu moins aigres, me dit d'un air soumis et respectueux : Charmante Inésille, vous avez sujet, je l'avoue, de vous plaindre de moi, ou plutôt de me regarder comme un monstre; mais si, suspendant votre juste colère, vous voulez m'écouter de sang-froid un moment, vous ne trouverez pas mon crime indigne de pardon. Faites, s'il vous plaît, réflexion que je ne vous arrache point au père et à la mère dont vous tenez le jour,

mais à une marraine qui n'est qu'une étrangère dans votre famille, à une femme qui aurait vendu votre honneur; car je la connais mieux que vous, et je suis assuré qu'elle ne vous élevait que dans cette infâme vue. Ainsi, belle Inésille, ajouta-t-il, bien loin de ne voir en moi qu'un ravisseur, songez que je suis un homme envoyé du ciel pour sauver votre innocence du péril qui la menaçait. Je suis un gentilhomme assez riche; je vous adore. Souffrez que je vous conduise à mon château, où, pour vous faire voir la pureté de mes intentions, je commencerai par vous épouser, si ma personne vous est agréable.

Tel fut le discours que me tint don Gabriel avec un air de persuasion qui me jeta de la poudre aux yeux. Au lieu de me répandre en invectives et en imprécations contre lui, je ne lui répondis que par des pleurs et des gémissemens. Il me laissa donner un libre cours à mes plaintes; et tandis que je m'affligeais avec assez de modération, le fatal vaisseau qui me portait arriva près de Tortose, dans un endroit où mon Pâris me fit mettre à terre. Ensuite,

m'ayant fait monter avec lui dans une chaise roulante préparée par ses soins, il me mena au château de Ginestar. Vous vous imaginez bien, mon frère, que je ne me voyais pas sans trembler au pouvoir d'un ravisseur; mais ce ravisseur paraissait si respectueux et si poli, qu'il m'ôtait la moitié de ma frayeur. Je vous avouerai même, puisque je vous ai promis de ne vous rien céler, que je m'accoutumai peu à peu à le regarder sans frémir.

J'interrompis en cet endroit ma sœur: Ma chère Inésille, lui dis-je, il n'est pas difficile de deviner le reste. Vous trouvâtes le cavalier aimable, vous répondîtes à son amour, et vous demeurâtes sa maîtresse sans devenir sa femme. Pardonnez-moi, repartit Inésille, il m'épousa comme il me l'avait promis, et me fit connaître que j'étais mariée à un très-honnête homme. Il avait pour moi toutes les complaisances qu'on peut attendre d'un époux, et mon cœur, sensible à sa tendresse, ne le payait pas d'ingratitude. Nous vivions dans l'union la plus parfaite; mais à peine eûmes-nous goûté les douceurs d'un heureux hyménée,

qu'il fallut nous séparer. Don Gabriel fut obligé de partir pour l'Italie, où il n'eut pas plus tôt joint son régiment, qu'il perdit la vie dans la première bataille où il se trouva.

Pour surcroît de malheur, poursuivit Inésille, avec la triste nouvelle de sa mort j'appris une chose que j'ignorais; car mon mari ne m'avait jamais dit ses affaires. Je sus qu'il n'avait pour tout héritage de ses pères qu'un beau nom; que son château de Ginestar était engagé pour des sommes qui allaient fort au-delà de sa valeur; en un mot, que je serais bienheureuse si l'on ne me chicanait point sur le petit douaire que don Gabriel m'avait assigné en m'épousant.

Me voilà donc devenue une veuve noble et indigente; mais une douairière de quinze ans est rarement abandonnée de tout le monde. Don Cosme de Tivisa, gentilhomme qui avait une terre auprès du château de Ginestar, et qui était oncle de feu mon époux, vint bientôt m'offrir ses services. C'était un homme de cinquante et quelques années, une figure de philoso-

phe, un Sénèque qui ne parlait que par sentences. Il venait me voir souvent, et surtout depuis que j'étais veuve : Ma nièce, me dit-il dès la première visite qu'il me fit après la mort de don Gabriel, si je ne puis guérir votre douleur, je puis du moins vous donner une consolation capable de l'adoucir, en vous offrant ma bourse avec mes conseils.

Il accompagna une offre si généreuse de tant de discours affectueux, et il me parut si touché de mon sort, que je rendis grâce au ciel d'avoir rencontré un homme si compatissant à mes malheurs. Il gagna d'abord ma confiance par l'air de sincérité qu'il affectait, et de plus par son âge, car je croyais les vieillards affranchis de la tyrannie de l'amour. Mais je fus bientôt désabusée. Le philosophe don Cosme, dès sa seconde visite, me fit connaître que, malgré sa philosophie, il avait conçu pour moi une passion violente. Il avait beau la vouloir couvrir du voile de l'amitié, elle perçait à travers ses discours. Dans notre entretien il me proposa d'abondance de

cœur d'aller demeurer avec lui, en me disant : Les créanciers de don Gabriel vont incessamment s'emparer du château de Ginestar. Vous ne devez point attendre qu'ils vous en chassent. Venez chez moi, ajouta-t-il d'un air doucereux, venez à ma terre. Vous savez que c'est un séjour agréable. D'ailleurs j'ai pour voisines quelques dames de mérite avec qui vous passerez gracieusement le temps, et vous vivrez enfin avec un oncle qui fera son bonheur de vous posséder chez lui.

A ces paroles je dis en moi-même : Oh, oh ! voilà un oncle bien affectionné. Je crains fort qu'il n'ait envie de me faire payer bien cher l'hospitalité qu'il veut me donner. Je pressens qu'il me proposera sa main, et que l'état de mes affaires ne me permettra point de la refuser. Mon pressentiment ne fut pas faux. Don Cosme me déclara bientôt en termes formels qu'il était fortement épris de mes charmes et prêt à m'épouser, ajoutant à cela, pour dorer la pilule et me la faire avaler avec moins de répugnance, qu'il m'avantagerait d'une manière qui suppléerait à la jeu-

nesse qu'il n'avait plus. Si je n'eusse consulté que mon goût, il est certain que j'aurais congédié poliment un oncle dont la figure était peu propre à prévenir en sa faveur une jeune nièce; mais je pensais déjà solidement, et je consentis enfin, quoique avec aversion, que ce vieux gentilhomme devînt mon second mari.

Un homme qui se marie dans son arrière-saison à une personne dont il pourrait être le grand-père s'y attache ordinairement un peu trop; aussi le malheureux don Cosme ne jouit-il pas d'une longue vie. Je redevins veuve au bout de six mois, avec cette différence, que mon second mariage m'avait mise un peu plus à mon aise sans me faire perdre aucun de mes agrémens; car mes deux époux n'avaient fait que passer comme deux ombres. A ces paroles, qui me firent rire, je dis à ma sœur : Je crois que vous ne demeurâtes pas en si beau chemin. Venons à votre troisième mariage. Oh ! s'il vous plaît, mon frère, me répondit-elle, ne tournez point en raillerie les choses sérieuses que je vous dis. Je ne vous raconte rien, ce me semble, qui doive vous prévenir

contre sa vertu. Au contraire, lui repartis-je, bien loin de désapprouver votre second hyménée, il me paraît faire l'éloge de votre sagesse et de votre prudence. Mais, si vous continuez de voler de nouvelles en nouvelles nôces, je crains qu'on ne vous accuse d'avoir trop donné dans le légitime.

A ce que je vois, mon frère, dit alors Inésille en souriant et en rougissant tout ensemble, vous aimez la plaisanterie. Il est constant que, si j'avais encore eu plusieurs autres époux, je serais une franche fiancée du roi de Garbe; mais je n'ai donné qu'un successeur à don Cosme. Passez-moi, de grâce, mon troisième mari; c'est celui de tous que j'ai le plus aimé. Je vais vous apprendre quel homme c'était, comment, après d'assez courtes amours, l'hymen nous unit de ses plus doux nœuds, et par quel accident la mort me le ravit au commencement de ses plus beaux jours.

Trois mois après la mort de don Cosme, je quittai la campagne pour aller occuper à Tortose une maison que j'y avais louée. Là, jouissant du privilége des veuves, je recevais compagnie chez moi, ou bien je l'allais

chercher en ville chez des dames de mes amies. Un jour que j'étais dans une maison où il y avait une belle assemblée, il y entra un jeune cavalier qui s'y fit d'abord distinguer par une figure que tout le monde admira. Je m'aperçus surtout que les dames le regardèrent de bon œil, et, pour vous parler de bonne foi, je fus charmée de sa bonne mine. Mais si je pris plaisir à le considérer, j'en eus bien davantage en remarquant qu'il n'eut plus d'attention que pour moi dès qu'il m'eut aperçue. Cette observation flatta fort ma vanité, et me fit ardemment souhaiter de savoir le nom et la qualité de l'inconnu. Je ne sortirai point de cette maison, disais-je, que je n'aie pleinement satisfait ma curiosité : Qui est ce jeune gentilhomme? se demandait-on tout bas les uns aux autres dans l'assemblée : Comment l'appelle-t-on? Ceux qui ne l'ignoraient pas le disaient aux autres à l'oreille ; si bien que j'appris enfin que ce dangereux mortel se nommait Saloni, et qu'il était fils d'un riche marchand de la ville de Barcelonne.

Quand je sus que ce n'était pas un

homme de qualité, comme je l'avais cru sur sa mine, je pris fièrement mon parti en digne veuve de deux hidalgos. Je cessai de m'occuper l'esprit de ce jeune bourgeois; mais il n'en fut pas de même de lui. Dès le lendemain je le vis passer et repasser devant mes fenêtres en leur lançant de vives œillades; ce qui me fit juger que le petit téméraire osait élever sa pensée jusqu'à moi. Il ne se contentait pas d'assiéger ma maison pendant le jour, il venait passer sous mon balcon une partie de la nuit à jouer de la guitare et à chanter; car il avait la voix fort agréable. Il ne s'en tint pas à ses chansons; il gagna par ses présens Laure, ma suivante, qui lui promit pour son argent de lui procurer un entretien avec moi. Elle savait bien que j'avais trouvé Saloni fort aimable. Je le lui avais avoué confidemment, et elle ne doutait nullement que je ne consentisse à le voir. Néanmoins, lorsqu'elle m'en fit la proposition, je fis la difficultueuse; mais ma soubrette, à l'aide de l'amour, leva mes difficultés, de manière qu'une belle nuit elle introduisit Saloni dans mon appartement comme un galant favorisé.

Il commença par se jeter à mes genoux en me disant avec transport : Ah ! ma reine, j'ai donc enfin le bonheur de pouvoir vous confirmer de vive voix ce que mes yeux vous ont déjà dit ! Je n'ignore pas qu'un homme qui n'est point d'une illustre naissance ne peut sans témérité vous offrir sa foi ; mais la passion que vous m'avez inspirée me domine et me force à rompre le silence. A ces mots il s'arrêta pour entendre ma réponse, qui fut telle, qu'il ne tint qu'à lui de s'apercevoir que je lui pardonnais son audace ; au lieu d'affecter du moins un peu de fierté pour faire honneur à la mémoire de mes deux époux, je n'eus pas même la force de me trahir jusqu'à lui cacher le fond de mon cœur. Il y lut sa victoire, et, pour en profiter, il me tint tant de discours tendres et passionnés, que j'en fus troublée ; il est vrai que je ne l'étais pas moins de sa figure, qui me paraissait ravissante. Outre cela, j'avais affaire à un garçon vif et pressant : voilà bien des choses embarrassantes, comme vous voyez. Cependant, malgré la faiblesse que je sentais pour lui, j'eus assez de fermeté

pour le faire sortir de chez moi avant le jour, sans avoir fait péricliter mon honneur dans une conversation si dangereuse.

Cela est heureux, ma sœur, m'écriai-je en cet endroit de son récit, et vous me faites trembler pour la seconde entrevue. Rassurez-vous, mon frère, me répondit Inésille. Pour dissiper promptement vos alarmes et abréger mon histoire, je vous dirai que Saloni m'écrivit le jour suivant une lettre par laquelle il me marquait tant d'impatience de m'épouser, qu'il allait, disait-il, partir sur-le-champ pour se rendre auprès de son père et lui demander son agrément. Je lui fis dire par Laure que j'approuvais son dessein, et que mon consentement était attaché à celui de son père. Là-dessus le galant vole à Barcelonne, et revient au bout de huit jours : Madame, me dit-il, j'ai l'aveu de mon père, vous m'avez promis le vôtre, daignez hâter mon bonheur. Vous vous imaginez bien qu'après cela nous ne tardâmes guère à nous marier. Quinze jours après nos noces, mon mari me conduisit à Barcelonne.

Je ne sais, poursuivit Inésille, si dans

ce moment vous ne me reprochez pas en vous-même d'avoir donné ma main à un bourgeois après avoir épousé deux gentilshommes. Je vous parais peut-être avoir dérogé.... Fi donc! ma sœur, interrompis-je en riant; me croyez-vous assez sot pour trouver mauvais que la fille d'un *médecin* s'allie dans la famille d'un marchand de vin? Fussiez-vous fille d'Hippocrate même, je ne vous blâmerais pas. Je crois comme vous, reprit ma sœur, que je n'ai point mal fait. Aussi vous avouerai-je franchement, avec tout le respect que je dois à la mémoire de mes premiers époux et à celle de mon père, que je me soucie fort peu que leurs mânes rougissent de mon troisième hyménée. Je n'eus pas sujet de me repentir de l'avoir contracté. Le père de mon époux me fit l'accueil le plus gracieux, et conçut pour moi la plus tendre amitié. Il ne savait quelles caresses me faire, tant il était satisfait de m'avoir pour belle-fille: Je suis ravi, disait-il à son fils à tout moment, que tu m'aies choisi une bru si digne de ton amour et de mon affection.

Si ce bon vieillard me prit en amitié, je

répondis bientôt à ses sentimens, ou, pour parler plus juste, je m'attachai si fortement à lui, que, quand il aurait été mon propre père, je ne l'aurais pas aimé davantage. J'étais donc chérie de mon beau-père et adorée de mon époux. Jugez si je menais une vie heureuse. Mais, comme dans ce monde tout est sujet à changer, ma félicité s'évanouit, ainsi que je vais vous le rapporter. Dans le temps que nous nagions encore au logis dans la joie, la consternation succéda tout à coup à notre allégresse. Un *coléra-morbus*, vulgairement appelé un trousse-galant, emporta mon époux en moins de deux jours, sans que les plus habiles médecins de Barcelonne pussent le sauver.

Mon beau-père et moi nous fûmes si vivement touchés de la mort de mon mari, que nous en tombâmes malades de chagrin. Cependant le ciel nous fit la grâce de résister à notre douleur, et nous nous rétablîmes peu à peu. Alors le vieux Saloni me dit : Ma fille, n'abandonnez pas, de grâce, un père qui a besoin de vous pour se consoler. Tenez-moi lieu du fils que j'ai perdu.

Ne vous remariez point.... Ah ! que me dites-vous ! m'écriai-je en l'interrompant avec précipitation. Je ne veux jamais entendre parler ni d'époux ni d'amans. Je ne veux plus rien aimer après mon cher Saloni. Quand la fortune me présenterait un prince.... Le bonhomme ne me donna pas le temps d'achever, et m'embrassant avec transport : Ma fille, s'écria-t-il, vos sentimens me charment, et vous méritez bien les avantages que j'ai dessein de vous faire. Je prétends vous laisser tous mes biens, et dès aujourd'hui je vous rends maîtresse de cette hôtellerie. Il ne se contenta pas de parler de cette sorte ; il appela tous ses domestiques pour leur déclarer qu'il me donnait un empire absolu sur eux. Quoique ce petit pouvoir flattât peu ma vanité, je l'acceptai volontiers, puisque cela faisait plaisir à mon beau-père.

Dès qu'on sut dans Barcelonne que la veuve du jeune Saloni tenait l'hôtellerie du Phénix, les jeunes gens y vinrent en foule ; et lorsqu'ils virent qu'au lieu de me prêter à leur badinage, je leur parlais avec une retenue que toutes les hôtesses n'ont

pas ordinairement, ils m'en estimèrent davantage; de sorte que je gagnai à cela une bonne réputation.

Il y avait déjà près de trois ans que j'avais l'admimitrastion de cette hôtellerie quand mon beau-père paya le tribut que nous devons tous à la nature, et me laissa par testament des biens considérables. Je le pleurai de bon cœur; mais, après avoir eu la force de me consoler de la perte de son fils, je ne fus point assez faible pour devenir inconsolable de la sienne. J'essuyai donc mes larmes, et continuai mon commerce, qui a toujours prospéré depuis ce temps-là.

CHAPITRE X.

Gonzalez se prépare à quitter sa sœur pour aller joindre le nouveau vice-roi de Sicile; mais il apprend une nouvelle qui l'empêche de partir, et qui lui fait prendre la résolution de rester à Barcelonne.

Après qu'Inésille eut conté son histoire, elle me parla en sœur affectionnée : Je vous ai déjà témoigné, mon frère, me dit-elle d'un air qui répondait de sa sincérité, que, si vous vouliez fixer votre séjour à Barcelonne, vous y seriez avec une sœur qui a du bien de reste pour elle et pour vous. Demeurons ensemble. Vous m'aiderez de vos conseils dans les occasions où j'en aurai besoin. Ma sœur, lui répondis-je, j'atteste ici le ciel que je préférerais la douceur de vivre avec vous à tous les partis qu'on me pourrait proposer, si je le pouvais avec honneur; mais, vous le savez, j'ai des engagemens qui me lient. Je ne puis me dis-

penser d'aller à Palerme. Tout ce qu'il m'est permis d'accorder au plaisir de revoir une sœur si digne de ma tendresse, c'est de faire quelque séjour dans cette ville.

Inésille, jugeant qu'elle voudrait en vain me détourner de ma résolution, cessa de la combattre. Il ~~est vrai~~ que, pour la faire consentir à mon départ avec moins de regret, je lui promis de revenir dans deux ans tout au plus tard la rejoindre à Barcelonne, pour ne plus me séparer d'elle. Après avoir passé quatre mois fort agréablement avec ma sœur, je me disposais enfin à m'embarquer pour l'Italie, lorsqu'on apprit à Barcelonne la mort de don Juan Tellès, nouveau vice-roi de Sicile. Je doutai d'abord de cette nouvelle, quoiqu'il n'y en eût point de plus vraisemblable que celle-là; et je ne laissai pas pourtant d'en attendre la confirmation avec beaucoup d'inquiétude. Mais ce bruit se répandit bientôt de façon qu'il ne me fut plus permis de n'y point ajouter foi. On sut avec certitude que don Juan, nouveau duc d'Ossone, quelques mois après avoir été reçu des Siciliens avec une joie

incroyable, en mémoire de son père, était mort d'une maladie que les médecins de Palerme n'avaient pu guérir.

Quand ma sœur vit que je ne doutais plus de cette nouvelle, la joie qu'elle en eut éclata : Oh çà, mon frère, me dit-elle, la face de vos affaires est changée; vous n'avez plus d'engagemens qui vous empêchent de lier votre sort au mien; mais je crains qu'il ne vous prenne encore envie de vous attacher à la noblesse, quoique les grands seigneurs à qui vous vous êtes dévoué jusqu'ici n'aient pas trop bien payé votre zèle et vos services. Bannissez cette crainte, ma chère sœur, lui répondis-je; comptez que je suis bien revenu du service des grands. Il est plus doux de vivre dans l'indépendance que d'avoir des maîtres. J'aime mieux être chez vous votre premier garçon qu'officier d'un duc ou d'un marquis. Oui, je me fais un plaisir charmant de partager avec vous les soins et les attentions que demande votre hôtellerie, et de vous aider à remplir vos devoirs. Enfin je suis persuadé que je jouirai chez vous d'une félicité parfaite, pourvu que vous ne me donniez pas de beau-frère

Je ne suis pas, je l'avoue, sans appréhension là-dessus. Oh! s'écria ma sœur, ayez sur cela l'esprit en repos; on ne me reverra jamais au pouvoir d'un mari. Je dois, ce me semble, ajouta-t-elle en riant, être contente d'en avoir eu trois, quoique les trois ensemble n'en aient pas valu un bon.

Il est vrai, lui dis-je, que vos mariages ont duré si peu, qu'on ne doit point vous les reprocher; mais restez-en là. Pour rendre notre union inaltérable, que le temple de l'hymen soit toujours fermé pour nous deux. Point de beau-frère, point de belle-sœur dans notre ménage, si nous voulons qu'il y règne une heureuse intelligence. Je vous l'ai déjà dit, reprit Inésille, et je vous le répète, je n'encenserai plus les autels de ce dieu; j'en jure par tout ce qui peut rendre un serment inviolable. De mon côté, ma sœur, lui répliquai-je, il y a long-temps que j'ai fait vœu de mourir dans le célibat, et vous devez être assurée que j'accomplirai mon vœu.

Après nous être bien promis réciproquement de passer le reste de nos jours, elle dans l'agréable veuvage où elle avait la

bonheur d'être, et moi dans la condition libre et douce de garçon, à laquelle aucune autre n'est comparable, elle me dit : Mon frère, je vous associe à mon hôtellerie et à ma fortune, qui est déjà dans un état florissant. Augmentons-la, s'il se peut, par nos soins, et passons par-devant notaire un bon acte par lequel nous déclarerons que tous nos biens sont communs, et que nous voulons qu'ils demeurent au survivant. Je ne fus point assez ennemi de mon bonheur pour refuser de profiter de la générosité d'Inésille. Je signai volontiers l'acte en question, et par ce trait de plume, qui fut le fondement de ma fortune, je me fis un heureux sort.

Me voilà donc, grâce au ciel, devenu maître d'hôtellerie, et je prévois que ce sera ma dernière condition, tant j'en suis satisfait. Eh ! que voudrais-je de plus ? J'ai toutes choses en abondance, et je mène une vie indépendante. Cela n'est pas vrai me dira quelque lecteur contrariant : est-ce vivre dans l'indépendance que de servir le public ? n'est-ce pas plutôt être le valet de tout le monde ? Oui, moralement parlant;

mais il y a bien de la différence d'un homme consacré au service du public à un homme qui sert un particulier. Le premier fait des civilités à ses pratiques pour leur argent, le second rampe comme un misérable devant son maître. L'un enfin sert sans être esclave, et l'autre est esclave tant qu'il sert.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.




3 2044 038 416 434